

ANTICIPATION

G. J. ARNAUD

LES BRÛLEURS DE BANQUISE

La Compagnie des Glaces - 16



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 16

LES BRÛLEURS DE BANQUISE

(1983)



CHAPITRE I

Lien Rag se réveilla au milieu de la nuit, dans cet igloo qu'il avait édifié à la hâte lorsque les Miliciens du train l'avaient jeté sur la banquise. Il avait cru mourir lentement de froid et, à peine les yeux ouverts, éprouvait un besoin féroce de vivre. Il avait faim, très faim et pensa tout de suite aux cadavres des Travailleurs Volontaires Forcés non loin de là.

À quatre pattes il sortit de son abri, fila vers les corps. Une silhouette agile et de taille moyenne s'enfuit à son approche. Plus grosse qu'un rat, plus petite qu'un loup.

Il tâta les corps rigides jusqu'au troisième, celui d'un adolescent qu'il estimait moins coriace que les autres. Sans même essayer de l'attaquer avec son couteau, il le tira en direction de la vieille locomotive qui haletait dans la nuit. Il sacrifia ses meilleures forces mais réussit à pousser le cadavre sous les grandes roues arrière, juste sous l'ancien cendrier qui, malgré l'emploi d'huile de baleine, restait le réceptacle des scories. Il était brûlant. Lien Rag entreprit de soulever le cadavre de l'adolescent en amassant la glace en dessous, comme une stèle. À coups de couteau il découpait des blocs, patiemment. Le cadavre s'élevait et bientôt sa joue gauche toucherait le cendrier, dégèlerait, cuirait. Il pourrait tailler là-dedans quelques bouchées, espérait que la langue deviendrait molle à son tour. Toute une partie du corps finirait par griller. Si l'odeur n'alertait pas le chauffeur dans sa cabine, il récupérerait pas mal de nourriture.

À travers le filtre spécial de sa cagoule il sentit l'odeur de viande grillée et oublia son origine. Sans y voir il découpa au hasard et s'éloigna avec une masse chaude de près d'une livre environ.

Appuyé le dos à la chaudière il la dévora en ne pensant qu'à sa faim. Puis il retourna chercher un autre morceau.

Mais il avait oublié de déshabiller le garçon et ses mauvais vêtements de fourrure se consumaient dans une puanteur insoutenable. Dans quelques instants les occupants de la cabine de conduite seraient alertés. À coups de couteau il découpa les habits, fit plusieurs voyages pour les jeter à l'écart. Le froid extrême stoppait vite la combustion. La vapeur d'eau produite se congelait et enfermait le feu dans une gangue de glace.

Lorsqu'il retourna dans son igloo, il disposait de plusieurs kilos de nourriture qu'il laissa geler. Roulé en boule, il s'endormit.

Au réveil il alla jeter un regard au train, ne vit qu'un long bloc de glace. On ne distinguait même plus les hublots du reste de la carrosserie des voitures. La locomotive haletait toujours et sa cheminée laissait échapper un spectre de condensation. Le seul signe de vie. Les jeunes Miliciens allaient-ils persister dans leur entêtement ? En démolissant les vieux wagons en bois où ils gardaient les travailleurs volontaires forcés ils pouvaient alimenter la machine, retourner vers Amertume Station, à la condition d'alléger le convoi des wagons métalliques.

Sans le regarder il dévora un morceau de viande, le laissant décongeler dans sa bouche. Le goût de grillé la rendait comestible. Il pourrait conserver ses forces pas mal de temps si les autres oublièrent les cadavres.

Il dormit encore deux heures et lorsqu'il entendit du bruit saisit son couteau. Il déplaça la boule qui obturait l'entrée de l'igloo, regarda. Une corvée de T.V.F. apportait d'autres cadavres. Lien Rag en compta neuf. Le nombre de bouches à nourrir diminuait et les jeunes Miliciens devaient spéculer là-dessus pour envisager de tenir un peu plus longtemps. Croyaient-ils vraiment que Tchal, le Roux parti à la recherche d'un trou à phoques, reviendrait ? Lien Rag lui-même, qui connaissait pourtant mieux que quiconque le Peuple du Froid, n'aurait jamais parié sur ce retour. Tchal pouvait marcher longtemps sans trouver de phoques, survivre parce qu'il était dans son milieu naturel, en capturant des rats, des goélands, en forant la banquise pour atteindre l'océan et pêcher.

Les Miliciens surveillaient la corvée sans relâchement, l'arme

pointée sur ces malheureux esclaves. L'approche de la mort ne leur donnait aucune espèce d'indulgence. Ces jeunes gens formaient le noyau le plus dur d'Amertume Station. Ils avaient connu le pire très tôt et ne pardonnaient rien. La vie effroyable les avait rendus effroyables.

Nul ne remarqua l'igloo. Il y avait d'autres entassements de glace un peu partout, des congères, des boules que les vents furieux de l'Antarctique poussaient sur la banquise, abandonnaient au hasard.

Il fut heureux de les voir s'éloigner, pensa à son cadavre d'adolescent qui devait se carboniser sous le cendrier de la machine à vapeur. Il l'avait largement entaillé, prélevant le foie, le cœur, des morceaux de la cuisse. Comment les Miliciens et les T.V.F. ne sentaient-ils pas l'odeur ?

Peu après il s'éloigna de son igloo, misa sur le givre opacifiant les hublots pour rester inaperçu. Il courut sur la banquise, s'éloigna jusqu'à ce que le train finisse par ressembler à un accident glaciaire, une énorme congère. D'un seul coup il paniqua et revint en courant vers lui, s'approcha même des voitures dans le crépuscule. Pas la moindre lueur de lampe au-delà du givre, ni la tache plus sombre d'un visage. Aucune main, aucun ongle n'essayait même de gratter la glace pour regarder au-dehors. Il les imaginait en train de dépérir dans la profondeur glauque des compartiments. Frissonna. Il se rendit vers les wagons de marchandises, mais les grandes portes roulantes étaient bloquées de l'intérieur. Les Miliciens veillaient au moindre détail. Il frappa de toute son énergie, longtemps, mais personne ne lui répondit. À plusieurs reprises il essaya de pénétrer dans une voiture de voyageurs mais elles étaient également verrouillées. Il hurla de toutes ses forces, injuria les Miliciens de la Cellule de Coordination Populaire, mais en vain. Le givre était d'une épaisseur telle désormais qu'ils ne pouvaient même pas entendre.

Les Roux n'étaient plus dans leur wagon-cage, et tout d'abord il pensa que les Miliciens les avaient entraînés dans les autres wagons où ils mourraient rapidement. Puis il découvrit qu'ils avaient réussi à soulever une lame du plancher et à filer par là. Certainement dans la nuit, alors qu'il se trouvait sous la machine. Il ne retrouva aucune trace et pleura d'avoir manqué cette occasion. Avec les Roux il

aurait pu survivre.

Il s'approcha de la machine, escalada la petite échelle, colla son visage à un hublot. Le givre intérieur formait une croûte de dix centimètres au moins. Il renonça, retourna à son igloo, mangea, se roula en boule.

Dans la nuit il retourna sous la loco et trouva le corps carbonisé, mais en grattant la couche charbonneuse il dégagea en dessous une chair bien cuite encore chaude dont il se gava. La machine haletait toujours mais sa respiration se faisait plus lente. Le chauffeur avait dû réduire encore l'alimentation du brûleur. Il sauta sur le tender qui contenait l'huile de baleine, essaya de lire la jauge extérieure mais n'y parvint pas. Il ne devait rester qu'un fond de carburant. Bientôt les saletés obstrueraient le gicleur. Le chauffeur et son aide le déboucheraient dix fois, vingt fois et puis viendraient les boues impossibles à purger.

Il retourna dans son igloo pour se réchauffer. La nourriture absorbée lui permettait de résister au froid. Il mangeait souvent et en quantité. Jusqu'ici il n'avait éprouvé aucun malaise. Même pas du dégoût. Il ne regrettait rien.

Le lendemain, nouvelle corvée de cadavres. Les T.V.F. traînaient les corps, désormais incapables de les porter. Plus de trente personnes étaient mortes dans la nuit de froid et de malnutrition. Combien en restait-il sur les trois cents du départ ?

De toute façon, si les Roux revenaient en disant qu'un trou à phoques existait dans le sud, juste à portée des rails, ils ne pourraient jamais atteindre cette source de nourriture et d'huile. Mais un trou à phoques ne se trouverait jamais à proximité d'un réseau. Et jamais les rails chargés dans le convoi ne pourraient être mis en place pour construire une voie de liaison.

Pendant cette sortie, deux T.V.F. tombèrent sur la banquise et ne bougèrent plus. Les Miliciens obligèrent les autres à les joindre aux tas de cadavres, sans même s'assurer s'ils étaient réellement morts.

Lorsqu'ils furent partis, Lien Rag se traîna jusqu'à eux, ne trouva aucun signe de vie. Il fouilla tous les cadavres, récupéra quelques bougies, des allumettes, une cigarette, une fiole d'alcool,

un tube contenant un médicament. Et un bout de fer façonné en forme de couteau. On avait dû patiemment aiguiser la lame bricolée sur une surface dure.

Il retourna dans son abri, examina chaque objet avec ravissement. Il pensa ensuite qu'il avait repéré des fourrures assez bonnes encore pour en tapisser son antre. Les meilleures étaient restées dans le train bien entendu. Il fit plusieurs voyages pour les ramener, et se mit à chanter de bonheur lorsque l'endroit fut complètement isolé de la glace. Il prit plaisir à se rouler dans ces peaux moelleuses et s'endormit pour quelques heures.

Un cauchemar le réveilla hurlant et fou de terreur. Il avait rêvé que le train, durant son sommeil, avait pu repartir. Les Roux avaient ramené une grosse quantité d'huile et les Miliciens avaient décidé de rentrer à Amertume Station. Il se précipita au-dehors, à quatre pattes. La longue congère du convoi était toujours en face, dans le crépuscule avancé.

Il pleura de soulagement, se dirigea vers la loco, essayant de voir la condensation au-dessus de la cheminée. Il avait l'impression qu'elle ne respirait plus, qu'elle mourait lentement. La chaudière était à peine tiède et le cendrier n'était plus aussi brûlant que l'autre nuit. Il avait fini par retirer les restes du cadavre trop consumé. Il lui faudrait en trouver un autre au cours de la nuit.

La machine respirait encore mais faiblement. Le brûleur ne devait plus se déclencher que rarement. Les fuites de vapeur aux tubulures étaient obstruées par des paquets de glace. Des stalactites s'allongeaient jusqu'à la banquise comme pour fixer sur place la loco pour l'éternité.

Il grimpa jusqu'au poste de conduite, frappa avec la pointe de son couteau. Mais personne ne vint. Le brûleur pouvait se déclencher tout seul tant qu'une saleté ne boucherait pas son alimentation.

Avec la lame d'un des couteaux il s'obstina sur le système de fermeture de la porte, mais dut renoncer. Le givre bloquait tout. Il regarda autour de lui, vit une barre à mine coincée dans le tender. Il dut gratter la glace pour la dégager. C'est avec elle qu'il fit sauter l'une des vitres épaisses de la porte de la cabine. Juste comme il regardait à travers, le brûleur s'enclencha et éclaira la scène. Le

chauffeur et son aide gisaient de chaque côté de la porte.

Lien Rag réussit à manœuvrer le verrou et pénétra dans la cabine. Ne pensant qu'à la chaleur de l'endroit, oubliant les deux corps étendus. Il ôta sa cagoule et offrit son visage à la bouffée brûlante qui montait du brûleur, ferma les yeux de bonheur. Puis le brûleur s'arrêta et il regarda les deux Miliciens chargés de la conduite de la loco. Ils s'étaient suicidés. Chacun avec son revolver personnel. Lien Rag examina les cadrans, vit que l'aiguille de la jauge était dans le rouge. La loco brûlait les dernières gouttes d'huile, ne survivrait pas jusqu'au matin.

Dans un équipement, il trouva une galette de soja qu'il porta à sa bouche ainsi qu'un morceau de poisson séché. Il fit couler de l'eau chaude, délaya un peu de thé dedans et but le mélange. Il stoppa le brûleur, ouvrit la porte du foyer et l'éclaira. Il l'examina longuement, songeant aux cadavres, aux wagons de bois. Il était possible d'utiliser ce combustible et le brûleur permettrait d'enflammer le tout. En Patagonie, il avait vu des gens se servir de cadavres pour alimenter une loco, et la Panaméricaine avait construit une centrale électrique uniquement alimentée à la poudre de cadavre mélangée à un peu d'huile.

Il regarda les deux Miliciens morts. À eux deux ils représentaient cent vingt à cent quarante livres de combustible et sur la banquise il y avait plusieurs dizaines de corps disponibles. Mais on pouvait commencer avec les wagons de bois. Les dépecer, entasser les débris sur les wagons plates-formes à la place des rails. Pour mener à bien cette opération de survie il fallait du monde, l'accord des Miliciens pour commencer.

Lien avala un autre thé, mangea de la galette. Il se pencha sur l'un des suicidés, dut écarter ses doigts pour libérer son pistolet qu'il glissa dans ses vêtements. Il préféra laisser l'autre pour qu'on ne l'accuse pas d'avoir tué ces deux-là.

Il se dirigea vers le wagon des Miliciens, frappa à la portière avec la crosse, puis aux hublots, mais personne ne vint lui ouvrir.

Il tira dans la serrure d'une portière qui finit par céder. Mais il dut dégager celle-ci du givre avec son couteau et travailla comme un forcené, sans trop oser s'interroger sur ce qu'il allait trouver à l'intérieur.

Il finit par aller chercher la barre à mine pour forcer la portière. Elle finit par céder. Il escalada les marches et faillit recevoir la rafale en pleine poitrine. Il glissa, se retrouva sur la banquise. Entendant des cris et des bruits il se glissa sous le wagon, ressortit de l'autre côté et préféra s'éloigner du train. Ces gens-là, privés de nourriture et de chaleur, avaient dû basculer dans la folie. Il était hors de question qu'il puisse discuter calmement avec eux de la remise en température de la locomotive.

CHAPITRE II

Lady Diana n'oublierait jamais la vision détestable de son désastre. Sur des kilomètres carrés la banquise s'était embrasée, se fracturant avec des craquements qui s'entendaient de très loin. La glace fondait en torrents de feu et des flammes, hautes de cinquante mètres, formaient des barrières infranchissables.

Le croiseur lourd qui servait de navire amiral n'avait eu que le temps de faire marche arrière, alors que le réseau de vingt voies sur lesquelles il roulait se grignotait aussi rapidement que leur fuite vers une région plus stable. Les rails transmettaient sur des distances énormes les distorsions créées au centre du cataclysme, se transformaient en des sortes de serpents qui se tordaient dans tous les sens. Les yeux exorbités, la grosse femme, depuis la dunette de commandement, avait attendu l'instant fatal où le réseau tout entier s'enroulerait sur lui-même en un écheveau inextricable.

Vers le nord, c'était la fin horrible d'une partie de sa flotte. Les poseuses de rails géantes disparaissaient dans l'océan Pacifique, les unités s'engloutissaient ou partaient à la dérive sur des icebergs, avec leur équipage, leur matériel sophistiqué. La rage au cœur, Lady Diana se disait que le Kid allait pouvoir récupérer ces unités, les retourner contre la Panaméricaine au besoin.

Pour l'instant il fallait continuer à fuir, et toute la flotte refluit vers la région de Kaménépolis, la capitale de cette Compagnie de la Banquise. Or les relations avec les habitants de cette ville devenaient délicates. Privés de nourriture et de chaleur, les gens commençaient à manifester leur désenchantement. La Guilde des Harponneurs ne jouissait plus de la moindre considération et ne pouvait plus imposer son autorité. Son chef, le prétentieux Yal,

continuait à parader dans ses fourrures luxueuses mais Lady Diana le prenait pour un fantoche. Pour maintenir l'ordre il avait demandé l'intervention des Panaméricains dans la cité, mais Lady Diana s'en était bien gardée. Elle se contentait de faire surveiller tous les accès de la capitale pour empêcher les allées et venues d'hommes et d'armes.

Ce reflux de la flotte vers la grande station paralysa totalement le trafic et d'un seul coup le ravitaillement ne fut plus assuré. Il était déjà très limité et en moins d'une journée la situation devint explosive. Malgré la basse température qui régnait sous les coupes, des groupes de gens commencèrent à se former et les Harponneurs ne purent les obliger à rentrer chez eux.

Lady Diana exigea tout de suite un bilan sur la défaite qu'elle venait de subir. Une défaite historique. Jamais la Panaméricaine n'avait connu un tel malheur. Les correspondants de la presse internationale utilisaient tous les moyens accessibles pour lancer la nouvelle en direction de leurs Compagnies d'origine, mais quelques heures après les radios périphériques, celles des petites Compagnies de l'Australasienne diffusèrent sans discontinuer des informations sur la Bataille de la Banquise. On affirmait sans broncher que les trois quarts de la puissance panaméricaine avaient disparu dans les profondeurs océanes, ce qui était faux bien entendu. Mais le bilan définitif ne serait pas réjouissant et dans vingt-quatre heures, peut-être quarante-huit, le conseil d'administration de la Panaméricaine apprendrait à son tour la catastrophe. Lady Diana devait donc rentrer de toute urgence pour se justifier, et empêcher un vote défavorable qui pouvait la priver de ses fonctions. Elle possédait le plus grand nombre d'actions, mais le conseil pouvait lui adjoindre un comité de surveillance, ce dont elle ne voulait pas entendre parler.

Le bilan fut enfin établi. Deux poseuses géantes, deux croiseurs lourds, trois légers, des avisos, des contre-torpilleurs, un train blindé complet avaient disparu. On ne pouvait encore dire s'ils se trouvaient par six mille mètres de fond ou si les hommes du Kid s'en étaient emparés.

Pendant quarante-huit heures la situation resta très confuse sur les lieux du désastre. Ni les Chasseurs de phoques, ni les

Panaméricains ne purent s'approcher de ces centaines de kilomètres carrés ravagés par le feu. La banquise avait réellement brûlé. En redevenant eau, la glace s'était mélangée à l'huile de phoque et avait continué de brûler de plus belle. La fracture était telle qu'on ne pouvait, de la rive sud, apercevoir la rive nord. Des icebergs géants, des plates-formes glaciaires flottaient un peu partout à travers la fumée et les flammes qui continuaient, avec moins d'intensité cependant. Lady Diana espérait que le matériel qui n'avait pas coulé serait totalement détruit par le feu. Elle n'accordait aucune pensée aux équipages prisonniers de ce brasier énorme, ne songeait qu'aux conséquences futures qui découleraient d'une utilisation de ce matériel par ses ennemis.

La rupture de la banquise eut des effets jusque dans la ville de Kaménépolis, et les instruments enregistrèrent d'autres fractures. Des courants nouveaux apportaient une eau trop chaude en certains points, la population s'affola lorsque des geysers d'eau salée apparurent sur les quais.

Sans arrêt on apportait des dépêches et surtout des photographies dans la dunette de commandement où l'état-major siégeait en permanence. Lady Diana examinait elle-même chaque cliché, chaque document, dans l'espoir un peu vain de pouvoir minimiser l'événement, mais bientôt elle acquit la certitude que l'une des poseuses se trouvait aux mains du Kid. Ce sale petit bonhomme avait laissé les énormes machines s'engager très loin avant de provoquer l'embrasement, et il était à peu près certain que cette poseuse épargnée se trouvait dans le camp ennemi. Il y avait aussi des bâtiments légers, avisos et contre-torpilleurs qui pouvaient avoir été capturés. Les grosses unités, elles, qui venaient en dernier, avaient simplement basculé dans les abîmes. On pensait cependant que l'un des croiseurs lourds pouvait se trouver sur un iceberg, en train de dériver vers le nord.

— Ce bilan doit rester secret pour l'instant, exigea Lady Diana.

— Mais, protesta son aide de camp, le commodore Hiale, les journalistes vont encore le grossir et l'effet sera bien plus déplorable.

— Nous pouvons toujours démentir. Il faut rester vague, très vague.

L'amiral commandant la flotte d'intervention se montra très ferme.

— Je veux des ordres précis. Notre plan d'attaque est fichu, que devons-nous décider pour l'avenir immédiat ? Persistons-nous dans cette folle entreprise ?

Lady Diana sursauta et ses triples mentons frémirent d'indignation :

— Comment ça, cette folle entreprise ?

— Sur la banquise il faut des unités légères qui peuvent se faufiler sans trop de risques. Il fallait également des poseuses moins spectaculaires. En fait, il fallait éviter de montrer sa force, de vouloir impressionner les populations. Nous avons fait une erreur psychologique.

Lady Diana ricana, elle se fichait bien de ce genre d'argument. Jusqu'ici l'envoi de grosses unités de combat avait toujours provoqué la terreur et obligé les populations à se montrer plus coopératives, sinon soumises.

— Oui, mais ici nous sommes sur la banquise, et pour vivre dans un tel milieu il faut déjà des hommes et des femmes courageux, prêts à tout supporter. Bien des gens préféreraient rester dans nos trains de travail temporaire, avec quinze degrés et quinze cents calories, plutôt que de venir vivre dans ces régions. Nous nous sommes heurtés à des gens prêts à tout.

— C'est idiot, répliqua Lady Diana. Idiot. Ne vivent ici que des rebuts de l'humanité, des épaves qui n'avaient plus rien à perdre et ils n'oublient jamais qu'ils se trouvent sur une couche de glace plus ou moins épaisse, qui peut craquer sans prévenir. Il fallait les impressionner et si c'était à refaire je le ferais.

— Nous n'avons supporté que des défaites, dit l'amiral pâle mais décidé à lui tenir tête. Déjà sur le Réseau de l'Est, c'est-à-dire à Round Station, nous avons subi un échec qui nous a empêchés de progresser vers Titanpolis. Nous sommes bloqués à la fois vers l'est et le nord.

— Que proposez-vous ?

— De nous retirer tout simplement.

— Vous n'y pensez pas ?

— Si, sérieusement. Nous avons perdu la moitié de nos bâtiments et de nos effectifs. Pour reconquérir la banquise devant nous il faudrait amener de nouveaux renforts, de nouvelles unités plus légères. Pour ce faire, il faudrait vider les garnisons de l'Antarctique et de Patagonie avec tous les risques que cela comporte. Je ne parle pas du ravitaillement et des besoins énergétiques. En venant ici nous pensions vivre sur le pays grâce à l'huile de baleine et aux productions alimentaires locales. C'est bien fichu.

— Amiral, je vous remercie, dit Lady Diana.

Elle reprit les photographies et les examina avec une loupe, tout en réfléchissant à la situation. Cet amiral l'agaçait. Car il avait raison, mais elle ne pouvait accepter l'idée de tout abandonner. Elle devait retourner s'expliquer devant le conseil d'administration, et en profiterait pour faire nommer un nouveau chef à la flotte opérant dans cette zone. En attendant, il fallait tenir le terrain et panser ses blessures.

— Nous n'avons plus que des mini-poseuses, n'est-ce pas ?

— La plus grosse peut installer quatre voies à la fois, lui répondit-on.

Elle regarda l'amiral avec un sourire goguenard :

— Pourquoi attendre ? La banquise forme un lac devant nous, si grand qu'on ne voit pas l'autre rive. Du moins on ne la distingue pas parmi ces icebergs de toutes les tailles qui flottent çà et là. Mais pourquoi avec les petites poseuses ne pas contourner ce lac ? Par l'ouest par exemple, juste ici.

Elle pointa son doigt sur une carte et tout l'état-major se pencha avec elle.

— C'est la frontière avec la Mikado Cie.

— Nous n'aurons pas de problèmes, même si nous débordons un peu sur sa Concession, dit-elle.

— On construirait de petits réseaux pour des avisos, des patrouilleurs ?

— Même des destroyers. On contournerait l'ennemi et on surgirait sur son flanc droit.

— C'est une bonne idée, dit l'amiral, mais nos petites unités sont

devenues très rares. Ce sont elles qui ont payé le plus lourd tribut à la défaite.

— Ne parlez plus de défaite, cria Lady Diana. C'est un malheureux hasard. Il vaudrait même mieux laisser entendre que la catastrophe a une origine naturelle, que c'est un séisme, une fracture inattendue de la banquise qui nous a apporté ce malheur. Sinon on va faire du Kid et de ses hommes des héros que le monde entier portera aux nues.

— De toute façon, il n'y a plus guère d'unités légères. Il faudrait en faire venir de Patagonie. Cela demandera trois à quatre jours. Et justement il s'agira d'unités mobiles chargées de la répression et du maintien de l'ordre, en Patagonie surtout.

— La situation est calme dans cette province, déclara Lady Diana.

Elle convoqua les glaciologues de la marine et leur demanda un travail précis sur la reconstitution de la banquise.

— Nous devons effectuer des observations.

— Oui, mais en gros dans combien de temps sera-t-elle capable de supporter, disons, un réseau de quatre voies ?

— Pas avant une semaine... L'eau est très lente à se refroidir. De nouveaux courants se sont formés.

— Une semaine, dit Lady Diana en se frottant les mains. C'est exactement le délai dont nous avons besoin pour contourner le lac et surgir sur le côté droit de nos ennemis. Amiral, vous pouvez d'ores et déjà envoyer les mini-poseuses de rails. Et faites venir les unités légères de Patagonie.

CHAPITRE III

Un millier de prisonniers se trouvaient dans ce train qui roulait vers le nord de la Concession. On allait les installer dans une région déserte où ils devraient créer leurs propre unité de survie. Au départ ils disposeraient de tout le matériel nécessaire et du ravitaillement pour quinze jours. Le Kid ne voulait pas qu'ils restent dans la zone des combats.

Il visita la poseuse géante dès le lendemain de cette victoire sans précédent. Il avait voulu que le triomphe reste mesuré, que les gens se sentent toujours mobilisés, mais la joie et la fierté apparaissaient sur tous les visages et jamais il n'avait été traité avec autant de respect. C'était tout de même fabuleux de voir tous ces hommes, ces femmes de taille normale former une haie d'honneur à ses cent dix centimètres. Il avançait d'un pas pressé, saluant sobrement de la main. On avait bien fait les choses pour cette première visite du Kid à bord de la gigantesque machine. De son train spécial jusqu'aux ascenseurs d'accès on avait déroulé des tapis, placé des fleurs qui, spécialement traitées, pouvaient résister au froid. Un temps on avait projeté d'installer un tunnel translucide mais on avait pensé que le public aurait été frustré de ne pouvoir approcher son célèbre P.D.G.

Lorsqu'il pénétra dans l'immense salle panoramique de commande, il marqua sa stupeur par une seconde d'hésitation. Il n'avait jamais rien imaginé de tel. Il se trouvait à près de vingt mètres de hauteur et découvrait le nouveau lac artificiel, avec ses incendies non maîtrisés et l'épaisse fumée qui le recouvrait. Là-bas au sud, Lady Diana et ses troupes rumaient leur défaite.

— Trois techniciens panaméricains ont accepté de collaborer, à condition de pouvoir rester dans la Compagnie par la suite.

Ils portaient encore leur uniforme orange et attendaient près des pupitres.

Cette poseuse avait pu être capturée sans peine puisque l'embrasement de la banquise s'était produit derrière elle, à bonne distance, alors qu'elle s'était aventurée assez loin vers le nord, en compagnie de plusieurs unités légères. Ces dernières s'étaient âprement défendues et il avait fallu en détruire cinq avec des lance-missiles, avant que les équipages des autres ne se rendent. Désormais la petite flotte du Kid s'enrichissait d'une douzaine d'avisos, de patrouilleurs et d'un destroyer léger.

— Elle est prête à fonctionner, lui dit-on. Son moteur nucléaire lui permet une autonomie pour des années.

— Un moteur nucléaire, dit le Kid inquiet.

Bon nombre de bâtiments engloutis dans l'océan possédaient un tel moteur et, dans les décennies à venir, la mer ne deviendrait-elle pas un danger pour les populations de la banquise ? Quelles mutations subiraient les espèces de poissons, les baleines ?

— On peut procéder à un essai.

Le technicien le plus gradé lui expliqua comment les rails sortaient du monstre prêts à l'emploi. Un mélange de résine et de métaux qui permettait une légèreté et une conductibilité sans égale. La résistance aux plus basses températures ne nécessitait plus le moindre entretien.

— Nous pouvons poser vingt voies d'un seul coup à raison de quatorze kilomètres-jour, mais nos réserves en produits bruts, résine et métaux, ne nous permettent pas en ce moment de construire plus de mille kilomètres. Les wagons-citernes nous ravitaillant ont brûlé dans l'incendie et continuent à brûler d'ailleurs.

Le Kid s'expliquait enfin la persistance de certains foyers.

— Mais si on réduit à quatre voies par exemple la construction d'un réseau, vous pourrez aller plus loin ?

— Oui, mais c'est dommage d'utiliser une telle merveille pour un réseau réduit. Nous avons d'autres mini-poseuses pour ce genre de travail.

Le chef des Chasseurs de phoques se pencha vers le Kid.

— Nous pourrions aisément rejoindre la frontière ouest, faire jonction avec la Mikado.

— J’y pense, dit le Kid. Puis nous partirons à la reconquête de Kaménépolis. Sitôt que la banquise sera reformée.

— On pense que dans une semaine la circulation pourrait reprendre.

Le Kid se hissa jusqu’à un pupitre de commande et les techniciens panaméricains l’encadrèrent. Un instant il frémit à la pensée qu’ils pouvaient le prendre en otage, mais ils se comportèrent très normalement. Ils avaient décidé de rompre avec Lady Diana et ne paraissaient pas embarrassés de scrupules.

Au-dehors, la population assista à ce miracle. L’énorme machine, véritable monstre de métal, commença de rouler sur les rails qu’elle fabriquait dans son ventre. C’était hallucinant de la voir progresser sur la banquise, laissant derrière elle vingt doubles rails impeccables, déjà prêts à supporter des charges énormes. Il y eut des acclamations délirantes et l’on se montrait la grosse tête du Kid qui apparaissait à travers les grandes baies vitrées. Il salua la foule des deux mains, impressionné par la puissance dont il détenait symboliquement les commandes. En fait c’étaient les techniciens qui faisaient avancer le mastodonte.

Le Kid estima l’expérience concluante, quand la machine eut déployé son réseau de vingt lignes sur la banquise et sur une distance de trois cents mètres. Il remercia les techniciens, leur promit que la Compagnie se souviendrait de leur bonne volonté.

— Dès que nous aurons reconquis la Concession vous serez chargés de la construction et de la reconstruction des réseaux. Nous mettrons vos connaissances à contribution pour bâtir des poseuses moins importantes.

Lorsqu’il regagna son train spécial, ce fut du délire et les spectateurs se précipitèrent pour le porter jusqu’à son convoi. Il se trouva ridicule avec ses jambes courtes d’être ainsi soulevé de terre, mais il ne pouvait aller contre cet enthousiasme spontané. Il fut cependant heureux de se retrouver chez lui avec Glinda qui lui apporta du thé bien chaud pour lui faire oublier ses émotions.

Le même soir il recevait son état-major et discutait de l’avenir.

— Nous ne pouvons attendre que le lac soit à nouveau gelé, déclara-t-il. Nous allons donc utiliser la poseuse pour rejoindre la frontière.

— Vous croyez que le Mikado sera plus favorable à nos demandes après l'échec de la Panaméricaine ?

— Souhaitons-le. De toute façon l'impact sera tel dans la population de sa Compagnie qu'il devra bien réagir en notre faveur. Nous allons nous hâter de construire ce nouveau réseau, puis nous en bâtirons un autre frontalier vers le sud. Nous pourrions ainsi atteindre Kaménépolis par l'ouest, couper le réseau qui la relie avec la Mikado. Les Panaméricains devront se retirer vers l'Antarctique s'ils ne veulent pas se faire encercler. Ils ne possèdent plus que des mini-poseuses et sont traumatisés par le désastre. Lady Diana aura des comptes à rendre et devra retourner dans sa Compagnie pour justifier ses actions. Il est possible qu'elle ne dispose plus du pouvoir absolu.

— Mais c'est la plus puissante actionnaire.

— Elle n'est pas à l'abri d'un coup de force. Pour gouverner, elle a dû déposer la moitié de ses actions dans une banque de la Compagnie. N'importe qui peut s'en emparer en cas de besoin et la destituer.

Il craignait surtout la démobilisation de la population et demandait qu'on n'organise pas de grandes fêtes, qu'on se contente de célébrations discrètes. Mais avec les Chasseurs de phoques, principaux artisans de la victoire, ce n'était pas facile de modérer leur joie. Le Kid faisait surveiller le lac qui continuait de brûler et empêchait la reconstitution d'une couche épaisse de glace.

Dans les jours suivants, la machine géante commença de débiter des rails, huit à la fois, en direction de l'ouest à la vitesse de vingt kilomètres-jour. Il avait fallu délaissier le réseau déjà en construction pour qu'elle puisse évoluer à son aise. Ses équipements lui permettaient d'araser les entassements de congères, de niveler la banquise de façon spectaculaire. En moins de quinze jours on serait à proximité de la frontière.

CHAPITRE IV

Les premiers petits ballons gonflés à l'hélium s'élevèrent vers le ciel croûteux un beau matin. Au nombre de six, fabriqués en vessie de poisson, ils montèrent très vite dans l'atmosphère sous le regard attentif de Greog Suba et des deux femmes. Julius Ker, aveugle depuis que le Soleil lui avait brûlé la rétine lors d'une expérience ancienne, se faisait raconter la scène.

Les petits ballons emportaient une boule de glace et le vent du sud-ouest les poussa bientôt hors de la vue.

— Je pourrais en construire un gros que j'attacherais dans mon dos pour soulager mon propre poids. Mes pieds frôleraient à peine la glace et ainsi je pourrais me déplacer plus vite. Mais ce n'est pas mon but.

L'hélium provenait du filtre du baleineau que Greog avait capturé dans la rookerie où le malheureux s'était égaré. Il avait dû l'isoler, l'endormir avec de fortes doses d'anesthésiant puis le charcuter, à la recherche du fameux filtre. Depuis le filtre, artificiellement maintenu en activité, produisait de l'hélium en petite quantité. Il n'avait plus besoin du vieux système de liquéfaction de l'air et de séparation au charbon actif.

Chaque jour il affinait son analyse du filtre animal et pensait que d'ici un an, peut-être moins, il pourrait construire un filtre artificiel.

— D'abord de la même taille que celui du baleineau. Plus tard on peut envisager un filtre dix fois plus gros pour la construction d'un dirigeable.

— Qu'en ferons-nous ? demanda Julius Ker qui pensait que leur mission restait la Rénovation du Soleil.

Les strates de poussières lunaires pouvaient être progressivement dispersées grâce aux ultra-sons et aux lasers. Encore fallait-il éviter un retour brutal et meurtrier de la lumière et de la chaleur. La dernière expérience avait failli devenir catastrophique pour la planète.

— Avec un dirigeable nous pourrions propager nos idées, prouver que le rail ne reste pas la seule façon légale de se déplacer. Pour faire admettre l'idée que le Soleil pourrait un jour rendre le bonheur à la Terre entière, nous devons lutter contre les Accords de NY Station qui interdisent l'utilisation de tout autre moyen de transport que le train. Ces petits ballons qui viennent de s'envoler vers l'est, je voudrais qu'ils aillent jusqu'en Panaméricaine apporter la preuve qu'on peut aisément voler au-dessus des glaces, se déplacer rapidement et sans trop de dépense énergétique.

— Le dirigeable aura besoin d'un moteur.

— Oui, un diesel à l'huile animale. On peut miniaturiser et obtenir un bon rendement. À cinquante kilomètres à l'heure par exemple on peut parcourir de grandes distances.

— Les vents fantastiques de cette zone, comment lutter contre ?

— Je pense qu'il faut s'élever très haut pour ne pas supporter leurs effets.

— Un dirigeable en vessie de poisson, grimaça Julius Ker, il faudra trouver une autre matière.

— Je pense à des bactéries qui nous fourniraient une matière imperméable et légère. Il suffit de quelques mutations pour obtenir une espèce qui nous satisferait.

— Si déjà on allégeait un convoi ferroviaire par exemple grâce à des ballons. On économiserait des quantités impressionnantes d'énergie. Ce serait un premier pas. Au lieu d'attaquer de front les Compagnies et les Accords de NY Station, pourquoi ne pas imposer par la persuasion cette amélioration ? À partir de là on peut sortir ce monde de ses préjugés étroits, faire admettre la navigation aérienne, puis la dispersion de la croûte de poussières qui nous prive de chaleur et de lumière. Nous ne verrons jamais la fin de cette période glaciaire nous-mêmes.

— Justement, dit Greog Suba. Nous avons été trop orgueilleux

au début en pensant que du jour au lendemain nous allions faire apparaître le Soleil. Rien que pour sortir des brouillards que l'évaporation des glaces va produire il faudra combien de décennies ? Accepterons-nous de vivre dans un univers en fusion ? Un mélange de glace, d'eau et de vapeurs humides qui seront néfastes aux organismes vivants ?

Ils y pensaient souvent. Cent ans seraient-ils suffisants ? Comment gommer lentement les couches de poussières sans provoquer de lucarnes brutales par lesquelles le Soleil incendierait tout ? User les strates peu à peu, lentement, imperceptiblement. Faire remonter la température d'un degré tous les ans, même pas, tous les deux ou trois ans ? Qui pourrait mener à bien une telle œuvre sans consensus majoritaire ? Il faudrait établir des règles strictes, une éthique, passer de nouveaux accords, rassurer les gens par une propagande continue qui repose sur une vérité scientifique. De moins cinquante degrés de moyenne actuelle remonter jusqu'à vingt degrés dans les régions tempérées, affronter les inondations fantastiques, la destruction d'une société qui tant bien que mal fournissait le strict nécessaire à huit cents millions d'êtres humains.

— Nos anciens compagnons doivent également travailler à ce projet, disait souvent Julius Ker, et eux n'auront peut-être pas nos scrupules.

Leur équipe première s'était scindée en deux à la suite de cette folle semaine où le soleil avait brillé sur cette partie du monde. Ils avaient réussi à ouvrir une lucarne, juste au-dessus du Pacifique, et la banquise avait commencé à fondre.

— Nous devons retrouver la civilisation pour renouveler notre matériel. Ce Kid qui nous a combattus, croyez-vous que nous pourrions le convaincre de participer à notre expérience en fixant des ballons d'hélium sur ses convois ?

— Il a adhéré aux Accords de NY Station et ne pourra parjurer sa signature, répondit Ker. Mais nous pourrions procéder à des expériences avec son accord.

— Lorsqu'il en aura fini avec la Panaméricaine, dit Ann Suba.

Grâce à la radio, ils suivaient le déroulement de la guerre. Un instant ils avaient bien cru que la flotte de Lady Diana s'emparerait

aisément de la Concession, mais la victoire de la banquise avait tout modifié.

— Il sera à même d'imposer sa volonté s'il est, sinon vainqueur, mais du moins s'il sort grandi de cette aventure. Lady Diana va avoir des tas d'ennuis dans l'avenir. Pour la première fois un homme, un nain, a montré qu'elle n'était pas invincible. Elle ne s'en relèvera pas.

— Nous devrions le rencontrer rapidement. Avant qu'il ne cède à la mégalomanie. N'importe qui après une telle victoire deviendrait orgueilleux.

— Nous ferons le voyage vers le sud, demanda Greog Suba, avec les risques que cela comporte ?

— Nous devons reprendre contact avec la civilisation, affirma Julius.

CHAPITRE V

Le fourgon de queue était en partie en bois et c'est par lui que Lien Rag commença la récupération de ce combustible. Il contenait de l'outillage pour poser des voies, des pièces de rechange, des aiguillages volants, des pontets, des roues pour les wagons. Sans se soucier de ce matériel, il commença à faire sauter les grosses planches avec sa barre à mine. Il sentait ses forces revenir grâce à la nourriture dont il se gavait. Il avait choisi un autre cadavre pour le traîner sous le cendrier, mais ce dernier à peine tiède ne parvenait pas à décongeler la chair.

Sa première planche céda avec un craquement sec qui dut se répercuter dans tout le train. Il attendit une réaction des Miliciens, l'arme au poing, avant de reprendre son travail. L'une après l'autre il fit sauter les planches du bâti puis ne laissa que les poutres d'angles qui soutenaient le toit. Il passa au deuxième wagon également rempli de matériel ferroviaire. Il y trouva même un bidon de graisse minérale qui pouvait également fournir un combustible de choix. Il pourrait en enduire les cadavres avant de les jeter dans le foyer. Il évitait de penser qu'il serait forcé de les débiter en plusieurs morceaux. Il avait même trouvé une hache pour cette besogne. Jusqu'à présent il n'avait prélevé sur les morts que le minimum pour survivre, et toujours dans la nuit, sans même voir ce qu'il faisait. À tâtons il ouvrait un ventre pour retirer le foie, découpait un sternum pour le cœur puis taillait dans les cuisses.

Pour terminer son travail de bûcheron il transporta ses planches jusqu'à la loco, mais comprit qu'il devrait les empiler sur un wagon plate-forme pour le voyage du retour. Donc il lui faudrait effectuer un certain nombre de manœuvres, pour abandonner le plus grand nombre de voitures et garder celles qui contenaient des survivants.

Au départ, ce serait tout le convoi que la loco devrait pousser en marche arrière, jusqu'à la prochaine voie de garage. Pour cela il dépenserait la plus grosse part de ses réserves mais ne voyait pas comment s'en sortir différemment.

Dans la nuit il relança le brûleur, usant les dernières gouttes d'huile pour réchauffer le cendrier et dégeler le corps en dessous. Il eut l'idée d'aller chercher de la graisse minérale dans le fût, d'en jeter dans le foyer. La flamme du brûleur l'embrasa et pendant trois heures elle continua de brûler en dégageant une odeur atroce.

Il dormit dans la cabine après avoir fait basculer les deux suicidés sur le ballast.

Au petit matin il continua son travail obstiné. Il avait dévoré des tranches de foie grillé et se sentait doté d'une force nouvelle.

Il pensa soudain que depuis quarante-huit heures aucun Milicien n'était apparu. La corvée qui déposait les cadavres chaque matin n'avait pas reparu. Il voulut essayer de pénétrer dans le wagon des Miliciens mais une rafale de mitraillette le stoppa tout de suite. Les survivants se défendaient âprement contre toute intrusion, peut-être pour protéger les quelques réserves de vivres qu'ils détenaient encore.

— Écoutez, cria Lien Rag planqué derrière une cloison, je suis seul et sans mauvaises intentions. Nous pouvons nous en sortir ensemble avec le bois des wagons que l'on fera brûler dans la chaudière. Peut-être qu'on ne pourra pas rejoindre Amertume Station mais du moins nous rapprocherons-nous de cette ville et d'une zone moins sauvage.

Il se tut, attendit en vain une réponse.

— M'avez-vous compris ?

Il n'y eut pas un bruit. Il poussa devant lui la barre à mine et la rafale crépita. Les balles vinrent s'enfoncer dans le plancher à quelques centimètres de lui.

— D'accord, hurla-t-il fou furieux. Je vais vous laisser crever. Pour revenir là-bas je n'ai pas besoin de tous ces wagons. Je vais les faire dérailler et vous en crèverez, bande de salopards.

Sans attendre de réponse il descendit et retourna à son travail. Il savait qu'il ne pourrait pas faire dérailler les voitures sans prendre

le risque d'obstruer ou de déformer les rails. À tout prix il lui fallait une voie de garage.

Avec l'aide de deux autres personnes, il aurait pu établir un aiguillage volant, un pontet et pousser les wagons sur quelques mètres de voie bricolée. Un bon coup de butoir et ils seraient allés s'écraser dans la glace. Mais seul il ne pouvait pas déplacer ces aiguillages d'un modèle ancien, très lourd.

Il avait débité un maximum de bois, l'avait chargé sur le tender, un peu partout. Il en gava le gosier du foyer, jeta des pelletées de graisse minérale et mit le brûleur en route.

Pendant que l'eau de la chaudière se transformait en vapeur, il alla choisir deux corps de garçons jeunes, les hissa sur le tender. Chaque fois qu'il regardait vers les wagons des Miliciens, il espérait apercevoir un visage, mais le givre n'avait pas été gratté. Côté wagons des T.V.F. il préférait ne pas y penser. Ils devaient être tous morts de froid et de faim.

Le ronflement du foyer l'effraya. La température montait à toute vitesse et il eut peur de faire exploser la chaudière. La vapeur fuyait par tous les vieux raccords mal entretenus, et les stalactites de glace se détachaient les unes après les autres avec un tintement cristallin. Un premier essai prématuré ne donna rien, les grandes roues motrices patinèrent sur les vieux rails d'acier. Le convoi était cloué sur place, coincé par des centaines de points de soudure, là où les roues pesaient sur les rails. Il dut aller dégager ces ancrages à coups de barre à mine, laissant la pression monter.

Au deuxième essai les grandes roues patinèrent pendant un quart d'heure dans des gerbes d'étincelles, une fois la glace fondue, mais le convoi ne décollait pas. Et il craignait même que la résistance inerte des dernières voitures ne transforme l'ensemble en un accordéon gigantesque qui bloquerait à jamais la route du nord.

Il retourna donner des coups de barre à mine un peu partout et soudain, alors qu'il était à l'autre bout du train, le fourgon de queue qu'il avait désossé pour en prendre le bois glissa devant lui.

— Merde, jura-t-il.

Il avait laissé la loco en prise et le train finalement décollait, risquait de lui filer sous le nez. Il ne lui aurait servi à rien de monter

dans le premier wagon, les portes étant toutes bloquées. Il sauta sur un marchepied alors que la vitesse augmentait, dépassait celle d'un homme en train de courir. Il se hissa sur le toit du wagon et entreprit de remonter la totalité du train jusqu'à la locomotive. La vitesse ne cessait d'augmenter, devenait même excessive pour ce vieux réseau.

Lorsqu'il atteignit le tender il n'en pouvait plus mais n'avait même pas lâché sa barre à mine. Il se traîna jusqu'à la cabine de conduite et ralentit l'admission de la vapeur dans les cylindres. Le convoi poursuivit sur sa lancée un bon moment, puis revint à une allure moins impressionnante. Il alla chercher des planches qu'il jeta dans le foyer. Il savait très bien que la provision ne lui permettrait pas de rouler encore bien longtemps, mais si seulement il trouvait une voie de garage !

La nuit arriva sans qu'il ait fait cette découverte et il se résigna à stopper en pleine solitude. Il avait juste de quoi rouler deux heures le lendemain, à condition de ne pas trop gaspiller de bois durant la nuit. Il aurait aimé envoyer de la chaleur dans les voitures, prouver aux Miliciens, aux T.V.F, qu'il y avait un espoir de s'en sortir. Que seul il avait réussi un petit miracle et que, tous ensemble, ils pouvaient faire mieux. Il avait dû abandonner ces corps précieux qui lui auraient permis de chauffer deux à trois journées de plus. Il devrait travailler deux jours durant à dépecer un autre wagon pour obtenir quelques heures de route à petite vitesse.

Il se verrouilla dans la cabine de pilotage après avoir placé un des corps sous le cendrier. Il s'endormit et se réveilla trois heures plus tard. C'était l'heure d'aller prélever sa nourriture.

Mais alors qu'il descendait la petite échelle il pressentit un danger, remonta en hâte, juste comme la mitraille crépita et criblait la cabine dans laquelle il se jeta à plat ventre. Des Miliciens avaient fini par venir rôder autour de la loco, s'apprêtaient à le surprendre lorsqu'il avait voulu en descendre.

Il actionna le sifflet de la locomotive et fit patiner les roues motrices comme pour prévenir de son départ. En même temps avec un projecteur manuel il éclaira le ballast.

Trois silhouettes couraient le long du train, voulant rejoindre leur wagon avant le départ. Il laissa patiner les roues, descendit avec

le projecteur électrique, déroulant le fil d'alimentation. Il comprit ce qu'ils faisaient là au moment où il les avait surpris : ils dépeçaient le cadavre qui achevait de cuire. Ils avaient prélevé de grandes portions de viande sur le corps. Mais n'avaient pas osé ouvrir le ventre et la poitrine, lui laissant le moins coriace.

Dès l'aube il chargea le foyer et commença de rouler, essayant de se souvenir d'une éventuelle voie de garage mais il dut stopper avant midi pour aller faire du bois. Sans ces maudits wagons inutiles, comme les plates-formes chargées de rails, il aurait pu dépenser moins, rouler plus vite, peut-être atteindre une zone habitée avant Amertume Station. Il y avait quelques fermes isolées, des points de pêche.

Ces fous de Miliciens étaient bien capables de l'attaquer maintenant qu'ils avaient repris des forces avec la viande humaine. Dans leur entêtement idéologique ils ne verraient qu'une chose, un ennemi qui osait prendre des initiatives pour ramener le convoi à son point de départ. Ils allaient revenir sans avoir trouvé de colonies de phoques, devraient répondre devant les Cellules de Coordination Populaires de leur échec, de leur responsabilité. Ils risquaient le déshonneur, la mort.

Lien Rag préférait finir fusillé que dans cette solitude glacée. Il préférait mourir parmi les hommes et par leur faute. Il travaillait dur, transportait des planches énormes, les traînait sur la banquise pour les empiler sur le tender. Et ces fous du C.C.P. restaient enfermés dans leurs wagons, l'arme au poing, attendant l'ennemi.

Il était trop tard le soir pour qu'il remette le convoi en marche. Il se verrouilla dans la cabine. Ce soir-là il n'y avait pas de cadavres sous le cendrier et il ne surprit aucun bruit suspect.

Avant l'aube il chargeait son foyer et le jour naquit alors que le train roulait à petite vitesse vers le nord. Il faillit louper la voie de garage d'ailleurs. Il l'attendait sur sa droite et elle était à gauche, enfouie sous un demi-mètre de glace, mais ce n'était pas un problème avec la lame chasse-congères installée à l'avant de la loco.

Pendant toute la journée il se démena, commença par dételer la loco pour dégager la voie de garage, ce qui lui prit pas mal de temps. Ensuite il sélectionna ses wagons. Ceux qu'il jugeait inutiles étaient poussés sur la voie de garage, les autres placés en direction du sud.

Les Miliciens devaient se demander ce qu'il manigançait mais n'osèrent pas intervenir. Cette neutralité l'inclina à penser qu'ils n'étaient que quelques survivants affamés.

En fin de journée il n'avait conservé que le tender, deux voitures de voyageurs, les wagons des T.V.F. En fait il avait essayé de forcer le système de fermeture des portes mais n'y était pas parvenu. Les Miliciens détenaient les clés et il n'avait pu les faire sauter à coups de barre à mine. Peut-être qu'ils ne contenaient plus que des cadavres congelés.

Il dormit la nuit entière et oublia de se nourrir, si bien que le lendemain à l'aube il se sentit très faible. Il avala ses dernières réserves. Cette fois il n'avait plus de corps à placer sous le cendrier. Il n'avait presque plus de bois et il se sentit découragé.

Au bout d'une heure, grâce à un ersatz de thé bouillant, il alla dépecer un wagon juste en face, chargea méthodiquement les planches, les madriers. Il en garnit le foyer, se permit d'envoyer un peu de chaleur dans les voitures attelées en rebranchant les gaines. Il espérait que cette bonne volonté serait considérée comme un signe de future entente par les Miliciens. Les T.V.F. survivants reprendraient peut-être espoir en des jours meilleurs, mais depuis près d'une semaine ils n'avaient plus rien à manger, restaient murés dans leur prison mobile. Lien Rag n'avait pas le temps de se révolter sur l'injustice de leur sort. Il ne pensait qu'à survivre. Ensuite à convaincre les Miliciens de coopérer. C'étaient eux qui détenaient encore un semblant de pouvoir. Il ne désespérait pas de les convaincre mais était prêt à les tuer s'ils continuaient de lui tirer dessus. Plus tard on lui reprocha d'avoir abandonné les T.V.F. à leur sort, et il lui fut impossible d'expliquer à quel point il ne pouvait rien faire pour eux. Il vécut cette période sans se souvenir qu'il était Lien Rag, sans accorder une seule pensée à sa personnalité, à son passé, à son fils Jdrien, à Yeuse, Leouan ou ses amis. Détaché de la civilisation, dans un autre monde sans indulgence, il avait consacré chacune de ses réflexions à imaginer comment supporter l'heure à venir.

Il décida de rester encore là une journée pour entasser le bois sur une plate-forme. Il désosserait le maximum de wagons pour cela, même s'il devait séjourner encore plus longtemps dans cette

zone. Le seul ennui c'était le manque de ravitaillement et il commençait d'envisager froidement de pénétrer dans l'un des wagons, occupé par les Miliciens ou les T.V.F., pour se procurer de la nourriture.

Dans la nuit il pensa qu'il pouvait le faire par les toits. Et que la meilleure nourriture serait fournie par les corps des jeunes Miliciens morts. Eux avaient réussi à survivre plus longtemps que les T.V.F.

Le lendemain, il manœuvra le convoi, approcha l'un des wagons de voyageurs de la plate-forme et dut utiliser son matériel de bûcheron pour commencer à percer le toit. À coups de hache. Il s'agissait de plastique et ce n'était pas trop dur. En dessous il trouva une couche épaisse d'isolant de laine minérale, puis du bois. Lorsqu'il frappa ces planches à coups de cognée il s'attendait à tout moment à recevoir une rafale, mais rien de tel ne lui arriva et lorsqu'il put regarder dans le compartiment il éprouva une grande déception. Il n'y avait personne. Juste des armes soigneusement rangées sur des râteliers accrochés aux cloisons. On avait supprimé les couchettes supérieures pour entreposer les armes. Il se laissa glisser dans cette réserve, s'empara d'un pistolet mitrailleur de fabrication récente. Ses munitions étaient de minuscules missiles à haut pouvoir perforant. Avec ce genre d'armes on pouvait trouer la chaudière d'un train, par exemple.

Ainsi armé, il entrouvrit la porte centrale, jeta un coup d'œil dans le couloir. Il n'y avait personne. Par contre une odeur suffocante le saisit à la gorge, lui rappelant celle d'une triperie dans un quartier de Grand Star Station en Transeuropéenne.

Il devint fou furieux à la pensée que les Miliciens faisaient cuire des aliments, tandis que lui et les T.V.F. crevaient de faim, et s'élança vers l'autre partie du wagon.

Cette moitié de la voiture avait été aménagée pour recevoir les étuves à lard de phoque. C'était la fonderie prévue pour récupérer l'huile des animaux. Et elle fonctionnait ! Il resta stupéfait à regarder par la porte entrebâillée. Dans une vapeur grasse, épaisse, deux formes humaines s'agitaient autour des immenses chaudières. Il comprit que ces gens-là utilisaient l'eau de chauffage pour remplir leurs énormes marmites. Ils étaient tellement affairés qu'ils ne le

virent pas entrer, s'approcher d'une des chaudières. Il regarda dans l'eau bouillante recouverte d'une écume jaune. Un corps d'homme achevait de cuire. La chair se détachait même de ses os et flottait en longs rubans.

Il se retourna mais la silhouette humaine passa sans le voir, tant était opaque la vapeur. Pour ne pas se trahir ils n'ouvraient aucun hublot, même pas le système d'aération, préféraient travailler dans cette chaleur d'étuve. Il comprit qu'il ne pourrait pas tenir encore quelques minutes et glissa vers la porte. Sans lâcher des yeux les deux silhouettes floues, occupées à leur macabre besogne. Dès qu'il avait remis le chauffage et que l'eau avait circulé dans les conduites, les Miliciens survivants avaient immédiatement réalisé l'aubaine qui leur était offerte de désosser les cadavres de leurs compagnons décédés, et d'accumuler des livres de viande qu'ils pourraient ensuite faire congeler dans un compartiment privé de chauffage. Tout cela à son insu, en le laissant se démener, alimenter la locomotive pour la reconduire à bon port.

Il aurait pu abattre ces deux êtres sans risque. Y en avait-il d'autres dans les compartiments ? Qui accourraient sur-le-champ ?

Au passage il plongea la main dans une chaudière, saisit quelque chose de chaud, de mou. Oubliant même qu'il se brûlait, mais sa faim devenait intolérable.

Il sortit et, la porte refermée, commença de manger sans regarder. De la viande bouillie, un peu fade mais comestible. Ils étaient mieux organisés que lui pour récupérer jusqu'à la dernière parcelle de nourriture.

La fille était devant lui, muette de surprise, nue, le crâne rasé.

CHAPITRE VI

Depuis la veille des centaines d'insurgés tenaient des barricades dans les principaux quais de Kaménépolis. Les affrontements les plus durs avec les Harponneurs se déroulaient du côté du sas nord. Une centaine de personnes avaient attaqué un petit convoi de la Guilde, qui essayait de quitter la ville avec du ravitaillement pour rejoindre l'usine de raffinage. La colère des gens avait été portée au paroxysme en découvrant les caisses remplies de nourritures délicates que les Chasseurs de baleines essayaient de soustraire au ravitaillement général de la ville. Deux Harponneurs avaient été roués de coups et gisaient encore sur les rails. Des renforts appelés en hâte essayaient de faire face à ces barricades improvisées qui bloquaient toutes les issues de la capitale.

Lady Diana apprit la nouvelle avec une sorte d'indifférence. Le sort des habitants et celui des Harponneurs la laissaient froide. Elle avait trop d'ennuis avec son conseil d'administration pour se laisser importuner par les mouvements d'humeur de ces êtres étranges qui habitaient sur la banquise. Dans la Panaméricaine on répétait qu'elle allait se trouver mise en tutelle et que désormais toutes ses actions devraient être approuvées par une commission de contrôle composée d'actionnaires mécontents.

Comme elle avait refusé de se rendre en Panaméricaine sous prétexte que la situation militaire exigeait sa présence, la commission de contrôle avait pris la décision de la rejoindre sur le front.

Entre-temps, toutes les demandes de renfort avaient été suspendues, et elle n'avait pu obtenir que des unités légères soient détachées de la province de Patagonie, pour participer à la nouvelle

attaque projetée le long de la frontière de la Mikado. Elle avait réussi à rencontrer le gros P.D.G. de cette Compagnie et ils avaient signé un accord secret autorisant la Panaméricaine à déborder au besoin sur sa concession. Le réseau de contournement était de ce fait en partie arrêté dans sa construction et Lady Diana enrageait de voir la situation pourrir lentement.

En face, le lac artificiel créé par l'embrasement de la banquise ne se reconstituait que lentement et interdisait toute initiative. De toute façon, elle se doutait que les mouvements de ses troupes devaient être soigneusement contrôlés.

Elle se méfiait des espions. Les habitants de la ville devenaient très hostiles et des radios clandestines commençaient de diffuser des mots d'ordre et des slogans anti-panaméricains. Elle craignait que des messages codés ne soient envoyés au Kid pour lui révéler que Lady Diana tentait de le contourner par l'ouest, et attendait des renforts pour surgir sur son flanc droit et l'écraser.

Peu à peu elle commença de penser qu'il lui faudrait peut-être intervenir dans Kaménépolis pour mettre les habitants au pas. Cette ville fermentait trop pour ne pas finir par devenir menaçante. La Guilde se montrait impuissante à réduire les émeutes et désormais toutes les écluses d'accès se trouvaient bloquées par des barricades.

Son aide de camp commença d'étudier la situation, l'idée de regrouper dans une seule unité les hommes et les véhicules capables d'enfoncer la résistance mal organisée, mal armée des insurgés qui, depuis la veille, acclamaient désormais le nom du Kid. Après des semaines d'hostilité, cette population faisait volte-face et désirait que le Gnome revienne la diriger et ramène la prospérité avec lui.

— Ils ne savent plus ce qu'ils veulent, grogna la grosse femme.

— Il faut aussi se méfier des gens de Titanpolis qui produisent des véhicules légers destinés à lancer des actions de guérillas à Junction Station, contre le raccordement de notre réseau sud avec celui de l'est.

— Il faut renforcer la surveillance.

— Que voulez-vous faire contre des gens toujours prêts à incendier la banquise ? Avec l'eau chaude du waterduc ils peuvent aussi faire fondre la glace et nous conduire à un nouveau désastre.

Ces gens-là vivent sur la banquise, en connaissant très bien les possibilités et les dangers.

— Vous voilà bien pessimiste, Hiale.

— Nous pouvons encore nous retirer avec les honneurs, Lady Diana. Nous avons tant à faire dans notre pays... Ici nous allons user nos forces et nos âmes.

— Ne faites pas de la philosophie par-dessus le marché.

Elle continua de veiller aux préparatifs des forces qui devaient mettre la ville au pas incessamment. On attaquerait les écluses avec des engins de chantier qui bousculeraient les barricades et les émeutiers. On instituerait un couvre-feu total pendant une semaine s'il le fallait. Le temps que l'autre attaque plus importante le long de la frontière se développe sans que les espions puissent alerter le Kid. Elle comptait sur une victoire indiscutable pour redorer son blason.

CHAPITRE VII

Depuis des semaines, Yeuse, toujours installée à Laura Station, attendait des nouvelles de Lien Rag. Les informations sur Amertume Station devenaient de plus en plus alarmantes. On exagérait peut-être les faits, mais ces Cellules de Coordination Populaires, regroupant des jeunes gens des deux sexes entraînés à la lutte subversive, faisaient peur. Tous les anciens membres du Comité de Libération de la Compagnie de la Banquise avaient disparu et on disait que tous avaient été sommairement jugés pour crime contre l'humanité et exécutés.

Jdrien essayait d'entrer en communication avec son père, par télépathie, mais n'y parvenait pas et Yeuse appréhendait le pire. Aucun de ses amis anciens ne se manifestait. Elle n'avait plus d'argent. L'usine que Lien Rag avait créée pour la fabrique de capillaires frigorifiques se trouvait sous séquestre.

Elle avait trouvé un travail de bureau mais comme elle ne connaissait pas grand-chose en gestion on l'avait placée dans un service de classement où elle s'ennuyait. Il lui avait fallu placer Jdrien dans une sorte d'école privée. Elle ne savait plus ce qu'elle allait devenir.

La victoire du Kid sur Lady Diana l'enthousiasma, comme la plupart des gens de cette Compagnie mais le P.D.G., le Mikado, ne manifesta aucun sentiment et bientôt l'on répéta un peu partout qu'il souhaitait la victoire des Panaméricains. Dans la Concession, des organisations se créèrent pour demander que les bâtiments de la flotte de Lady Diana quittent le pays, mais les ridicules policiers du poussah intervinrent brutalement pour disperser les réunions publiques. Cette brutalité inhabituelle choqua profondément les

tranquilles habitants de cette Concession. Jusqu'ici ils ne se souciaient que de faire des affaires et de vivre confortablement. Soudain, ils découvraient qu'ils ne pouvaient avoir de libres opinions et peu à peu l'atmosphère se modifia. Le Mikado gardait une majorité de défenseurs mais ses adversaires savaient se montrer convaincants et parfois virulents.

Se répandit le bruit que, si des troubles se produisaient, Lady Diana apporterait son secours au gros P.D.G. Et dans les stations on répétait avec un ton moqueur que qui se ressemblait s'assemblait. Le Mikado était célèbre pour sa silhouette énorme. On le caricaturait comme un gros poussah assis sur une pyramide de pièces d'or. Ces affiches malhabiles apparurent un peu partout puis furent arrachées.

C'est alors que Leouan arriva un jour chez Yeuse qui venait de rentrer du travail. La jeune femme métisse de Roux avait eu du mal à la retrouver.

— J'ai appris que Lien Rag avait disparu. Précisément je revenais dans la Compagnie de la Banquise comme ambassadrice de mon peuple auprès du Kid, mais il y a eu tant de bouleversements que je ne peux y pénétrer.

— Vous êtes passée à Amertume Station ? demanda Yeuse.

— C'est impossible d'y entrer.

Elles s'examinaient à la dérobée. Yeuse la trouvait très belle, bien plus belle qu'elle. Sous ces riches vêtements brodés la présence de cette fourrure dorée qui caractérisait les métis de Roux ne faisait que la rendre plus jalouse. Cette animalité devait plaire à Lien Rag, pensait-elle.

Tout de suite Jdrien fut en communion parfaite avec la visiteuse, sans qu'elle eût besoin de le prendre dans ses bras. De les voir se contempler longuement en souriant la rendit furieuse.

— Jdrien, va dans ta chambre.

Elle crut que son cerveau allait éclater lorsque l'enfant déchargea contre elle un refus gorgé d'une violence incroyable. Elle comprit l'erreur qu'elle venait de commettre. Il avait deviné sa jalousie et ne permettait pas qu'elle s'oppose à cette Fille Rousse. Leouan comprenait-elle tout ce que lui disait silencieusement

l'enfant et, surtout, était-elle capable de lui répondre ? Yeuse aurait tant voulu le savoir. Elle finit par quitter la pièce, les laissant seuls.

L'enfant vint la chercher :

— Il faut parler.

— Je n'ai rien à dire, répliqua-t-elle boudeuse.

— Nous devons chercher mon père. Leouan a une idée qui me paraît bonne.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour la mettre à exécution.

— Tu dois nous aider.

Elle finit par revenir dans la pièce. Leouan s'excusa avec douceur :

— Je me suis laissé fasciner par cet enfant dont Lien m'a tant parlé. Mais je ne veux pas l'enlever à votre affection. Vous avez fait tant pour lui.

Yeuse perdit de son agressivité, demanda quel plan elle proposait pour rechercher Lien.

— Je vais me rendre dans Amertume Station en prétendant que je suis envoyée par la Zone Occidentale, que je représente les Roux évolués. Ils accepteront peut-être ma présence.

CHAPITRE VIII

D'abord stupide lui-même avec son morceau de viande dans la bouche, Lien Rag réagit quand même plus vite que la fille. Il appuya le canon de son pistolet mitrailleur sur son estomac, hocha le menton pour désigner le fond du wagon. Il la força à reculer, les yeux dans les yeux. Des yeux magnifiques, verts, qui exprimaient la peur et la rage, la honte et le défi. Il referma derrière eux la porte de l'armurerie. Le froid tombant du toit déchiqueté la fit tout de suite claquer des dents.

— Je te laisse mourir là, dit-il, si tu ne réponds pas à mes questions. Combien êtes-vous dans le wagon ?

Elle serrait ses bras contre ses côtes. Ses seins très ronds bleuissaient et la pointe devenait noire. Tout son corps se hérissait.

— Combien ?

— Trois.

— Tu mens.

— Non.

Il rouvrit la porte du couloir central, la poussa dans la chaleur. La réaction la rendit presque inerte et il put la pousser devant lui, une main sur l'épaule grenue de chair de poule.

— Là.

Elle ouvrit un compartiment à droite. Quatre couchettes, quatre corps recouverts de givre. On ne chauffait plus, bien sûr. De même à gauche, quatre corps. Ainsi de suite jusqu'aux derniers. Il la poussa dans celui de droite, referma le loquet.

— Combien de filles ?

— Deux.

— De garçons ?

— Un seul.

— Ils sont dans la salle des chaudières ?

— Oui. Lorsque l'eau bouillante est revenue dans les conduites on a tout de suite pensé que nous pouvions l'utiliser pour faire cuire les corps.

— Qui les dépèce ?

— Tous.

— Ton nom ?

— Nathy. Je loge ici avec l'autre fille, le garçon en face.

— Pourquoi avez-vous refusé de m'écouter, de m'aider à faire remarquer le train, pourquoi ?

— Mandel refusait. Il est mort maintenant.

— Mort de quoi ?

— Froid et faim.

— Les Travailleurs ?

— Morts.

Elle regarda la portière et il comprit qu'elle espérait qu'on s'inquiéterait à son sujet.

— Je ne suis pas votre ennemi. Nous devons nous allier pour essayer de revenir vers Amertume Station.

Elle le fixait, un peu hébétée. La chaleur redonnait à son corps tout son moelleux et une lente érection le prenait. À cause de ce pubis rasé ; des lèvres du sexe qui rosissaient.

— C'est notre seule chance de survivre, notre coopération totale. Il y a des wagons à démolir, du bois à empiler pour effectuer le trajet du retour.

— Nous ne voulons pas retourner là-bas. Notre mission est un échec impardonnable.

— Parce que mal préparée. Improvisée.

— La foi populaire devait nous fournir tous les éléments de la réussite, mais nous avons manqué de ferveur et voici le résultat. Nous sommes trop lâches pour affronter le tribunal de nos camarades et nous préférons rester ici. Avec ces cadavres nous

pouvons survivre longtemps. Nous récupérons la graisse qui nous permettra d'alimenter la locomotive.

— Il faudra bien retourner là-bas, dit-il doucement. Vous ne m'avez pas empêché de rouler vers Amertume Station.

— Mandel vivait. Lui voulait que nous retournions devant les juges populaires.

— Bien. Habillez-vous. Pourquoi êtes-vous nue ?

— À cause de la vapeur graisseuse. Elle imprègne les vêtements d'une odeur insupportable.

— Vous pensez me maîtriser avec l'aide de vos deux camarades ?

— Je ne sais pas.

— Vous mentez. Je le lis dans vos yeux.

Il ne regardait que son visage, de crainte de ne pouvoir résister à l'attraction de ce corps jeune et de le violer.

— Vous refusez mon offre d'alliance ?

— Nous ne voulons pas retourner dans Amertume Station.

— Bien, je comprends.

À partir de là il décida d'inventer le reste.

— Je n'y tiens pas non plus mais plus au nord je pensais trouver un ancien, très ancien aiguillage qui m'aurait permis de quitter cette ligne pour me diriger vers l'ouest. Il existait autrefois.

— Vous ne retourneriez pas dans Amertume Station ?

— Je n'en ai pas la moindre envie.

Elle enfila un pantalon, une chemise. Ils empestaient la vapeur grasse, paraissaient recouverts d'une couche de paraffine.

— Quelqu'un va venir, n'est-ce pas ?

— Ma compagne, Edge.

— Tout peut très bien se passer si vous le voulez, dit-il.

Il se sentait soulagé qu'elle fût habillée. Avec ces vêtements minables, écoeurants, elle perdait beaucoup de son attrait physique mais dans son regard vert persistait toujours un défi presque sensuel. Peut-être avait-elle confusément souhaité plus de violence dans leurs rapports. Une véritable lutte qui leur aurait permis de rendre coup pour coup. Mais la présence de l'arme modifiait tout. Il

chercha en vain un pistolet ou une mitraillette dans le compartiment.

— Vous n'êtes pas armée ?

— À la mort de Mandel nous avons tout entreposé dans le fond.

Elle devait mentir. Pourquoi auraient-ils agi ainsi, se livrant pratiquement à lui, l'ennemi ?

— Je ne vous crois pas.

— Nous pensions que vous ne pourriez jamais pénétrer dans le wagon. Et puis nous avions trop faim pour penser à autre chose. Dès que l'eau chaude est revenue nous avons rempli les chaudières pour faire bouillir les corps.

— L'eau n'arrive pas bouillante ici.

— Nous avons plongé les conduites dans de l'eau qui a fini par bouillir sous pression.

Système d'autoclave bien sûr, il aurait dû y penser.

— Ensuite nous avons ôté les couvercles pour évacuer la vapeur régulièrement. Nous entassons la viande dans le fond, dans le froid.

Toute une organisation.

— Mandel vous avait interdit de prendre les cadavres ?

— Il disait que la faim et le froid étaient nos châtiments pour l'échec de la mission et nous le pensions. Puis la faim est devenue trop insoutenable. Quand vous avez remis le circuit d'eau chaude en route nous n'avons pas pu résister. Le retour de la chaleur réglait un des problèmes et l'autre se trouvait à notre portée. Il suffisait d'oublier ce qu'on nous avait toujours répété. Dans le fond ce ne fut pas très difficile.

Lorsqu'il avait rebranché les gaines d'eau chaude, la veille, il ne se doutait pas de la mutation qu'il allait provoquer parmi ces trois survivants, prêts à se laisser mourir. Dès qu'ils n'avaient plus senti le froid ils avaient songé à survivre en écartant le dernier tabou de la civilisation humaine.

— Ouvrez la porte, appelez-les.

— Vous allez les tuer pour rester seul avec moi, dit-elle.

Il se rendit compte que cette pensée avait pu exister quelque part en lui, juste avant qu'elle ne se rhabille. Il s'était vu, durant

quelques secondes avec cette fille, seuls dans tout ce train perdu dans la banquise antarctique. Et Nathy avait très bien compris à quoi il rêvait dangereusement.

— Non, ils ne risquent rien.

— Ils ne sont pas armés.

Elle le répétait et il se méfia.

— Bien, dit-il. Je vais vous enfermer ici et aller les trouver. Ils sont nus également.

Tout à l'heure dans la vapeur des étuves il ne s'en était même pas rendu compte. Il avait simplement entrevu des silhouettes fantomatiques.

— Non, je vais appeler mon amie pour commencer. Vous n'avez pas peur d'une autre fille ?

— Ne me provoquez pas, dit-il en souriant. Je sais quel entraînement vous avez reçu à Amertume Station. Vous devez savoir tuer à mains nues, n'est-ce pas ?

— Vous détenez une arme terrible.

Il la laissa appeler Edge depuis le couloir central. C'était une fille plus grande, plus osseuse, efflanquée. Elle sursauta en voyant Lien Rag qui braquait son arme sur elle, regarda Nathy avec rancœur.

— Il m'a promis de ne pas tirer. Il veut s'entendre avec nous.

— Tu lui as dit que nous ne voulons pas revenir là-bas ?

— Il pense trouver un embranchement plus au nord.

Edge regardait Lien Rag avec méfiance. Les épreuves récentes l'avaient beaucoup plus démolie que son amie. Il se souvenait de cette grande fille et de son air arrogant quand il avait embarqué dans le train. Maintenant elle paraissait honteuse de ses seins flasques, de ses cuisses maigres. Mais il y avait le reste, le contenu des autoclaves.

— Pour aller où ? demanda-t-elle.

— Vers l'ouest, les petites Compagnies de l'Australienne. Une fois là-bas on se séparera mais nous avons besoin les uns des autres.

— Vous dites vrai pour cet embranchement ?

— Je sais qu'il existe. Mais si vous aviez un manuel des

Instructions ferroviaires de cette zone...

— Il n'y a aucun livre à bord, dit-elle. Nous les avons brûlés comme on nous l'ordonnait.

— Allez chercher votre compagnon.

Cette proposition la sidéra. Puis elle plissa ses petits yeux, croyant qu'une fois qu'elle tournerait le dos il lui tirerait un petit missile. Ces projectiles éclataient à l'intérieur du corps, provoquant des dégâts irréparables.

— J'attends ici, dit-il, avec Nathy.

Il se plaça vers l'entrée. Dès que le garçon arriverait il verrait bien s'il possédait une arme. Le garçon pouvait faire le détour par son compartiment.

Mais il entra tranquillement avec Edge. Tout ce qu'il avait fait, c'était de nouer un torchon autour de son ventre. Il regarda Lien Rag, hocha la tête :

— Vous avez survécu ? Nous trouvions ça fantastique, incroyable et on disait même que vous aviez des provisions cachées quelque part. Puis on a découvert que vous placiez des cadavres sous la loco. Un soir nous sommes allés voler des morceaux. C'était avant que nous roulions jusqu'ici. Vous avez démonté les wagons en bois. Il y en a d'autres ?

Lien Rag posa son arme sur la banquette, s'assit. Le garçon en fit autant, mais les filles restèrent debout comme pour marquer leur réticence.

— On trouve du bois même sous la tôle et sous le plastique. La plupart des wagons datent de plusieurs siècles, ont été simplement renforcés, bricolés. Dans certaines Compagnies on en faisait un moulage de plastique pour l'extérieur.

— Vous dites qu'on peut aller vers l'ouest ?

— Je ne promets rien mais je pense que c'est possible.

— Il veut nous entraîner dans une Compagnie pour nous accuser d'avoir fait périr ses amis, les ennemis du peuple, dit Nathy avec acrimonie. Il ne faut pas l'écouter. Il nous entraînera vers la mort.

— Je ne lui fais pas confiance, dit Edge. Pour l'instant nous

pouvons tenir le coup des semaines, des mois. Avec la graisse nous pouvons entretenir la loco sous un minimum de pression pour l'empêcher de geler et pour nous chauffer. On peut survivre au moins six mois.

Morn sourit. Lien Rag sortit du tabac trouvé chez les T.V.F. et commença de rouler une grosse cigarette. Quand il eut tiré trois bouffées il la fit circuler. Morn parut ravi, les filles ne marquèrent aucune joie mais fumèrent quand même.

— Elles ont raison, dit Morn, le temps travaille pour nous. Il y a des centaines de cadavres. Ici un peu mais dans les wagons des T.V.F. beaucoup plus.

Lien Rag consulta sa montre et se leva.

— Il faut que j'aie surveiller mon feu. Vous savez où je me trouve. De toute façon je ne quitterai pas cet endroit sans vous avoir revus. Nous devons réfléchir, discuter encore. Je ne sais si je vous accuserai ou non de crimes plus tard mais notre souci commun est de nous en sortir.

Il comprenait ce type. Il disposait de chaleur, de nourriture, deux filles à sa discrétion. Malgré le puritanisme des Miliciens C.C.P. ils finiraient par coucher ensemble, si ce n'était déjà fait. Lui il était l'intrus, l'homme qui voulait les sortir du statu quo. S'ils retournaient au nord ils seraient fusillés.

— Je vous donne jusqu'à demain soir, ajouta Lien en prenant le pistolet mitrailleur. D'ici là j'aurai fait provision de planches. Je manœuvrerai aussi pour atteler un wagon plate-forme. N'allez pas imaginer que je pars. Je couche dans la cabine de la loco. De toute façon il faudra bien négocier car moi je détiens la chaleur et vous la nourriture.

Il referma le compartiment derrière lui, se dirigea vers le fond du wagon. Il se hissa sur le toit et par cette voie regagna la loco. Il était temps de jeter du bois dans le feu. Mais il régla le tirage pour éviter le gaspillage, retourna à son travail de démolition.

Dans la nuit il rêva que Nathy le rejoignait dans la cabine, pressait ses seins ronds sur son visage et il connut un plaisir déchirant qui le réveilla haletant. Il se dressa, alluma le projecteur à main mais ne vit rien. La dynamo fonctionnait assez bien,

fournissait du courant à tout le train. Il s'en voulut de n'avoir pas vérifié les paroles du garçon quand ce dernier avait affirmé que tous les T.V.F. étaient morts.

Le lendemain matin, lorsqu'il se réveilla, il trouva un petit paquet de viande devant la porte de la cabine, juste en haut de l'échelle. De la viande congelée qu'il pouvait réchauffer à proximité du foyer. Il fit fonctionner trois fois le sifflet pour les remercier de leur cadeau. Son rêve avait peut-être failli devenir réalité si c'était Nathy qui était venue. Peut-être avait-elle gratté à la porte, attendu en vain.

Il continua à désosser ses wagons mais au bout d'un moment il approcha de ceux des prisonniers. Il escalada le premier, ouvrit le toit à coups de hache. Morn ne s'était pas trompé. Ils gisaient tous pêle-mêle recouverts de givre. Les dernières respirations des agonisants avaient dû produire assez de vapeur pour fournir cette sorte de linceul.

Il retourna au travail, maussade, s'interrompant pour aller surveiller son foyer. Il fallait l'alimenter très souvent. C'était tout de même une étrange situation. Il pouvait les forcer à donner leur accord en coupant le chauffage, mais il préférait ne pas agir par la contrainte. Peut-être à cause de l'agressivité de la jolie Nathy qui le considérait toujours comme un ennemi de classe.

CHAPITRE IX

Yeuse s'était étonnée que Leouan dispose d'un véritable train particulier. Une petite motrice et un wagon d'habitation. Elle se souvenait elle aussi, en tant qu'ambassadrice du Kid en Panaméricaine, d'avoir disposé d'un convoi spécial qui devait achever de se rouiller là-bas dans la mystérieuse station fantôme du Pacifique Nord.

— Le Conseil Révolutionnaire de la Zone Occidentale estime que la Compagnie de la Banquise est une création originale qui cherche une voie démocratique.

— Ce n'est plus le cas depuis le putsch.

— Quand je suis partie nous pensions que je pourrais rejoindre le Kid dans les territoires du nord. Le Comité accorde plus d'importance à cette ambassade qu'à toutes les autres. Nous savons que le Kid a toujours protégé les Roux et nous pensons qu'une collaboration humaine, politique, économique peut nous profiter à tous.

Elles roulaient vers Amertume Station. Yeuse n'avait guère hésité quand la jolie métisse lui avait proposé ce voyage dangereux. Sa seule hésitation concernait Jdrien, mais l'enfant avait su la persuader, mentalement et par de nombreuses cajoleries, qu'il devait les accompagner.

— Ce sera long, je suppose, dit Leouan. Ils ignorent certainement ce qu'est la Zone Occidentale. Mais notre système collectiviste peut les convaincre de ma bonne foi. Mais chez nous l'élimination des plus de trente ans n'est pas au programme. Une chance car j'approche de cette limite d'âge.

Les Cellules de Coordination Populaires avaient depuis peu

promulgué cette décision. Les gens de plus de trente ans devenaient impérativement des Travailleurs Volontaires Forcés. À ce titre ils pouvaient recevoir de la chaleur et de la nourriture mais les rations ne dépasseraient jamais quinze cents calories, alors que la chaleur ne pouvait excéder dix degrés. Ceux qui ne pouvaient travailler étaient abandonnés à leur sort dans des quartiers réservés, isolés du reste de la population. Un projet de remodelage d'Amertume Station était d'ailleurs en cours. On prévoyait quatre cercles concentriques. Au centre les membres de la C.C.P. suprême avec toutes les administrations, les forces populaires. Le deuxième cercle serait réservé aux T.V.F., le troisième aux improductifs. Interdiction serait faite de traverser ce troisième cercle. Les voies ferrées passeraient au-dessus par des sauts-de-mouton, des viaducs, des ponts suspendus. Le quatrième cercle serait la ligne de résistance occupée par le reste des forces populaires. Les étrangers ne pourraient jamais aller plus loin. Les T.V.F. ne pourraient quitter le deuxième cercle que pour terminer leur vie dans le troisième.

Elles arrivèrent un matin très tôt et se rendirent compte du bouleversement total de ce bidonville ferroviaire qui pouvait regrouper entre cent mille et trois cent mille personnes. Des convois ne cessaient d'aller et venir, de toutes les tailles. On construisait des lignes aériennes pour réunir le centre au quatrième cercle. On déplaçait des voies sur des kilomètres pour suivre les contours de la nouvelle cité. Entre le centre et l'extérieur il y aurait entre huit et dix kilomètres, estima Yeuse. Les C.C.P. avaient grignoté le terrain dans la Concession du Mikado, qui était bien trop mou pour réagir.

— Un jour ils viendront le bouffer vivant dans son temple hindou, ragea Yeuse qui en voulait au gros homme de ses préférences pour les Panaméricains.

Un commando de C.C.P. vint à leur rencontre alors que Leouan, observant les signaux, venait de s'immobiliser sur la voie de garage qui lui avait été assignée.

— Mais, dit Yeuse, c'est une draisine à fonctionnement manuel.

Les miliciens C.C.P. étaient six. Quatre hommes plus âgés se trouvaient au centre de la draisine plateforme et manœuvraient une sorte de balancier. Grâce à des bielles et des engrenages leur force humaine était transmise aux roues motrices et l'engin se déplaçait à

vingt à l'heure. Ce qui dans cette ville-labyrinthe était suffisant.

Yeuse préféra rester dans son compartiment avec Jdrien tandis que Leouan recevait le délégué-Milicien. Un garçon de dix-sept ans, fluët et l'air hargneux. Il examina son passeport de la Zone Occidentale, secoua la tête :

— C'est quoi cette Compagnie ?

— Nous avons approximativement la même organisation que chez vous et c'est par sympathie pour votre système politique et économique que le Comité Révolutionnaire a décidé...

— Quel âge avez-vous ? coupa-t-il sèchement.

— Vingt-huit ans.

Elle en faisait à peine vingt-cinq.

— Vous pouvez le prouver ?

— Possible que j'aie un papier quelque part, dit-elle, qui indique mon année de naissance. Mais vous savez que la numération ne veut rien dire ? Certains affirment que nous sommes en 2348, d'autres en 2351 et les Néo-Catholiques pensent...

— Nous avons une méthode différente. Nous ne vous l'appliquerons pas. Que désirez-vous exactement ?

— Rencontrer les autorités, la cellule qui dirige désormais cette ville.

Il ne comprenait pas pourquoi, n'avait jamais entendu parler d'ambassadeur, d'échange de délégations. Il cachait son embarras sous des airs suffisants.

— Vous allez attendre ici sans sortir, sans avoir de contact avec la population. Vous ne devez parler qu'aux Miliciens des C.C.P. Il est interdit de s'adresser aux personnes âgées de plus de trente ans. Vous verrez qu'elles sont habillées différemment, en jaune habituellement. De toute façon elles ont toujours quelque chose de jaune sur elles...

— Je devrai attendre longtemps ? Mon gouvernement compte beaucoup sur les relations nouvelles que nous pourrions échanger rapidement. Nos systèmes identiques pourraient...

— Attendez simplement.

Deux Miliciens restèrent en position à côté du petit train.

Leouan espérait que l'attente ne se prolongerait pas indéfiniment car ses réserves d'huile s'épuiseraient vite.

— Regardez, voici des plus de trente ans.

Une corvée de quarante personnes étaient en train de déplacer une sorte de portique métallique rouillé sur plusieurs voies parallèles. Il y avait des femmes et des hommes, arborant des vêtements jaunes. Certains avaient simplement une toque en fourrure jaune ou un foulard noué sous le menton. Il faisait très froid et le portique paraissait très lourd.

— Ils vont l'utiliser pour enjamber la troisième zone, celle où les inactifs achèveront de mourir, murmura Yeuse. Ils vont épuiser rapidement leur cheptel humain à ce rythme. Personne ne résistera plus d'une année et ils iront mourir dans le troisième cercle.

— Les gens mûrs vont disparaître en un temps record, dit Yeuse, comment trouveront-ils ensuite de la main d'œuvre ?

— En abaissant l'âge critique. À vingt-cinq puis à vingt par exemple.

— Mais c'est suicidaire.

— Toute forme de dictature absolue est suicidaire. Logiquement on élimine les forces vives, les intellectuels, les scientifiques. Ici ce sont des jeunes sans tradition qui ont pris le pouvoir. Des jeunes qui, après des années d'attente devant le paradis de la Compagnie de la Banquise, en ont eu assez et ont décidé de construire un monde, un paradis, sans adultes.

Yeuse alla s'occuper de Jdrien. Au début elles avaient espéré l'une et l'autre que l'enfant entrerait en communication avec son père. Ou du moins qu'il s'écrierait qu'il était quelque part dans le coin comme T.V.F., ou au pire dans le troisième cercle. Mais non, il restait silencieux, crispé. Visiblement ses sens extraordinaires étaient tendus dans l'espoir d'un contact même fugitif.

— Rien, dit-il. Il n'y a rien. Il n'est plus ici.

— Où serait-il ?

— Chez le Kid.

— C'est impossible. Nul n'a jamais réussi. Il n'y a aucune ligne directe. Et depuis la grande défaite des Panaméricains, la frontière est encore plus surveillée.

— Il n'est pas mort.

Yeuse tressaillit.

— Pourquoi ?

— Je le saurais.

Elles attendirent jusqu'au lendemain midi, et ce fut une drapsine à moteur qui amena un autre garçon de vingt ans, plus souriant, plus chaleureux, mais ce n'était qu'un masque car son regard froid furetait dans tous les coins du compartiment.

— Nous sommes très honorés par votre visite. Nous savons ce qu'ont été vos luttes contre les ennemis du peuple. Nous vous recevions avec la plus grande joie mais la ville est interdite d'accès pour plusieurs mois, peut-être pour une année, à toute personne étrangère. Cependant si vous acceptez de rester dans cette périphérie, vous serez à même de rencontrer des interlocuteurs intéressants qui viendront vous expliquer le sens de nos profondes mutations.

— Je suis venue pour observer moi-même sur place vos initiatives, dit la jeune femme. Ici dans cette banlieue isolée je ne me rendrais compte de rien. Je suis désolée, navrée de vous dire que je vais devoir donc m'en retourner chez moi, et expliquer aux miens que vous n'êtes pas disposé à accueillir l'envoyée d'une Compagnie sœur.

Le garçon joufflu perdit son sourire et la regarda avec un air soupçonneux :

— Vous souhaitez vous installer au cœur de notre ville ?

— Dans ce que vous appelez le centre, le premier cercle. C'est absolument indispensable pour nos relations futures. Vous savez que nous produisons toutes sortes de nourritures et plusieurs trains pourraient être acheminés dans les mois prochains. Le temps que mon gouvernement en soit informé. Notre économie devient chaque jour plus florissante, étant donné que le besoin d'énergie ne nous oblige pas à tout sacrifier.

— Oui, fit-il avec une sorte de répugnance. Vous n'avez pas besoin de chaleur... Êtes-vous vraiment une Rousse authentique ?

Elle sourit. Pour lui cette question frisait l'indécence et il avait rougi.

— Je suis métissée, dit-elle. Mais un zéro degré me laisse indifférente si vous voulez savoir.

— Je reviendrai vous apporter peut-être de bonnes nouvelles, dit-il en se retirant.

— Je l'espère, dit-elle. Je regretterais de devoir m'en aller.

Finalement ce fut le même soir que Leouan reçut l'autorisation de pénétrer dans la ville. Un Milicien monta à bord du train pour fermer tous les volets des hublots. Ce serait lui, et lui seul, qui piloterait jusqu'au centre. Les passages aériens n'étaient pas encore terminés, il fallait traverser le troisième cercle parmi une population de gens affamés et miséreux. Une envoyée d'une Compagnie sœur ne pouvait voir un tel spectacle, même de nuit.

Dans l'obscurité on les dirigea vers un quai du centre et, peu après, on leur apporta des bons pour effectuer des achats de nourriture. Pour l'huile de baleine ou de phoque, Leouan recevrait plus tard un contingentement. Mais elle pourrait se brancher sur le réseau électrique réservé aux personnages importants. Les autres ne disposaient que de bougies, de lampes à huile.

Les quais étaient faiblement éclairés mais Yeuse ne reconnaissait pas l'endroit. Tout avait été transformé. Le quartier du centre était aligné à l'équerre le long des voies qui formaient comme les rayons d'une roue.

Le lendemain, elles sortirent ensemble. Leouan avait présenté Yeuse comme sa secrétaire et Jdrien comme son neveu. On les regardait. Surtout les Miliciennes vêtues d'une combinaison blanche à bandes vertes qui se retournaient, soupçonneuses, sur ces deux femmes vêtues de fourrures.

— On construit une coupole.

Uniquement pour le centre de la station. Une coupole en feuilles de plastique transparent. Des travailleurs volontaires forcés se déplaçaient sur des échafaudages fragiles.

— Si Lien Rag était dans le coin il nous verrait, disait Yeuse en regardant chaque groupe de personnes portant du jaune.

Le même jeune homme joufflu revint les voir, accepta de boire un verre, s'attarda, tourna autour du pot jusqu'à ce que Leouan comprenne qu'il cherchait quelqu'un pouvant communiquer avec

les Roux du sud.

— Nous cherchons une colonie de phoques importante pour nos approvisionnements en viande et en huile. Nous avons envoyé une expédition qui s'est perdue. Nous avons des Roux à proximité mais nous ne pouvons communiquer avec eux.

— Vous voulez que je discute avec eux ?

— Cela ne ferait que renforcer nos bonnes relations, se hâta-t-il de dire.

— Vous les maintenez dans une réserve ?

— Jusqu'ici nous n'avons pas encore déterminé quelle place ils occuperaient dans notre société... Comme nous devons nous méfier de tout le monde...

— Autrement dit, ils sont internés ?

— Oui, mais nous les traitons bien.

— Un de mes amis, spécialiste des Roux lui aussi, se trouvait dans cette ville il n'y a pas si longtemps. J'aimerais le revoir pour qu'il nous aide à interroger ces gens-là.

— Un ami ?

— Un certain Lien Rag, n'en avez-vous pas entendu – parler ?

Le gros garçon n'hésita même pas :

— Non. Mais je peux me renseigner. Un spécialiste des Roux, avez-vous dit ?

— Des Roux primitifs comme ceux de cette banquise.

CHAPITRE X

Prévenu la veille que le réseau en construction approchait de la frontière, le Kid se hâta de partir pour cette région du 5° parallèle.

La poseuse géante avait effectué un travail merveilleux. La banquise rabotée, les quatre voies s'étiraient à perte de vue sans détours inutiles.

Depuis la frontière il lança un message radio au Mikado, lui demandant l'autorisation d'effectuer la jonction avec son réseau voisin situé à dix kilomètres. Il le pria de lui fixer l'endroit du raccordement.

Le lendemain, la réponse n'était pas parvenue et il ordonna aux techniciens de poursuivre au-delà de cette frontière fictive. Il n'y avait que la banquise, des amas de glace, aucune installation. Dans une demi-journée on atteindrait une petite ligne de deux voies très peu utilisée.

Le Kid suivait la progression depuis l'immense poste de pilotage, et un sentiment vague de puissance l'habitait. S'il l'avait voulu, il aurait pu ordonner que le réseau se poursuive jusqu'à la capitale du Mikado. Il s'imaginait surgissant dans son palais hindou un beau matin.

On lui signala l'approche du réseau de la Mikado puis la présence d'un véhicule. Véhicule qui finit par apparaître sur les écrans comme un avis. Un avis de fabrication panaméricaine.

— J'ignorais que le Mikado disposait de telles unités, dit le Kid.

On venait d'entrer en contact avec le commandant de bord et la conversation fut soudain amplifiée.

— Je répète, dit une voix autoritaire, nous vous demandons de retourner sur la ligne de séparation des deux Concessions sur-le-

champ. Si vous n'obtempérez pas, nous serons au regret de tirer sur vous avec des missiles hautement destructeurs.

Un des techniciens panaméricains déserteurs poussa une exclamation :

— Des missiles perforants. Ils peuvent nous endommager sérieusement. Tout ce matériel vient de chez nous.

Le Kid fronça les sourcils, répondit au commandant de l'avis qu'il voulait rencontrer le Mikado.

— Nous n'avons qu'un seul ordre, empêcher quiconque de pénétrer dans cette zone.

— Nous voulons simplement relier notre réseau aux vôtres. Les Accords de NYST vous en font une obligation. Si vous refusez vous serez en état d'illégalité.

— Reculez d'abord jusqu'à la frontière et nous aviserons... Votre demande va être transmise.

— Celle d'hier l'a-t-elle été ?

— Nous n'avons connaissance d'aucune demande de ce genre.

Le Kid devenait silencieux et pâle. Il savait que la poseuse géante pouvait détruire cet avis avec son armement personnel, mais alors il commettrait un acte de belligérant.

— Très bien, dit-il. Nous attendrons ici la permission d'effectuer la jonction.

— Nous vous demandons de retourner sur la frontière. Notre écran-radar suivra votre retrait.

— Pas question, j'attends l'autorisation de raccordement ici.

— Dans cinq minutes nous tirerons.

— D'accord vous tirerez, et ensuite ? Nous pouvons également tirer et nous serons en état de légitime défense. De toute façon la frontière n'étant pas balisée dans cette zone, nous sommes peut-être encore chez nous. Nous ne bougerons pas d'un pouce tant que le Mikado votre P.D.G., mon associé ne l'oubliez pas, ne répondra pas à ma demande.

Le silence suivit et les minutes s'écoulèrent.

— Ils vont tirer, murmura quelqu'un.

Le Kid s'y attendait aussi mais soudain l'avis commença de

rouler vers la droite, s'éloigna de quelques kilomètres mais resta visible.

— Eh bien, nous avons gagné la première manche, non ?

Le Kid fit apporter à boire. Mais son chef d'état-major Stamw paraissait inquiet :

— Aviso, armement panaméricain. Lady Diana vous a grillé. Le Mikado est son allié secret et vous interdira de vous raccorder. Il fera traîner les choses. Avant que la Commission fasse quelque chose il faudra un, deux mois. J'ai l'impression qu'on nous amuse.

— Que voulez-vous dire ?

— Cette femme ne va pas rester sur un échec. J'ai comme dans l'idée qu'elle attaquera là où on ne l'attendra pas. Peut-être fait-elle construire un réseau pour contourner la faille par l'est... Ou même dans le coin avec la complicité du Mikado. Notre arrivée a surpris. Ils ne pensaient pas que la poseuse nous deviendrait aussi vite familière.

— Vous proposez quelque chose ? demanda le Kid.

— Retournons à la frontière et fonçons vers le sud avec cette machine. Nous tomberons peut-être sur les Panaméricains.

CHAPITRE XI

Il la vit venir, alors que juché sur son tas de bois il contemplait le paysage autour de lui, se demandant ce que pouvaient bien être ces ondulations de la banquise à l'ouest, à moins d'un kilomètre du réseau. Glaciologue de formation, il était habitué depuis longtemps aux spectacles les plus fantastiques. Les glaces lui réservaient encore des surprises. Mais en général les plus inattendues se trouvaient sur l'inlandsis, c'est-à-dire les glaciers continentaux. Sur la banquise on trouvait parfois des bouleversements formant de petites collines. Mais là-bas cette crête avait des courbes et des creux réguliers.

C'était une femme. Il le sut à la démarche. Elle leva le bras. Sur son visage elle portait une sorte de passe-montagne mais il crut reconnaître les yeux de Nathy. Habilement elle se hissa sur le wagon plate-forme, puis tout en haut des planches.

— Bonjour, vous avez trouvé mon paquet de viande ?

C'était la plus grande, Edge, et il fut déçu. Se rendit compte qu'il cristallisait son désir sur l'autre et que l'autre le détestait.

— Vous croyez qu'on ira loin avec ça ?

— Je n'en sais rien.

— Il brûle bien ?

— Il a été enduit d'un produit qui le rend imperméable. Un peu de givre se dépose dessus mais ça n'éteint pas le feu et ce produit active la combustion. Qu'avez-vous décidé ?

— Pas grand-chose. Morn et Nathy sont hostiles à votre proposition. Il n'y a que moi qui suis d'accord.

Elle le regardait tranquillement dans les yeux sans gêne,

provocante même.

— Je viens vous aider.

— Il n'y a plus grand-chose pour l'instant... J'ai envie d'aller voir là-bas ce qui forme ces ondulations.

Elle regarda vers l'ouest.

— Ce n'est pas loin.

— Sur la banquise il faut se méfier. On peut aisément parcourir quatre à cinq fois la distance présumée. Nous pouvons faire un kilomètre et revenir, nous n'en ferions pas huit.

— Il n'y aura qu'à s'arrêter si jamais c'est un mirage.

— Ce n'est pas un mirage. Le vent a pu modeler ces formes régulières.

— On y va ?

Elle penchait sa tête encapuchonnée de façon assez drôle et il se laissa convaincre.

— On va prendre un peu de nourriture.

— J'en ai sur moi, dit-elle. Je vous apportais un autre paquet.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient les ondulations grandissaient. Ils ne seraient pas obligés de parcourir une trop grande distance. De temps en temps la fille se retournait. C'était toujours la même angoisse lorsqu'on s'éloignait des rails. Lien Rag avait parcouru de grandes distances dans des immensités glacées, mais n'avait jamais pu s'habituer à cette séparation d'avec les réseaux.

— Il y a quelque chose là-dessous.

— Ne vous emballez pas. Ce n'est pas évident.

Il portait sa hache sur son épaule. Le seul outil vraiment utile dans le coin.

— Il y a douze courbes et onze creux, dit Edge.

Elle le frôlait sans cesse en marchant, mais vu l'épaisseur de leurs vêtements ça n'avait rien d'érotique. Peut-être pensait-elle le contraire.

Ils étaient devant un des monticules en forme de mamelon, et Lien Rag commença d'attaquer la glace à coups de hache. Sur le côté. Il transpira très vite, dut s'arrêter à plusieurs reprises. La jeune

filles déblayait les éclats, les blocs. Il s'enfonçait dans une cavité lorsqu'il aperçut une tache plus sombre, travailla dans cette direction jusqu'à ce que le tranchant de sa hache arrache une forte étincelle.

— Du fer.

Peu après il dégageait une attache de train.

— Un convoi, dit-il. Un convoi de douze voitures, y compris la loco. Impossible de savoir à quel bout elle se trouve.

— Il y a des rails ?

— Pas certain. Un vent violent a pu pousser un train jusqu'ici. Ça n'a rien de surprenant quand on songe qu'une baleine de cent cinquante tonnes peut être baladée sur la banquise par certains ouragans.

Mais il y avait bien des rails.

— C'est votre fameux embranchement ?

— Non. Ce train se dirigeait vers le sud-ouest. Vers l'Antarctique. Il venait du nord-est. Ceci doit être une ancienne, très ancienne station de pêche, de chasse ou de n'importe quoi.

Il refusa de continuer son travail à cause de la fatigue et du retour vers le train.

— Nous reviendrons demain.

Le foyer était très bas et ils durent le relancer en apportant d'énormes planches. Edge travaillait dur sans se plaindre.

— On va boire un peu de thé. J'en ai trouvé un fond de boîte dans les affaires des deux chauffeurs.

— Vous les avez tués ?

— Non. Ils s'étaient suicidés. Quand ils ont vu que l'huile commençait à manquer. Il ne reste que des boues dans le tender. En laissant reposer j'arrive à faire fonctionner le brûleur quelques secondes, le temps de rallumer un tas de planches par exemple. Mais eux étaient trop affaiblis par le manque de nourriture pour réfléchir normalement.

Ils avalèrent le liquide brûlant et la chaleur revenant ils ôtèrent leurs vêtements d'extérieur. La jeune femme portait une combinaison isotherme blanche avec des parements verts. Elle

expliqua que le nombre de parements était inversement proportionnel au grade de l'individu chez les membres des C.C.P.

— Les camarades de la cellule suprême ne portent qu'une seule barrette.

Elle s'approcha de lui les yeux brillants et lui saisit le visage, l'embrassa sauvagement sur la bouche. Il lui fit l'amour en imaginant que c'était Nathy, se trouva méprisable ensuite car elle lui donna beaucoup de plaisir. Elle possédait une grande expérience.

— J'étais pute avant d'entrer dans ma cellule. Depuis des années. Pute ambulante dans les trains inter-Compagnies. Je voyageais depuis l'Africana jusqu'à l'Australienne, sous la surveillance des chefs de trains qui me piquaient la moitié de mes gains. Puis j'ai échoué dans cette pourriture d'Amertume Station. Impossible de m'en sortir pendant deux ans.

— Et les autres ?

— Nathy ? Elle t'intéresse ? Elle est mieux conservée que moi. Elle n'a que quinze ans. Ses parents voulaient pénétrer dans la Compagnie de la Banquise, mais ils ont été refoulés, sont morts d'épuisement. Tu penses qu'elle déteste le Kid et tous les gens qui sont ses amis. Quoique, depuis que cette mission devient désastreuse, elle commence à se montrer moins intransigente.

— Elle couche avec Morn ?

— Non, c'est une pucelle. Dans le groupe des Miliciens c'était elle qui était chargée de la pureté des mœurs. Chaque jour elle rédigeait un rapport pour les Cellules. Nous en avons très peur. Elle m'a souvent surpris en train... En principe au retour j'aurais été sanctionnée, transformée en T.V.F.

— Morn ?

— C'est un brave type, amoureux de Nathy qui lui fait faire n'importe quoi. Je peux dormir ici ?

— Que vont-ils penser ?

— Ils m'ont chargée de te faire parler. Au sujet de cet embranchement. Nathy n'y croit pas.

— Elle a tort, dit Lien Rag.

Le lendemain elle retourna dans le wagon chercher de la viande.

Lien Rag oubliait parfois d'où provenaient ces lambeaux de chair bouillie. Il se contentait de la saler abondamment pour la dévorer avec appétit.

— Ils sont satisfaits que tu ne songes plus à rouler, dit-elle au retour. Nous allons voir ce train là-bas ?

— Bien sûr.

Par précaution il préféra mettre la loco en panne. Elle fournissait de la chaleur mais ne pouvait plus rouler. Il cacha les pièces prélevées à l'insu d'Edge.

Dans l'après-midi ils purent pénétrer dans l'un des wagons de bois. Il était rempli de maquereaux congelés.

— Une station de pêche, dit Lien. La ligne ne va pas plus loin.

— On doit trouver d'autres vivres dans la partie habitation ?

— Possible. Mais soyons prudents. Les pêcheurs, que sont-ils devenus ? Je suppose qu'ils sont morts et je voudrais bien savoir pourquoi.

— Nous devrions rester ici plusieurs jours. Morn est capable d'alimenter le foyer. Nous trouverons certainement de quoi nous chauffer, une fois que nous aurons découvert la voiture d'habitation.

— Je n'ai pas confiance, dit brutalement Lien.

Elle sourit :

— Moi non plus. Nathy pourrait très bien convaincre Morn de faire rouler le train à des kilomètres, nous abandonnant dans le coin.

— Il faudrait les obliger à nous accompagner.

— Ce ne sera pas facile, dit-elle.

Le même soir, Lien Rag retourna dans le wagon. D'abord il ne vit que le garçon. Pour l'instant, ils avaient interrompu l'étuvage des cadavres. Ils disposaient d'une quantité énorme de viande.

— Je crains le scorbut, dit Morn. Nous manquons de vitamines.

— Nous en trouverons peut-être dans cette station de pêche abandonnée.

— Ils ne faisaient que du poisson ?

— Oui. Du maquereau. Mais on peut fabriquer de l'huile avec. Si les wagons sont pleins comme celui que nous avons découvert. Nous

vous en avons apporté d'ailleurs.

Edge déposa le bloc sur le sol.

— Formidable, dit Morn. Nathy, viens voir ça.

Maussade, elle sortit de son compartiment.

Curieusement elle portait une sorte de tunique qui lui descendait à mi-cuisses. Ses jambes étaient nues.

— Tu te rends compte, du poisson ?

— C'est bien, dit-elle avec un regard hargneux pour Lien Rag.

— On pourrait préparer un bon repas avec, proposa le glaciologue, ça nous changerait...

— Il faut que vous veniez avec nous, dit Edge très contractée. Seuls nous ne pouvons pas aller vite et cette station est certainement remplie de ressources. Nourriture bien sûr, mais peut-être mieux.

— Mais on ne pourrait pas tout transporter ici, dit Morn.

— Avec la loco je peux remonter jusqu'à l'embranchement, déblayer cette voie de raccordement à la station. Éventuellement nous pourrions abandonner ici la plupart des voitures pour aller nous implanter là-bas. Ce serait plus pratique pour fabriquer de l'huile de poisson.

— Je refuse, dit Nathy avec une colère froide. Ici, nous avons tout ce qu'il nous faut.

— À condition de rester des nécrophages, répliqua Lien Rag. Ce sera désastreux pour notre organisme et notre psychisme.

La jeune fille haussa ses épaules :

— Allons donc.

— Tant que nous n'avions pas autre chose il était impératif, normal et pour ainsi dire moral, de survivre grâce à ces cadavres humains. Désormais je me refuse à manger autre chose que du poisson, car je sais que tout mon être refusera le reste.

— Vos états d'âme on s'en fout ! hurla la fille. Nous n'irons pas là-bas, n'est-ce pas, Morn ?

Le garçon parut désolé, soupira :

— Nous savons ce que nous tenons ici. Là-bas, c'est quand même l'aventure, non ?

CHAPITRE XII

La poseuse de rails progressait lentement le long de la frontière, construisant un réseau de quatre voies. Pour l'équilibre même du monstre il n'était pas possible de descendre en dessous de ce chiffre. Les quatre voies étaient d'ailleurs suffisamment écartées pour supporter le poids fantastique de la machine. Normalement on aurait pu installer vingt voies sur l'espace qu'elle rendait plat et uniforme.

Le Kid ne recevait aucune nouvelle du Mikado qui continuait de faire la sourde oreille.

— Dans la réalité, disait-il à son état-major, le réseau de la Mikado s'écarte de la frontière. Nous avons choisi pour le raccordement le point où il se rapprochait le plus.

— Ne l'aurait-il pas prolongé depuis peu ? demanda un technicien qui surveillait les radars. Il y a du trafic à l'ouest. Un trafic assez fourni pour que nous le repérions.

Le Kid consulta les *Instructions ferroviaires* de la Mikado qui se trouvaient dans son train spécial. Ce dernier suivait la progression de la poseuse vers le sud. Toute une petite armada en faisait autant. Des unités prises aux Panaméricains mais aussi un petit train blindé sorti depuis peu d'une aciérie mobile.

— Il n'y a jamais eu de réseau dans cette région, dit-il soudain après avoir feuilleté les pages plastifiées. Cette édition est récente. Le Mikado n'aurait jamais pu construire ce réseau en quelques mois.

— Il paraît être de quatre voies.

— Quatre voies pour une région désertique ? Ici l'épaisseur de la banquise est telle qu'on ne peut installer ni station de pêche ni trou

à phoques. Il n'y a rien. Que de la glace sur des mètres d'épaisseur.

Les sondages aux ultra-sons le prouvaient. Parfois la banquise atteignait cent mètres.

— Il faut se méfier, dit le Kid. Cet aviso que nous avons rencontré l'autre jour... Il nous faut rebrousser chemin au plus vite. Le Mikado a donné l'autorisation de passage sur sa concession. Lady Diana se trouve de l'autre côté et va utiliser notre réseau du 5° parallèle pour nous attaquer sur le flanc droit.

Il envoya une flottille vers le nord et attendit avec inquiétude les nouvelles. La poseuse avait arrêté le travail et l'on étudiait la possibilité de rejoindre le 5° par une oblique de cent kilomètres.

— Nous disposons de suffisamment de carburant et de résine pour le faire. Nous sauverions la poseuse géante. Le but de Lady Diana, c'est de la récupérer. Il lui sera difficile d'en faire venir une autre de la Province Nord.

Le Kid donna son accord. La poseuse s'enfonça vers le nord-est au début de la nuit. Illuminée, elle donnait un spectacle fantastique.

— Alerte, alerte... Une patrouille ennemie de deux avisos a suivi le 5° réseau et est à l'intérieur de notre Concession sur cinq kilomètres. Deux avisos et un destroyer léger. Instructions ?

— Laissez-les s'enfoncer, dit le Kid. Nous arrivons pour leur bloquer toute idée de retraite.

La puissance de feu d'un destroyer était telle qu'ils n'auraient aucune chance de le bloquer, mais l'effet de surprise aiderait peut-être. On pouvait envoyer des torpilles monorails dans son sillage, le surprendre par l'arrière.

Ils roulaient toutes lumières éteintes vers le nord. Mais quelques bâtiments suivaient la poseuse géante vers le nord-est. Elle travaillait à un kilomètre à l'heure environ et il lui faudrait cinq jours pour effectuer sa jonction avec le 5°. D'ici là, les événements auraient changé mais elle serait invisible, perdue dans la banquise. Lady Diana n'avait aucune possibilité immédiate de la retrouver, sauf si ses mini-poseuses fabriquaient un réseau en direction de l'est, à partir du territoire de la Mikado.

— Nous subissons le feu du destroyer qui nous a repérés.

Ce message inattendu le bouleversa.

— Il nous attendait caché derrière un amas de glace. Nos radars n'ont pu le localiser assez tôt. Nous avons perdu un aviso qui brûle devant nous et obstrue l'une des voies. Nous craignons que d'autres destroyers ne soient en route sur le réseau de la Mikado.

Le train du Kid dut gagner une faible hauteur pour que ses détecteurs fonctionnent, mais les mini-poseuses avaient très bien pu former un remblai protecteur le long du réseau pour dérouter les radars.

— C'est avec les infrarouges que l'on a des échos. Il est certain qu'il y a de l'activité de l'autre côté de la frontière. La différence de température est parfois de dix degrés. Selon nos échelles de probabilités on peut estimer que c'est au moins dû à dix mille chevaux-vapeur. Soit une dizaine de destroyers ou alors cinq destroyers et quinze à vingt petites unités.

— C'est une invasion, dit le Kid.

— On prévient Hot Station ?

— Je crois que c'est indispensable. Pendant quelques jours la situation risque d'être critique. Et si la banquise se reconstitue plus vite que prévu sur le front sud, nous aurons le reste de la flotte panaméricaine à contenir.

Il ne se coucha même pas. La bataille vers le nord se poursuivait. Le destroyer isolé se défendait avec vaillance, mais le reste de l'escadre arrivait à toute vapeur.

C'est alors que le Kid décida d'arroser à l'aveuglette le réseau du Mikado. Avec des missiles.

On commença d'expédier un missile caméra qui fonctionna assez bien, pour donner la situation exacte du réseau. Il se ficha, grâce à un parachute, dans une zone un peu trop plate pour continuer à diffuser de belles images télé, mais on put commencer à régler le tir en fonction de ses données.

— L'escadre est déjà passée, fit-on remarquer au Kid.

— Oui, mais les trains ravitailleurs suivent. Et la mini-poseuse devra revenir sur place pour reconstituer le réseau. C'est alors que nous essaierons de la détruire.

Hot Station envoyait des messages réguliers. Là-bas le chef de la police ferroviaire, Lichten, dirigeait les opérations de résistance. Il

avait tout bonnement décidé de faire sauter le réseau sur dix kilomètres pour retarder la progression ennemie. C'était en contradiction avec les Accords de NY Station mais personne ne viendrait voir qui avait procédé à cette destruction. De toute façon, au cours des combats les rails ne résistaient pas longtemps.

— Leur poseuse aura du boulot, ricana le Kid.

— Il y en a plusieurs. Les mini-poseuses sont abondantes chez nous, surtout dans la province de l'Antarctique.

— Lady Diana ne les aura pas toutes engagées dans l'offensive. Je spéculerai là-dessus.

La nuit fut très angoissante, car les nouvelles se faisaient contradictoires et le missile caméra ne diffusait que des images approximatives, malgré son ultra-sensibilité. Et puis avec le lever du jour le courage revint. On apprit que le fameux destroyer isolé était touché, immobilisé sur le réseau. Il continuait de tirer tous azimuts mais paraissait incapable d'avancer ou de reculer. Un aviso qui s'était approché au maximum avait pu voir des hommes qui s'affairaient autour de ses boggies. À l'aide d'une puissante mitrailleuse, l'avisos les avait décimés ou forcés à s'abriter. Le temps que le destroyer riposte il avait pu se mettre à l'abri d'une falaise de glace. Mais le reste d'escadre devenait menaçant. On avait compté six destroyers et une dizaine de bâtiments secondaires puissamment armés.

— Pas de mini-poseuses ?

— Nulle part. À croire que le réseau clandestin se trouve là depuis plusieurs jours, et que les mini-poseuses sont retournées sur le front au sud.

— Possible, dit le Kid.

Hot Station signalait que le lac artificiel se recouvrait lentement de glace, mais pour l'instant on ne signalait aucune tentative de la part de la flotte panaméricaine. On n'apercevait que de rares unités, les plus importantes, dont le croiseur lourd amiral, se trouvant à proximité de Kaménépolis. Par contre, les patrouilles de Lady Diana quadrillaient la capitale et imposaient un couvre-feu permanent. Le Kid apprit la nouvelle avec une satisfaction rancunière. Les habitants de la capitale regretteraient leur attitude. Il n'oublierait

jamais qu'il leur devait ses difficultés actuelles.

CHAPITRE XIII

Les deux femmes et Jdrien se trouvaient devant un enclos où étaient parqués une douzaine de Roux. C'était toujours dans le cercle central d'Amertume Station, mais entre deux voies de garage.

Il se produisit alors un phénomène que le garçon joufflu remarqua. Il avait fini par donner son nom, Aba, et les accompagnait.

Les Roux avaient tous tourné la tête en même temps, les regardaient d'une curieuse façon.

— On dirait qu'ils écoutent, murmura Aba.

Jdrien s'entretenait avec eux par télépathie et ils étaient fascinés par le petit garçon. Pour la première fois, ils voyaient cet enfant-dieu dont la légende était désormais connue de toutes les tribus errantes de la planète. Tous savaient qu'on avait demandé à l'enfant d'attendre quelques années pour acquérir la science et les connaissances des Hommes du Chaud et servir de trait d'union entre les deux races si différentes.

Lien Rag refusait la divinité de son fils et s'efforçait de l'élever comme un enfant ordinaire. N'empêche qu'il possédait certains pouvoirs extrasensoriels, pouvait lire dans les pensées, communiquer les siennes, bloquer un système électronique par sa seule volonté.

— Je ne les ai jamais vus ainsi, disait Aba impressionné. Ils vous connaissent ?

Pour masquer la réalité, Leouan commença à parler et à gesticuler à l'adresse des Roux, leur demandant s'ils étaient bien traités. Il n'y avait que quelques heures qu'ils se trouvaient à l'air libre. Jusque-là on les avait emprisonnés dans un wagon-citerne où

ils avaient trop chaud. On les nourrissait très mal. Ils savaient qu'un autre groupe avait été emmené de force vers le sud pour rechercher un trou à phoques. Il n'y avait pas de trou à phoques le long de la ligne de chemin de fer qu'ils avaient empruntée.

— Il faut marcher longtemps pour trouver le trou des phoques. Les Hommes du Chaud n'auraient pas pu.

— Avez-vous entendu parler du père de cet enfant ? demanda Leouan.

— Nous venons de le lui dire. Il est aussi avec ces fous qui cherchent des phoques là où ils ne sont pas.

— Que veut-on de vous ?

— Qu'on trouve les phoques. Nous, nous pouvons, mais pas eux. Il leur faudrait poser des rails derrière nous. Ce serait très difficile. C'est une banquise très dure, avec des creux et des bosses.

— Où étiez-vous avant ?

— Pas très loin, nous voulions rejoindre la ville où l'on tue les baleines et nous avons été capturés dans cette région. Nous étions auprès d'une autre ville. Nous nous nourrissions des ordures.

Ils venaient d'une ville de la Mikado qu'ils avaient quittée pour rejoindre le Dépotoir de Kaménépolis. Là-bas le Kid exigeait que les os de baleines soient livrés aux Roux qui récupéraient les déchets de viande, la moelle, faisaient de la farine avec les os.

— Jadis nous étions sur ce trou à phoques. Puis nous avons décidé de remonter vers le nord.

— Que disent-ils ? demanda Aba.

— Qu'il n'y a pas de phoques à proximité de la voie du sud.

— Pourtant on nous a certifié que si.

— Les Roux primitifs ne se rendent pas compte que les Hommes du Chaud ne peuvent aller où eux-mêmes se rendent sans difficulté. Leur trou à phoques se trouvait à peut-être plusieurs centaines de kilomètres de ce réseau. Dans une nuit, un Roux en bonne forme peut couvrir cinquante kilomètres, dormir deux heures et faire la même chose durant le jour.

— Alors cette mission ne trouvera jamais de phoques ?

— Ni de baleines, donc pas d'huile pour revenir. Il faut leur

envoyer du secours.

— Ils devaient se débrouiller par eux-mêmes, ne pas compter sur les C.C.P. Ils ont juré de réussir ou de ne pas revenir. Nous ne pouvons rien faire.

— Mais, fit Leouan agressive, mon ami Lien Rag est dans cette expédition. Lui n'a rien promis.

Aba la regarda bizarrement, regarda les Roux.

— Il ne faut pas rester ici. Rentrez dans votre train. Je vais aller trouver les camarades de la Cellule suprême.

— Fournissez-nous de l'huile et nous irons à leur recherche, dit encore la métisse.

— Toute l'huile disponible est réservée au seul usage du premier cercle. Votre demande est impossible à satisfaire.

— Bien, dit-elle, laissez-moi aller en chercher dans la Compagnie du Mikado.

— Ils ne vous laisseront pas faire. Tous les échanges économiques sont interdits. Pourquoi tenez-vous tant à retrouver ce Lien Rag, qu'est-il donc pour vous ? Nous le considérons comme un ennemi du peuple.

CHAPITRE XIV

Lien Rag décida d'abandonner les wagons remplis des cadavres des T.V.F. Grâce à Edge il avait pu les visiter, et elle lui avait expliqué qu'au tout début de leur immobilisation sur la banquise, les Miliciens avaient jugé inutile de continuer à les nourrir.

— Nous avons voté pour cette décision, dit-elle. J'étais d'accord. Je voulais survivre à n'importe quel prix.

Il ne lui fit aucune réflexion. Il manœuvra longtemps pour atteler la plate-forme chargée de bois, le wagon où se trouvaient Morn et Nathy.

— Elle sera folle de rage, dit Edge. C'est une boule de haine par moments.

Lien retrouva aisément l'embranchement qui conduisait jusqu'à la station de pêche. Il se demandait bien comment ces gens-là avaient pu rejoindre l'océan, dans une zone où la glace atteignait plus de cinquante mètres d'épaisseur au-dessus de l'eau. D'autant plus que la station devait dater de cinquante à soixante ans.

Lentement la loco racla la glace des rails. Ils ne progressaient que de quelques centaines de mètres à l'heure, car la couche était épaisse. Nathy sortit à plusieurs reprises de son wagon pour courir le long de la loco et les injurier comme une folle.

Ils continuèrent la nuit venue, se relayant aux commandes. Lien Rag craignait que les rails ne soient déformés mais ils avaient bien supporté cet état d'abandon. Sans *Instructions ferroviaires*, il ne pouvait expliquer l'origine de cette station, pensait trouver des documents dans la partie habitation de l'ensemble du convoi.

— Nous trouverons des *Instructions ferroviaires* de l'époque certainement. Ce convoi est notre chance unique. Nathy devrait le

comprendre. Le poisson entassé nous sauvera de la faim et nous fournira de l'huile. Le maquereau est très gras.

Le lendemain matin ils atteignirent leur but et dès lors purent travailler à dégager l'ensemble. Morn finit par venir se rendre compte, resta stupéfait en découvrant les trois premiers wagons remplis à ras bord de poissons congelés.

— Ces gens-là allaient effectuer une livraison. J'ignore à qui et quand mais nous finirons par trouver leur wagon.

Dans la journée ils purent pénétrer dans trois autres voitures remplies également de poissons. Cela représentait plus de deux cents tonnes.

— On en tirera cinquante tonnes d'huile. Le tender débordera puisqu'il ne fait que trente tonnes.

Encore deux wagons de poissons avant qu'ils n'aillent dormir. Nathy boudait dans son wagon.

— Il faudra commencer à produire de l'huile. Dans les autoclaves.

Morn le lendemain accepta de s'occuper de cette besogne. Le neuvième wagon contenait le matériel de pêche. Il était rempli de filets, de potences, d'appareils pour forer la glace, deux compresseurs pneumatiques.

De construction très ancienne puisqu'on pouvait lire Westinghouse 1967.

— Et ils sont en état de fonctionner.

Tout de suite après c'était l'unité d'habitation. Edge fit la découverte macabre dans le compartiment de gauche.

Deux bébés d'un an et six mois.

— Il y avait plusieurs couples et ceci est une nursery.

D'autres enfants, quatre, reposaient dans un compartiment, puis des adultes. Des couples mais aussi des hommes et des femmes qui visiblement vivaient seuls, du moins couchaient seuls, car le jour ils devaient se réunir dans la pièce centrale du wagon. Un endroit qui faisait quarante mètres carrés servait de salle à manger et de salon. Ensuite venaient les cuisines. Il y avait des installations sanitaires nombreuses, un peu partout.

Un second wagon, juste avant la loco, n'était pas habité mais servait de débarras. Ce fut là que Lien Rag découvrit la bibliothèque. Des centaines de livres, peut-être des milliers. Un trésor inestimable.

— Pêcheurs mais érudits, fit Edge surprise ; elle savait à peine lire et s'étonnait de cette abondance d'ouvrages et de l'enthousiasme de Lien.

Il s'installa dans un fauteuil glacé, avec un roman qui craquait à chaque page tournée : *Les Chroniques martiennes*. Il était peut-être un des rares sur cette Terre à savoir ce que signifiait martien, Mars. Un homme sur mille, sur dix mille. Les autres pensaient que leur monde tournait dans une sphère opaque.

— Il y en a plus que nous n'en avons brûlé, dit Edge en examinant les rayons. Les Cellules se régèleraient. Il y a de quoi alimenter la loco pendant plusieurs jours, dis donc.

— Tais-toi, fit-il écoeuré.

— Excuse-moi. Je ne voulais que plaisanter. Tu aimes donc ces trucs-là ?

Il referma le livre, alla en prendre un autre. C'était également un roman de science-fiction. Il n'y avait que des livres sur ce sujet. Romans, études, biographies d'auteurs, de scientifiques.

— C'était quoi, la science-fiction ? demanda Edge.

Il tenta de lui expliquer mais elle décrocha très vite et quitta la bibliothèque. Il avait trouvé un gros album de photographies d'engins spatiaux. Des photographies interdites partout désormais. On y voyait des engins bizarres, des fusées, des stations orbitales en projets, des cosmonautes apparaissaient en tenue de vol, sortes de scaphandres souples qui ressemblaient aux combinaisons actuelles. Mais on se contentait de cagoules en plastique.

Pourquoi ces gens-là possédaient-ils autant de livres ? Comment conciliaient-ils le besoin de pêcher, de vivre de leur travail, et l'étude de ces ouvrages ? Dans le monde actuel, la séparation entre intellectuels et manuels devenait, par la force des choses, de plus en plus nette. Un savant uniquement préoccupé de recherches finissait par ne plus quitter son petit monde douillet pour affronter la rigueur des froids polaires, les difficultés énormes

qui guettaient l'imprudent en dehors des stations climatisées.

— Viens voir, dit Edge en faisant irruption dans la bibliothèque, le faisant sursauter.

Elle lui prit la main, le conduisit dans le fond du wagon.

— On dirait une église de Néo.

C'était ressemblant en effet. Sur la cloison on avait accroché un immense portrait en pied d'un homme jeune, souriant, portant une combinaison de cosmonaute, Lien connaissait ce terme. Au-dessus on avait placé une devise en lettres d'or : « À John Bermann, notre glorieux ancêtre, héros du cosmos au service de l'humanité, nous perpétuerons ton souvenir aussi longtemps que nos enfants nous succéderont. »

CHAPITRE XV

Les artilleurs du Kid n'avaient pas réussi à faire sauter le réseau du Mikado. Il subsistait deux voies sur lesquelles les unités de Lady Diana continuaient de circuler, ainsi que les convois de ravitaillement. Il semblait que les deux tiers de la flotte panaméricaine soient en train de contre-attaquer dans ce secteur. La grosse femme avait tout misé sur cette offensive surprise.

Le Kid pensait que, s'il n'avait pas eu le pressentiment de cette ruse, Hot Station serait déjà sous le feu des destroyers ennemis. Mais la situation n'était guère brillante. Les fusées longue portée pleuvaient autour d'eux, lancées depuis un endroit inconnu, et toute l'équipe avait dû se déplacer vers le nord, se rapprochant de la jonction où se déroulaient des combats sanglants. Ses petites unités faisaient le maximum, mais les avisos, patrouilleurs et destroyers de Lady Diana étaient ultra-modernes et d'une efficacité inquiétante.

Une centaine de morts, autant de blessés, aucun train hôpital pour les recueillir. Toute l'infrastructure de la guerre se trouvait pour le moment à Hot Station, pratiquement inutilisée. La poseuse géante n'atteindrait le réseau du 5°, en aval des différents combats, que dans quatre jours minimum. On pouvait modifier son itinéraire, gagner un jour, mais c'était risquer de la faire apparaître aux yeux des Panaméricains et de stimuler leur ardeur guerrière. Pourtant le Kid prit ce risque. Une fois cette voie de dégagement construite, il pourrait harceler l'ennemi en deux points différents.

— Il faut recueillir les blessés, les conduire à bord de la poseuse, dit-il. Il y a des salles immenses, des unités chirurgicales. C'est la seule chance de sauver un maximum d'hommes.

Par chance, tous les cadres de l'armée des Banquisiens avaient

été recrutés parmi les Chasseurs de phoques, hommes rudes, habitués depuis toujours à la banquise. La perte de leur véhicule ne les embarrassait pas et ils étaient capables de survivre à même la glace en attendant les secours. Ils continuaient à se battre en francs-tireurs, stupéfiant l'ennemi qui ne cessait de diffuser des messages à l'adresse de la Commission des Accords de NY Station, pour signaler ces manquements graves aux règles strictes de la société ferroviaire. La guerre devait aussi rester ferroviaire. Mais les Chasseurs de phoques réagissaient selon leurs instincts et désormais attaquaient avec leurs armes portatives, les avisos, les patrouilleurs, dressant des embuscades. Ils sautaient sur les véhicules en marche, jetaient des grenades par les sas, mitraillaient à travers les tubes d'aération.

C'est ainsi qu'un certain Burban s'empara d'un patrouilleur ennemi, embarqua ses quarante hommes et le retourna contre l'escadre adverse. Avant que celle-ci ne réagisse il coula deux petites unités, endommagea un destroyer qui prit feu. Un autre destroyer lui expédia des missiles et Burban mourut en compagnie d'une dizaine des siens. Les autres disparurent parmi les congères mais continuèrent de harceler l'escadre avec des lance-missiles portatifs trouvés dans les soutes du patrouilleur.

La résistance devenait héroïque, atteignait des sommets où tout devenait permis. L'espoir pouvait basculer vers la victoire comme repartir en marche arrière vers l'écrasement total. Les gens de Hot Station, sous la conduite de Lichten, chef de la police ferroviaire, commençaient de progresser vers le destroyer panaméricain de tête. Ils avaient miné des kilomètres de rails et, avant de les faire sauter, voulaient attirer le bâtiment dans le piège, mais depuis la grande déroute infligée à Lady Diana et à sa superbe flotte, les chefs d'unités devenaient d'une prudence extrême. Ils se méfiaient trop de la banquise pour commettre de nouvelles erreurs. Leurs équipages n'oubliaient jamais qu'en dessous d'eux c'était l'abîme de l'océan le plus profond du monde, et cette pensée finissait par les terroriser. Lorsque le combat perdait de son intensité et que leur esprit se laissait aller à ces craintes approfondies, l'atmosphère à bord de ces bâtiments devenait franchement mauvaise. Jamais ils ne s'étaient aventurés aussi loin, et nul ne pouvait affirmer que la

banquise n'allait pas s'ouvrir une seconde fois et les engloutir.

Deux destroyers et quatre petits bâtiments finirent par se dégager du piège de la jonction et progressèrent vers l'est, prévenant le destroyer de tête de leur prochaine arrivée. Le Kid fut informé de ce message en clair et demanda à Lichten s'il l'avait lui aussi capté.

— Nous sommes prêts, répondit le chef des Ferroviaires. Nous sommes prêts. Le réseau sautera sur des kilomètres. Nous avons passé la nuit et une partie de la journée à poser des bombes. Nous harcelons ce destroyer mais il ne paraît pas décidé à intervenir.

— Parmi les petites unités il y a un dragueur de mines avec un équipage spécialisé dans la recherche. Il faut le détruire en premier.

Stamw donna la description complète du petit bâtiment équipé d'une grue télescopique qui se déployait en un temps record.

— Si vous ne pouvez le détruire, faites tout sauter, ordonna le Kid, et recommencez la même opération autant de fois que nécessaire. Il ne faut pas que l'ennemi approche à moins de cent kilomètres du gros de vos forces. Il nous faut trois jours pour établir la jonction par le sud-ouest. La machine a besoin de ce délai.

Toutes ces communications étaient codées. Si les Panaméricains découvraient que la machine se trouvait à proximité, ce serait la fin. Ils devaient l'imaginer plus au sud et peut-être que Lady Diana lancerait également une opération moins importante avec ses mini-poseuses. Mais on ne pouvait dégager le front pour surveiller le terminus de cette ligne nouvelle où les Panaméricains pouvaient se raccorder en toute sécurité et surgir dans leur dos. À cette pensée le Kid frissonnait.

— Kaménépolis appelle au secours. On capte une émission très faible. Il paraît que les Panaméricains ont déjà fusillé plusieurs dizaines de personnes et patrouillent dans toute la station. Depuis la spirale du gouvernement ils ont braqué des canons et des mitrailleuses sur les quais, et menacent d'ouvrir les écluses pour paralyser par le froid les tentatives d'émeute.

Le Kid resta de marbre. Que lui importait le sort de cette ville ? Il en arrivait à souhaiter sa destruction qui avantagerait Titanpolis plus à l'est, et ainsi son rêve le plus cher serait accompli.

— Les destroyers commencent de tirer en avançant lentement, lança Lichten en clair. Cette fois la grande offensive est commencée pour nous.

— Bonne chance, répondit le Kid. Nous les aurons une fois de plus. Lady Diana devra fuir à bord d'une draisine pourrie.

CHAPITRE XVI

Lien Rag n'en revenait pas. Il avait déjà vu ces photographies qui garnissaient les cloisons de cette chapelle vouée au culte d'un ancêtre. Des photographies d'un énorme missile long d'un kilomètre.

— Professeur Harl Mern... Dans son train rempli de documents, de livres, d'archives. Les Gisements Intellectuels de Documentation. Un vaisseau spatial, c'est un vaisseau spatial que les humains construisaient autour de 2015. Il devait prendre son départ vers 2018.

— C'est quoi, un vaisseau spatial ?

Il la regarda sans la voir, se pencha sur d'autres photographies. Il y avait des dizaines de gens en combinaison spatiale, qui souriaient. Il se souvenait de ce que lui avait raconté Harl Mern. C'était au moment de son récent voyage en Transeuropéenne avec Leouan. Il enquêtait sur les papes qui s'étaient succédé depuis l'époque de la Grande Panique. Au moment de la nouvelle glaciation. Il avait retrouvé son vieil ami l'ethnologue qui lui avait montré une coupure de journal relatant la construction de ce vaisseau énorme. Et voilà qu'il retrouvait d'autres détails, de nombreuses précisions. Toute l'histoire du vaisseau qui emportait des colons vers une autre planète, il ne savait laquelle. Mais tout devait se trouver là, dans ce temple voué au culte d'un ancêtre. Un certain John Bermann qui avait laissé sa femme, ses trois enfants pour faire partie de l'équipage du vaisseau... Il s'appelait *Terra*. Lien Rag découvrait son organisation intérieure, l'importance de ses propulseurs ioniques. Les parties réservées aux colons, à l'équipage. Bermann n'était qu'un simple officier mécanicien.

— On gèle ici, dit Edge. Tu viens ? Il faut alimenter le foyer, surveiller Nathy. J'ai peur qu'elle ne nous joue un sale tour maintenant que Morn prend l'habitude de nous rejoindre. Je t'en prie.

Il finit par l'entendre, parut se réveiller et la regarda, surpris :

— Que se passe-t-il ?

Elle lui prit la main et ils retournèrent vers la machine. Comme ils sortaient du dernier wagon rempli de poisson, il lui montra le ciel croûteux :

— Au-delà il y a des hommes comme nous, partis depuis trois cent trente ans et qui attendent une réponse.

— Une réponse ?

— Ils essayent de savoir ce que nous devenons.

— Des hommes, là-haut ? Dans cette sorte de soupe sale ? Je ne te crois pas.

— Bien sûr. C'est normal.

Ils chargèrent le foyer et Morn les rejoignit.

— Avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Des livres et des photos. Une chapelle qui rend un culte à un type qui s'appelle Bermann.

— Pas de nourriture autre que le poisson ?

Ils n'avaient même pas regardé.

— On va y retourner, dit Edge.

— Attention, les prévint Lien Rag. Ces gens sont morts dans leur couchette, paisiblement, semble-t-il. Nous ne connaissons pas la raison de ces décès simultanés et mieux vaudrait prendre quelques précautions.

— Tu crois que la nourriture que nous trouverons pourrait être empoisonnée ?

— Je l'ignore. Nous aurons tout le temps de fouiller notre découverte de fond en comble. Avec la prudence nécessaire.

Le lendemain il retourna dans l'espèce de chapelle, attiré par tout ce que ces gens avaient accumulé sur le héros de la famille. *Terra* avait quitté l'orbite terrestre en 2018 mais n'était donc jamais revenu ? À l'époque de la Grande Panique, vers 2050, on les

attendait encore ? Trente-deux ans après ?

— Il y a toutes sortes de nourriture, du thé, des conserves, des vêtements. Il y a aussi de l'huile minérale dans les énormes réservoirs de la loco. De quoi rouler pendant des jours. Mais alors, pourquoi sont-ils morts ?

— Je ne sais pas.

— Il y a un livre de bord quelque part, non ?

Lien Rag s'arracha à ses recherches spatiales et pénétra dans la loco, un diesel ancien. Effectivement les réservoirs étaient pleins. Ils pourraient remplir leur tender de cette huile minérale que le brûleur, une fois réglé, utiliserait sans difficulté.

— C'est ça les *Instructions ferroviaires* ?

Il les lui arracha presque des mains alors qu'elle les lui tendait gentiment :

— Sauvage, va !... C'est ça, un intellectuel ? Je comprends que les C.C.P. s'en méfient.

Il retrouva trace de cette ligne de raccordement de la petite station de pêche installée juste au-dessus d'une zone à la glace moins épaisse où abondaient les maquereaux.

— Tu vois où est l'embranchement pour l'ouest ?

— On doit le trouver.

— Ça, c'est le livre de bord. Il est arrêté à la date du premier mars... deux deux neuf et huit ça fait quoi ?

— Deux mille deux cent quatre-vingt-dix-huit.

— Voilà. Tu veux que je lise : Nous... par...tons... De... main ma... tin... ven... dre... nos... poissons, ça je sais le lire d'un coup... à Stanley Station...

— C'est sur l'inlandsis australasien.

— No... tre, notre, hô... te, hôte...

Agacé il tendit la main et elle retint le livre contre sa poitrine :

— Qu'est-ce que tu me donnes en échange ?

— Ce que tu veux.

— Mieux.

— Une fessée.

— Chiche, fit-elle d'un air vicieux.

— Écoute, donne-moi ça.

Furieuse, elle le lui jeta au visage et il dut le ramasser au sol. Bien que spécial, le papier gelé aurait dû être traité avec plus de soin, il s'émiettait en fragments qui tombaient comme des confetti.

Les pêcheurs avaient un hôte ce jour-là, un acheteur de leur pêche qui avait traité, contre quinze mille cinq cents dollars, la marchandise rendue à Stanley Station. L'acheteur se nommait Tarphys. Il devait voyager avec eux.

Plus loin, il trouva une liste des membres de la communauté. La plupart se nommaient Bermann, d'autres Veriano mais ils appartenaient tous au même groupe familial. Deux Veriano seulement. Une fille Bermann avait épousé un étranger. Deux cent quatre-vingts ans après le départ de *Terra*, ils restaient fidèles au souvenir de leur ancêtre. Extraordinaire. Mais ça n'expliquait pas leur mort.

CHAPITRE XVII

Lady Diana tapa du poing sur la carte étalée sous ses yeux :

— Ce Gnome est un démon. Il doit posséder des pouvoirs occultes pour avoir percé à jour nos intentions. Il s'en est fallu de peu qu'il ne nous découvre lorsque la poseuse de rails a passé la frontière, notre poseuse de rails géante qui a disparu, semble-t-il.

Elle se pencha sur la carte. La jonction réalisée avec le 5^o réseau par une mini-poseuse ne l'avait été que de justesse, dans le dos du Kid en train de progresser vers le sud.

— Lui aussi pensait nous contourner et puis d'un coup il a réalisé que nous pouvions très bien le surprendre. C'est une sorte de génie de la guerre, un Napoléon. Mais nous le vaincrons, nous le réduirons à l'impuissance. Je l'obligerai à se rendre et je l'exilerai dans le Grand Nord, au Pôle. Sa Compagnie n'existera plus, même dans le souvenir. Nous allons détruire la capitale, installer seulement des stations baleinières, utiliser l'énergie du volcan que nous rebaptiserons. Il ne restera rien, rien...

— Malgré leur résistance nous pouvons circuler à peu près sur le cinquième parallèle ennemi... Mais les convois sont en danger, je veux dire les convois de ravitaillement. Ces gens-là n'observent pas les lois ferroviaires. Les chefs d'unités envoient messages sur messages.

— Transmettez à NY Station. On condamnera le Kid et sa disparition sera bien accueillie.

Elle pointa son doigt sur Hot Station :

— Je veux entrer ici demain.

— Ce goulet d'étranglement pour le ravitaillement nous oblige à ralentir l'offensive. Dès qu'il sera réduit...

— Demain.

— Ce sera difficile, au prix de grosses pertes.

— Et devant nous ?

— La banquise n'est pas assez solide pour nos grosses unités.

— Quand le sera-t-elle ?

— Dans deux jours. Dans deux jours nous pouvons simultanément envahir Hot Station par l'ouest et le sud. Mais vous savez, c'est une grosse bourgade un peu perdue. Beaucoup de réfugiés, des cultures sous serres, des élevages...

— Nos prisonniers ?

— Ils seraient dans le nord, hors de portée. Le Kid possède des milliers de kilomètres pour reculer devant nous et cette guerre ne finira jamais.

— Si on attaque devant Hot Station il est fait, coincé comme un gros rat. J'ai hâte de voir sa grosse tête s'incliner devant moi. On dit qu'il fait un mètre dix ?

— Nous avons trouvé des photographies de lui.

Elle les contempla avec un sourire dédaigneux, les jeta sur la table :

— Nous l'aurons. Il faut libérer ce point de jonction pour que les convois affluent. Donnez les ordres.

— Devons-nous prendre le nouveau réseau du sud en direction de la petite flotte du Kid ?

— Pourquoi pas ?

— Je crains qu'il ne serve d'appât. Nous ne voulons pas renouveler le désastre...

— Quel désastre ? hurla-t-elle. J'interdis qu'on y fasse référence et vous le savez. La banquise est trop épaisse dans cette zone pour qu'elle s'ouvre. Plus loin vers Hot Station je ne dis pas, mais vers la frontière avec le Mikado certainement pas. Il y a jusqu'à plusieurs dizaines de mètres de glace. La preuve, pas de pêcheries, pas de trous à phoques, alors ?

— Bien, nous ferons ainsi.

— Avez-vous envoyé au Mikado mes présents ?

Des tableaux anciens trouvés dans le sous-sol panaméricain lors

des travaux du grand tunnel. Des toiles encore intactes portant de grands noms. Lady Diana ne s'y intéressait pas, mais le Mikado aurait donné sa Compagnie pour posséder ces œuvres d'autrefois. Il n'avait eu qu'à céder son territoire aux poseuses de rails.

— Kaménépolis ?

— Calme plat. Les gens ont compris.

— Maintenant ils crient le nom du Kid, maintenant ils le regrettent. Je vais leur apprendre à vivre. On les expulsera dès que ce sera possible.

— Chez le Mikado ?

— Non, ce serait lui faire un étrange cadeau. Au fait, est-il aussi gros qu'on le dit ?

— Oui, Lady, très gros.

Elle sourit et regarda son aide de camp :

— Les gros gagnent toujours, souvenez-vous-en.

Elle quitta la salle de décision et prit l'ascenseur jusqu'à son appartement. Elle avait juste le temps de se préparer pour recevoir ce jeune matelot qu'elle avait remarqué le matin même.

CHAPITRE XVIII

En quelques heures Lien Rag avait pu mettre un nom sur tous les membres des familles Bermann-Veriano. Grâce à la liste dressée par celui qui se considérait comme le chef de la tribu, Roy Bermann. Curieusement, alors que depuis trois cents ans les noms et les prénoms avaient subi soit des altérations profondes, soit des contractions difficiles à expliquer, ces gens-là conservaient un attachement archaïque pour les prénoms et noms d'autrefois. Dans la société ferroviaire on pouvait porter un seul nom, ou bien un prénom et un nom, ou encore plusieurs panachages de l'un et de l'autre. Le fils ne portait pas forcément le nom du père ou de la mère, pouvait choisir sa propre identité s'il le jugeait utile. De toute façon les Compagnies encourageaient tacitement ces mœurs, de crainte qu'on ne recherche ses origines dans le passé et que ce désir n'entraîne celui de fouiller la grande Histoire.

Edge l'avait aidé. Les enfants portaient de jolis prénoms comme Ariel, Chloé, Diana, Lucile... Elle s'attendrissait devant leurs cadavres rigides depuis plus de cinquante ans.

— Impossible de trouver ce Tarphys, l'acheteur de poissons. Il a dû quitter la pêcherie avant le drame.

Lien Rag réservait son opinion et poursuivait ses recherches. Il aurait fallu une autopsie des cadavres. Il retournait souvent dans la chapelle vouée au seul culte du cosmonaute John Bermann, continuait à lire, regarder tout ce qui le concernait.

Le vaisseau spatial *Terra* devait atteindre une planète lointaine Ophiuchus IV alsa, en utilisant un mode de propulsion secret. Son retour, une fois les colons installés sur cette planète lointaine, était prévu aux alentours des années 2050. Lien Rag n'avait que de

vagues notions d'astronautique mais ces chiffres lui paraissaient incroyables. Ophiuchus IV devait se trouver à plusieurs années-lumière de la Terre, des dizaines de milliards de kilomètres. Comment *Terra* pouvait aller et revenir en trente ans...

— Alors il laissait femme et enfants ? Il allait retrouver une vieillearde et des gosses devenus adultes ?

— Tout doit être expliqué, disait Lien Rag qui se posait aussi ce genre de questions.

Morn commençait à s'intéresser aussi à la question. Il avait ouvert un livre d'astronomie et restait plongé dedans des heures. Lui aussi avait cru que la Terre flottait à l'intérieur d'un monde gélatineux. Il avait du mal à imaginer la carte du ciel telle qu'elle apparaissait autrefois. La Voie lactée par exemple. Les planètes solaires.

Ils n'osaient pas utiliser les aliments trouvés dans la station de pêche, craignant le botulisme. Mais ces gens-là n'étaient pas morts du botulisme.

— Ils étaient endormis lorsqu'ils sont morts, dit soudain Lien Rag.

— Morts de froid ?

— Possible. Mais dans ce cas plusieurs jours auraient été nécessaires. Ils étaient bien nourris, bien couverts, à l'abri dans ces compartiments soigneusement calfeutrés. Une interruption de la chaudière n'aurait pas eu cet effet général. On en aurait retrouvé certains en dehors des couchettes... Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu cet acheteur de poissons, Tarphys, qui devait payer quinze mille dollars la cargaison de maquereaux.

Morn et Edge transvasaient l'huile minérale dans le tender à l'aide de seaux mais ils finirent par trouver tout un matériel de pompage, des tuyaux, des pompes. Dès lors, en quelques heures le réservoir fut à ras bord et il restait encore deux fois plus d'huile dans le vieux diesel.

Lien Rag découvrit le livre de comptes de l'exploitation de pêche et fit une constatation troublante. Le premier mars 2298, Roy Bermann avait encaissé la somme de huit mille dollars des mains de Tarphys, et lui avait remis un reçu du montant de cette avance. Le

solde devait être réglé à Stanley Station. Par l'Australian Bank, dès la livraison du poisson.

D'après les comptes effectués le jour même par Roy Bermann, une somme de dix mille sept cent quatre dollars devait se trouver dans le coffre de la famille. Quel coffre ?

Nathy restait invisible, ne participait pas au travail commun. Ils avaient fini par ouvrir une boîte de conserve contenant de la viande. Leur désir de manger autre chose que du poisson était tel qu'ils en avaient pris le risque. Tous étaient volontaires pour servir de cobayes mais ils avaient tiré au sort. Vingt-quatre heures après l'absorption de cette viande, Edge, qui avait été désignée, se portait comme un charme. Dès lors leurs repas devinrent riches et abondants. Nathy refusa d'y assister.

— Elle ne mange que du poisson ? demanda Lien.

Morn parut gêné, baissa la tête. Edge hésita puis dit que leur compagne continuait à se nourrir comme auparavant. Lien Rag en resta surpris puis effrayé. Cette fille persistait à se nourrir d'une façon qui n'était plus acceptable désormais. Il y avait dans ce train de quoi survivre sans se priver des années.

Elle restait enfermée dans son compartiment et il frappa en vain à sa porte.

— Il faut que je vous parle, dit-il conciliant au début. Nous disposons désormais d'une quantité énorme de bonne nourriture et nous pouvons nous organiser pour varier votre alimentation. De même pour la chaleur.

Il attendit en vain un signe de vie.

— Vous devez vous joindre à nous. Nous sommes faits pour vivre ensemble dans cette situation exceptionnelle. Malgré nos différences physiques, morales. Nous ne pensons pas de façon identique mais il ne suffit pas de vous exclure volontairement de notre groupe pour poursuivre votre idéal. Vous avez peut-être peur d'être corrompue par notre laisser-aller, notre joie d'avoir à manger et d'être au chaud. Mais, d'un autre côté, croyez-vous qu'il soit sain de vous nourrir des restes de vos anciens camarades ? Que cherchez-vous ? Une autopunition ? Ou bien pensez-vous que leur force, leur mérite, leur intelligence deviendront les vôtres après cet

excès de cannibalisme ? Vous mettez en danger votre santé physique et mentale. Vous manquez de certaines vitamines et la chair humaine contient des substances toxiques à la longue.

Il n'en savait trop rien mais espérait qu'elle le croirait. Durant des jours il s'était lui-même alimenté de cette horrible façon, et maintenant le seul fait d'en parler lui donnait des nausées et renforçait son irritation. Il finit par s'en aller vomir à l'extérieur, alla ensuite se coucher dans le compartiment à côté de celui de Morn qu'il partageait avec Edge. Elle lui apporta du thé et un médicament trouvé dans la pharmacie des pêcheurs.

— Elle veut rester fidèle aux C.C.P., dit-elle. À leur pureté barbare. Elle continuera jusqu'à la mort. Ou alors elle nous liquidera avant pour faire disparaître tous les témoins de cet échec des C.C.P. Elle y croyait vraiment, pensait qu'une forme nouvelle de société basée sur la foi populaire pouvait prospérer. Quand nous avons quitté Amertume Station avec juste un peu de carburant et de vivres elle pensait que notre ferveur permettrait de trouver le trou à phoques et de revenir avec des tonnes de viande et d'huile.

— Je ne crois pas qu'elle aille jusqu'à nous supprimer, dit Morn qui restait très amoureux de Nathy, mais éprouvait aussi de l'horreur en voyant comment elle continuait à s'alimenter.

Cette volonté d'enfreindre le tabou en dehors de toute nécessité leur paraissait devenir une dépravation effroyable.

Il finit par trouver le coffre dans le plancher du petit bureau de l'exploitation. Le coffre était ouvert et vide. Ni dollars ni papiers. On avait tout pris.

— Le voleur ne peut être que Tarphys.

Ils étaient en train de manger dans l'ancienne salle de séjour des Bermann Veriano qu'ils chauffaient régulièrement. Il y avait plusieurs plats, de la bière. Morn mangeait gloutonnement. Depuis des années il n'avait été à pareille fête et cette boulimie l'éloignait peu à peu de Nathy.

— Et pour qu'il ait osé faucher le fric, c'est qu'il savait que les autres ne diraient rien, expliqua-t-il la bouche pleine.

— C'est bien ma pensée, murmura Lien Rag. Mais qu'en a-t-il retiré ? Il a donné huit mille dollars, en a repris dix mille mais a

laissé le poisson sur place. Serait-il venu pour tuer une quinzaine de personnes et repartir avec un bénéfice de deux mille dollars ?

— Les huit mille appartenaient à d'autres. Il n'était qu'un intermédiaire. Il a empoché réellement dix mille dollars, a raconté une histoire à ses employeurs quand le poisson n'est pas arrivé.

— Non, je n'y crois pas. Je pense que Tarphys est spécialement venu pour liquider toute la famille Bermann Veriano et faire oublier jusqu'à son souvenir.

— Dans quel but ?

— Je préfère ne pas l'expliquer car je ne suis pas certain de ces choses-là, dit Lien Rag.

— Vous avez étudié les *Instructions ferroviaires* ?

— Oui, mais je n'ai pas terminé.

— Cet embranchement, vous savez où il se trouve ?

Lien Rag se versa un peu d'alcool dans son verre et le but d'un trait :

— Il n'y a pas d'embranchement. Ni à l'ouest, ni à l'est.

Morn resta la bouche ouverte sur le gâteau aux fruits qu'il mastiquait :

— Mais...

— Tu as menti ? demanda Edge en frissonnant.

— Non. Je croyais qu'il y avait une voie quelque part qui nous éviterait de revenir vers Amertume Station. Je me suis trompé.

— Et vers le sud ?

— D'après les I.F. c'est un cul-de-sac. Elle s'interrompt à mille kilomètres. Jamais elle n'a été reliée au Réseau de l'Antarctique Panaméricain. Cette liaison existe mais plus à l'est. Il y en a d'autres aussi vers l'ouest. Mais nous sommes bel et bien coincés.

Morn se leva et alla appuyer sa tête contre l'un des hublots dégivrés. On découvrait la banquise avec son horizon sale, très proche.

— Vous vous rendez compte, cria-t-il en frappant de son poing sur le verre épais, vous vous rendez compte ? Nous ne pourrons jamais retourner vers la civilisation à cause de nos camarades d'Amertume Station. Ils nous condamneront à mort.

— Même si vous ramenez des centaines de tonnes de poissons ? Congelés depuis deux cent cinquante ans mais ils sont encore comestibles et au besoin on peut en faire de l'huile. Nous en avons mangé sans éprouver de malaises.

— Ce ne sera pas suffisant. Nous devons créer une unité de chasse aux phoques...

— Nous allons installer une unité de pêche aux maquereaux, nous la réactiverons. Il y a tout le matériel. Et vous irez livrer vos premiers poissons.

Morn et Edge échangèrent un regard très appuyé.

— Qu'y a-t-il ? intervint brutalement Lien Rag.

— Ce serait possible... commença Morn.

— Sans Nathy, termina tranquillement Edge en versant du sucre en poudre dans son alcool. Elle s'accusera, nous accusera d'avoir eu un comportement d'ennemis du peuple. Ils prendront notre installation de pêche mais nous fusilleront.

— Je préfère donc attendre ici, dit Morn, mais ce sera terrible. Terrible. Nathy va bientôt se demander pourquoi nous restons. Elle ne sera heureuse qu'une fois devant le tribunal populaire, en train de clamer ses crimes et les nôtres... Je l'aime mais je sais ce qu'elle pense. Oh ! ça je le sais bien. Elle ne nous tuera pas car elle prémédite de nous entraîner avec elle dans cette autocritique qui nous perdra. C'est pourquoi elle continue de manger de la chair humaine. Comme pour entretenir sa rage d'autodestruction.

CHAPITRE XIX

Le garçon joufflu leur apprit que le professeur Ikar était toujours vivant, et travaillait comme manœuvre pour la construction des réseaux aériens qui devaient passer au-dessus du troisième cercle.

— Il va d'ailleurs terminer sa vie dans cette partie de la ville car c'est un improductif.

— C'est un des meilleurs spécialistes des Roux, lui dit Yeuse. Lien Rag le rencontrait souvent. Il avait créé un institut à Kaménépolis. Un intellectuel ne peut fournir le même travail qu'un autre homme, vous le savez bien. Vous allez éliminer un cerveau supérieur.

— Il n'y a pas de cerveaux supérieurs, il n'y a que des hommes et à partir de trente ans leurs facultés décroissent très vite. Nous avons dû éliminer ces faux objets de culture qui établissaient une ségrégation. D'un côté les intelligents, de l'autre les stupides, n'est-ce pas ? C'est ce que vous acceptez dans votre Zone Occidentale ?

— Nous avons des critères différents. Mais nous ne brûlons pas les livres des Hommes du Chaud ni ne condamnons à mort les intellectuels.

— Que sait-il des Roux ?

— Beaucoup de choses.

— Il nous trouvera un trou à phoques là où les Hommes du Froid disent qu'il n'y en a pas ?

— Écoutez, dit Leouan, je vous échange le professeur contre un train de vingt wagons-citernes d'huile ou l'équivalent en combustible.

— Où irez-vous le chercher ?

— En Australasienne et j'obtiendrai du Mikado qu'il nous autorise à passer.

— Oui, dit Yeuse, nous le convainçons.

Elle savait quel argument utiliser. Le Mikado devrait s'incliner.

— Je vais en référer.

Elles s'épuisaient en démarches. On ne voulait pas les laisser aller vers le sud à la recherche de Lien Rag. On parlait même de les expulser prochainement. La Zone Occidentale était aux antipodes et n'intéressait pas les C.C.P. Mais peut-être que le train d'huile les inciterait à fléchir leur position pour le professeur Ikar.

— Ils ne marcheront jamais.

Jdrien essayait d'entrer en communication avec son père mais ne recevait aucun écho. Lien Rag devait être trop absorbé par sa survie pour que son esprit puisse être atteint par la tendresse de son fils.

Au-dessus du centre ville la coupole commençait à prendre forme. Elle se composait de deux hémisphères de plastique transparent emprisonnant de l'air. Tout un échafaudage bricolé maintenait l'ensemble tant bien que mal. Les T.V.F. qui travaillaient là-haut étaient sacrifiés. Certains jours ils tombaient par dizaines, se fracassaient sur les voitures, les rails. Il y avait eu des rébellions vite matées. Les plus hardis recevaient un supplément de calories mais tous avaient peur. Pour souder ces feuilles épaisses sur ces supports fragiles il fallait parfois se pendre dans le vide au bout d'un câble tenu par d'autres T.V.F.

— Jamais ça ne résistera à une forte tempête, disait Yeuse. Il y a par ici des vents qui peuvent atteindre quatre cents kilomètres-heure.

Il était pratiquement impossible d'avoir des nouvelles sur les événements se déroulant dans la Compagnie de la Banquise. Des bruits couraient sur les deux échecs de Lady Diana, l'un dans la région de Round Station, l'autre, un véritable désastre, sur le réseau du 160° méridien lors d'une offensive pour s'emparer de Hot Station. Les Banquisiens avaient fait brûler la glace, créant un lac artificiel de cent kilomètres carrés. On disait que Kaménépolis était

aux mains des Panaméricains qui fusillaient des dizaines de personnes chaque jour.

Les C.C.P. affichaient des journaux muraux pour expliquer que les deux ennemis en présence donnaient un spectacle truqué, que dans le fond ils étaient d'accord sur bien des points et qu'ils se disputaient l'hégémonie sur cette Concession. Que le vainqueur n'avait aucune importance. Que de toute façon les forces C.C.P. finiraient par envahir la Concession pour chasser tous ces bandits, et qu'une nouvelle société meilleure serait instaurée.

Mais Leouan et Yeuse ne voyaient nulle part trace de ces préparatifs d'invasion. Les C.C.P. concentraient tous leurs efforts sur l'ancien Amertume Station qu'ils transformaient en camp d'extermination progressif. Désormais d'anciens Miliciens des C.C.P. se retrouvaient, le jour de leurs trente ans, embrigadés dans les T.V.F. Ils n'étaient pas très nombreux pour l'instant mais ils allaient le devenir au fur et à mesure.

— Quel âge avez-vous ? demanda Leouan à ce garçon joufflu qui servait d'intermédiaire avec la Cellule suprême.

— Je n'ai pas à vous le dire, répondit-il agacé.

— Vingt-neuf ?

— Vous n'avez pas le droit de mentir, hurla-t-il. Je n'ai pas vingt ans.

Il essuya la sueur de son visage avec sa manche. Il ne faisait que quinze degrés dans le train spécial de Leouan et la fourniture d'électricité laissait fort à désirer. Il y avait de longues coupures, fréquentes. On accusait les T.V.F. de sabotage. On en fusillait deux ou trois, en général des gens devenus trop improductifs.

— Vous finirez dans le troisième cercle, lui dit Leouan avec un sourire gentil.

— Nous y finirons tous, lança-t-il. La Cellule suprême pense que le professeur Ikar ne peut vous être remis sans quelques précautions.

— Vous voulez combien de wagons d'huile en plus ? fit-elle sèchement. Ne jouez pas au plus fin avec nous.

Aba avait quelque peine à s'habituer à ce ton direct et brutal. Il aimait bien les longues tergiversations, les marchandages. Dans le

fond, il n'avait que ça à faire et se plaisait à faire le larbin entre ses chefs et ces deux femmes.

— Il ne s'agit pas que de cela. C'est un ennemi du peuple. Il a des activités inutiles, sophistiquées. L'étude du Peuple du Froid ne correspond pas à un besoin vital de la population. C'est un parasite de la société moderne. Comme tous ceux qui passent plus de temps dans les vieux livres et les documents stupides.

— Vous raisonnez comme Lady Diana, se moqua Yeuse. Elle aussi se méfie des intellectuels. Elle voudrait bien modifier l'Histoire à son seul profit.

Aba ne restait pas coi devant de telles attaques. Il savait se retourner comme une crêpe, prouver que les motivations n'étaient jamais les mêmes, quand une Compagnie impérialiste paraissait avoir le même objectif que les C.C.P.

— Alors, combien de wagons supplémentaires ?

— De toute façon, nous voulons voir le professeur Ikar en bonne forme avant d'accepter le troc. Il nous accompagnera en dehors de cette ville.

— Jamais de la vie. Vous devrez livrer les quarante wagons-citernes avant.

— Donc le prix de la rançon est fixé à quarante ?

— Ce n'est pas une rançon, s'énerma Aba, juste un échange. Nous l'avons nourri, chauffé, logé longtemps pour un travail à peu près nul. Il est juste que nous soyons payés en retour.

— Vous fournirez les wagons, décréta Leouan, et la loco, le carburant nécessaire.

— Ce n'était pas prévu. Les wagons, c'est possible, mais le reste... Vous êtes sûres d'avoir l'autorisation de ce bandit de Mikado ?

— Nous l'aurons, dit Yeuse.

— Bien, je vais voir ce que je peux faire.

— Le professeur, quand aurons-nous l'autorisation de le rencontrer ?

— Bientôt.

Ils avaient fini par libérer les Roux de l'enclos. Leouan avait

tellement insisté avec indignation que la Cellule suprême avait pris cette décision. On les avait reconduits aux confins de la cité et Leouan avait surveillé leur marche vers le sud-est jusqu'à ce qu'ils disparaissent.

— Toujours pas de nouvelles de l'expédition ?

— Non, aucune.

De toute façon, elles n'en auraient pas tant qu'elles n'iraient pas elles-mêmes dans le sud. Les gens du C.C.P. avaient une peur panique de la banquise.

CHAPITRE XX

Le Kid apprit la mauvaise nouvelle dans la nuit. Les Panaméricains venaient de dégager la jonction entre le réseau sur lequel il se trouvait et celui du 5° parallèle. Ses hommes avaient dû abandonner leur position tant la puissance de feu ennemie était insoutenable.

— Ils ont détruit plus de la moitié de nos unités et fait sauter les rails sur des kilomètres. Maintenant que nous avons reculé, leur mini-poseuse est en train de rétablir le réseau du 5° en laissant subsister la coupure de notre côté, si bien que nous sommes tous isolés sur cette ligne inutile.

La poseuse géante était loin d'avoir établi sa propre jonction plus à l'est. Si les forces de Lady Diana continuaient leur offensive, elle tomberait forcément entre leurs mains d'ici vingt-quatre heures.

— C'est vraiment désespéré, dit Stamw. Lady Diana finira par apprendre que vous êtes dans l'impossibilité de rejoindre vos bases de Hot Station et risque de commencer l'offensive par le sud.

Le Kid n'avait pas besoin qu'on le lui dise. Son seul espoir restait la poseuse géante, mais elle progressait difficilement dans une zone tourmentée. À plusieurs reprises elle avait dû abandonner son nivelage de trop fortes masses de glace. Il lui aurait fallu trop de temps, trop de dépense énergétique. Elle se trouvait dans l'obligation d'effectuer des retours en arrière, des contournements qui retardaient son travail. Et chaque fois elle abandonnait les rails posés, irrécupérables. Un gâchis.

Les nouvelles de Hot Station n'étaient pas mauvaises, mais l'absence du Kid commençait d'impressionner fâcheusement les populations persuadées qu'on leur cachait quelque chose. Certains

disaient qu'il était prisonnier, d'autres qu'il discutait avec Lady Diana des conditions d'un armistice. Quelques-uns affirmaient qu'il était en fuite, abandonnant sa Compagnie et ses amis.

Il dut faire une intervention radio pour prouver qu'il n'avait aucune intention de fuir ou de se rendre. Il dut le faire sans que son émission soit codée, et les Panaméricains purent situer le point d'émission avec certitude grâce à une triangulation facile depuis Kaménépolis, le réseau du Mikado et le 5° parallèle. Si bien que juste à la fin de l'allocution les missiles commencèrent de pleuvoir sur le réseau, et que le train privé dut être expédié plus au sud. À l'embranchement par lequel la poseuse géante avait commencé sa marche vers le nord-est.

En réponse aux paroles apaisantes du Kid, plusieurs radios panaméricaines, branchées sur la même fréquence, donnèrent de la situation actuelle une vue qui malheureusement était très exacte. Les commentateurs prouvèrent que le Kid et sa bande de tueurs se trouvaient coincés sur un réseau isolé sans issue, et qu'ils ne tiendraient pas longtemps dans cette situation précaire. Ils affirmèrent que l'offensive à l'ouest de Hot Station se déroulerait sans difficulté. Que leurs forces étaient telles qu'il serait impossible de leur opposer une résistance soutenue.

Le Kid décida de tout miser sur la progression rapide de la poseuse. Dans quelques heures elle sortirait des montagnes glaciaires pour aborder une sorte de plaine sans trop de dénivellations. Il rameuta toutes ses forces et les engagea sur ce nouveau réseau qui devait déboucher là-bas sur le 5°.

Ensuite il eut un entretien dramatique avec le chef de la police ferroviaire Lichten. Ce dernier lui gardait rancune d'avoir nommé Stamw, le chef des Chasseurs, grand patron de l'État-major à son détriment. Le Kid se demandait si cet homme silencieux et têtu serait capable et motivé pour résister au moins quarante-huit heures à l'ennemi.

— Je ne peux vous promettre que vingt-quatre heures. Les mines ne suffiront pas à retarder leur offensive et vous le savez bien. Ces destroyers sont vraiment terrifiants. Nos hommes ne sont pas habitués à affronter de tels bâtiments.

— Vous devez tenir quarante-huit heures. Je vous le demande

instamment.

— Nos hommes sont fatigués. Ils sont sur le front sud depuis des semaines. Maintenant il y a le front ouest. Ils se demandent si Lady Diana ne va pas reprendre l'offensive une fois le lac artificiel recouvert de glace. Il suffit d'un demi-mètre pour que les mini-poseuses entrent en action sans grands risques.

— Je vous parle du front est, un point c'est tout. Je vous demande quarante-huit heures.

— Trente-six.

— C'est une discussion de commerçants que vous voulez ou un dialogue de chefs militaires responsables ?

Lichten resta silencieux.

— Trente-six heures, dit le Kid. Je pense que dans trente-six heures nous pourrions être avec vous. Mais je vous en prie, n'en dites rien à personne. Cet entretien secret ne sera pas révélé, n'est-ce pas ?

— Nous tiendrons trente-six heures.

CHAPITRE XXI

Morn finit par avouer ses préoccupations à Edge qui les rapporta à Lien Rag. Il manquait des armes dans l'armurerie malgré les précautions prises. Le garçon pensait qu'il s'agissait d'un pistolet mitrailleur du type déjà connu par le glaciologue, d'un autre plus ancien et de munitions.

— Morn pense que des explosifs manquent également. Il faudrait fouiller partout, y compris le compartiment de Nathy.

Lien rêvait encore d'elle, de son corps lisse, dur, de ses yeux verts. Il la revoyait nue, le pubis et le crâne rasés, étrange, pure et provocante à la fois.

— C'est un démon, souffla Edge.

Jalouse, envieuse, la jeune femme haïssait Nathy, lui attribuait toutes sortes de projets criminels.

— Elle nous tuera et ramènera nos corps là-bas. Ou bien elle nous emprisonnera.

— Seule elle ne peut rien faire.

— Elle obligera Morn à lui obéir. Il est faible, elle le retournera avec un sourire.

À force d'inspecter, centimètre par centimètre, les compartiments où reposaient pour l'éternité les membres de la famille Bermann Veriano, Lien Rag avait fini par découvrir de minuscules fragments de verre. Sous plusieurs couchettes. Ces fragments donnaient une idée générale de l'objet qui s'était brisé, une sorte d'ampoule grande comme la main. Au bout de la troisième inspection il eut la preuve qu'il y en avait sous toutes les couchettes. Il les montra aux autres qui ne surent dire ce que c'était.

- À part d'anciennes ampoules électriques...
- C'est un peu ça, avec un verre plus épais peut-être et opaque.
- Des grenades lacrymogènes, dit Morn. Quand j'étais en Africaania, les policiers en utilisaient contre les émeutiers.

La nuit, Edge se réveillait souvent en sursaut, se dressait pour écouter les bruits divers du wagon. Lien Rag tenait son pistolet mitrailleur hors de sa portée. Elle devenait hyper-nerveuse, se bourrait de nourriture et commençait de grossir.

— Notre seul espoir, disait Morn, c'est que le Kid remporte la victoire, oblige les Panaméricains à quitter la Compagnie, et qu'il attaque les C.C.P. Ces derniers ne tiendront pas longtemps devant une force organisée. Ils terrorisent une ville mais devant des blindés par exemple ils paniqueront.

Volontiers il oubliait qu'il avait été lui-même Milicien des C.C.P. et qu'à l'occasion, parce qu'il était influençable, il le redeviendrait.

Pendant que Lien Rag enquêtait sur la mort mystérieuse de ces gens cinquante ans auparavant, Edge et Morn faisaient le bilan des réserves du train. Elles dépassaient leurs prévisions les plus optimistes. Le poisson se vendait bien à cette époque-là et procurait une vie confortable aux Bermann Veriano.

— J'ai l'impression que l'on trouvait davantage de produits excellents, disait Edge. La situation n'a cessé de se dégrader depuis et les gens sont à nouveau malheureux. Les Bermann Veriano ne se privaient de rien. À Stanley Station ils trouvaient tout ce qui leur convenait. Il y a des produits de luxe, des vins fins, des vêtements de prix.

— La Mikado existait-elle ? demanda Morn.

— Non. Elle n'est que le résultat de différents achats. Les micro-Compagnies de la Fédération Australasienne changent constamment de direction, se regroupent, se séparent sans cesse au cours des générations.

Un matin, Lien Rag fit une curieuse découverte. Jusque-là il n'avait pas eu l'idée ou l'audace d'ouvrir les couchettes où reposaient les cadavres de la famille Bermann Veriano. Et puis, ce matin-là, il souleva les couvertures et dans le lit d'une petite fille de huit ans il découvrit un animal qu'il ne reconnut pas tout de suite.

Un chat, un joli chat gris gisait raide mort contre la hanche de sa petite maîtresse. Il l'avait pris pour un faux animal en fourrure, un jouet mais il n'y avait aucun doute, c'était bien un chat. Nombreux autrefois, ces animaux domestiques avaient pour la plupart disparu au cours de la Grande Panique, pourchassés pour leur chair et pour leur peau. Quelques survivants attiraient des curieux dans les zoos au même titre que les chiens, quelques rares oiseaux.

Les parents de la petite fille avaient dû acheter ce petit chat à Stanley Station. Un prix élevé. Lien Rag ne se souvenait pas d'avoir vu une seule boutique vendant des chats ou des chiens. Même en Panaméricaine, où le niveau de vie de certaines personnes leur aurait permis n'importe quelle folie.

Il avait pensé que tous ces gens avaient absorbé une nourriture empoisonnée. Mais est-ce que le chat avait fait le même repas que sa maîtresse ? Sa découverte le rendait enthousiaste car il pourrait toujours emporter le cadavre du chat avec lui, le faire autopsier et il apprendrait enfin la raison de ces morts subites.

Il retourna dans la salle de séjour et plaça le chat dans un sac qu'il mit dans les placards extérieurs qui servaient de conservateurs.

Soudain la porte s'ouvrit et Edge entra en titubant, la main sur sa poitrine. Il crut qu'elle était soûle. Elle s'amusait à déboucher des bouteilles de vin, de bière et d'alcool, à faire des mélanges.

— Attention, cria-t-elle... Nathy...

Il comprit tout de suite et refréna son intention de porter secours à la jeune femme. Il se mit à courir, alla s'enfermer dans la cuisine. Juste comme une rafale crépitait dans la salle de séjour. Il imagina Nathy en train de faucher tout ce qui l'irritait dans le confortable salon des Bermann Veriano, tous ces symboles de vie bourgeoise. Le lustre émit un bruit cristallin, des meubles en bois répercutèrent le son des petits missiles explosant à l'intérieur dans un bruit de vaisselle. Elle épuisa son chargeur et, le temps qu'elle en reprenne un autre, il se trouvait à l'extérieur et courait vers l'autre train, le leur. Il avait planqué son arme dans le compartiment où il dormait avec Edge, espérait la récupérer.

Mais elle dut se douter de quelque chose car elle surgit sur la

banquise et tira dans sa direction, sept à huit coups. Il se jeta sous la loco qui haletait, régulièrement alimentée désormais par huile minérale. Il ressortit de l'autre côté après avoir brûlé ses vêtements sous le cendrier. Il n'avait pas le temps de pénétrer dans le wagon, de ce côté-là les portières étant encore bloquées par la glace. Il grimpa l'escalier, s'enferma dans la cabine. Depuis son poste il aperçut Nathy dans sa combinaison de Milicienne, le pistolet mitrailleur au poing, deux autres armes passées à sa ceinture. Elle portait un sac avec peut-être des grenades et des explosifs. Elle le vit derrière le hublot au-dessus de la chaudière, tira dans sa direction. Le verre épais se fêla mais tint bon. Il se mit à chercher un pistolet qu'il croyait avoir laissé là.

Mais il ne trouva rien, regarda au-dehors. Elle avait disparu. Cette folle était capable de piéger la loco et de tout faire sauter, oubliant qu'elle détruirait ses dernières chances de survivre, de retrouver la civilisation. C'était une mystique qui ne désirait plus que le suicide collectif.

Il se pendit au sifflet, souhaitant l'effrayer si elle était en dessous, et il envoya la vapeur dans les cylindres. Il n'espérait pas que le petit convoi s'ébranlerait. Les roues étaient soudées aux rails depuis plusieurs jours et il avait omis de les dégager régulièrement. Mais il n'y avait plus que deux voitures attelées après le tender. Les grandes roues de la loco patinèrent longtemps, faisant fondre la glace puis expédiant des fusées d'étincelles. Et lentement le convoi se détacha du vieux train des pêcheurs. La distance grandit sans qu'il puisse apercevoir la jeune fille. Il se hissa pour regarder par le hublot mais ne vit rien. Il avait craint de l'écraser. Il n'y avait non plus aucun objet suspect, mais peut-être avait-elle fixé ses explosifs sous la machine. Avait-elle eu le temps seulement ?

Il décida d'aller jusqu'à l'embranchement et ne cessa de surveiller les alentours, les toits des wagons. Elle pouvait se tenir juste derrière le tender et quand il stopperait elle le guetterait pour le descendre. Il ignorait ce qu'était devenu Morn, si Edge survivrait. Comme un lâche il n'avait pensé qu'à fuir, mais se demandait à quoi aurait servi qu'il attende la tueuse. À deux ou trois secondes près, elle le découpait en morceaux avec ses missiles miniatures.

Il dut enfin stopper à plusieurs kilomètres de la station de pêche

et c'était maintenant que son sort allait se jouer. Il ne pouvait rester dans ce poste de pilotage. Il lui fallait descendre, vérifier sous la machine puis aller visiter le wagon.

Il commença par ouvrir la portière de la cabine à la volée en se jetant sur le sol et attendit. Puis il rampa vers l'extérieur, regarda à droite et à gauche. Il hésita à descendre, se laissa glisser tête en avant, se pendit par les pieds pour regarder sous la loco. Il ne pouvait évidemment pas vérifier entièrement dans les creux, les tubulures mais apparemment il ne voyait rien de suspect. Il fit un rétablissement, se dressa lentement.

Elle ne pouvait qu'être derrière le tender, il le sentait. Il réfléchit quelques instants puis la vue des tuyaux utilisés pour remplir la citerne lui donna une idée. Lentement, et aussi silencieux que possible, il les décrocha et en déroula un bout qu'il étira jusque dans le poste et brancha sur l'un des gros robinets de la chaudière. Un robinet prévu pour fournir de la vapeur et réchauffer un barrage de congères par exemple, ou alimenter un autre circuit de chauffage.

Ensuite il fit glisser l'autre extrémité des tuyaux vers le fond du tender, sur le côté. Et d'un seul coup il donna toute la vapeur. Normalement le nuage brûlant allait la déloger sinon elle bouillirait dans sa combinaison étanche. Mais elle n'était pas là. Il arrêta le robinet, entendit la vapeur qui tombait déjà en grêlons.

Il marcha sur le tender, puis sur les planches empilées de la plate-forme. Le toit du wagon de voyageurs luisait de verglas. Là-bas il y avait le trou qu'il avait lui-même pratiqué à coups de hache. Il l'avait rebouché tant bien que mal avec de la laine minérale mais pouvait toujours pénétrer dans le compartiment des armes par cette issue.

Le wagon devait faire vingt-cinq mètres de long. Une trentaine de pas. Elle aurait tout loisir d'entendre. Depuis l'arrêt du train elle devait être sur le qui-vive, l'arme prête à tirer. Lui n'avait que ses mains, son intelligence, son expérience.

Il se laissa glisser sur la banquise, passa sous le tender puis se traîna d'imbécile et remonta dans le poste pour bloquer les manettes. Pas question qu'elle lui fasse le coup de pénétrer là, quand il la croirait ailleurs, et qu'elle démarre le train pour le faire dérailler à l'embranchement. Il retourna entre les boggies et avança

à quatre pattes jusqu'à l'arrière du wagon. Il avait séjourné quelques minutes sous le plancher, juste à l'emplacement du compartiment de Nathy, mais n'avait rien entendu. Il grimpa sur le toit du wagon, écarta la laine isolante et se laissa choir dans l'armurerie. Toutes les armes s'y trouvaient. Mais les munitions avaient disparu. Il prit une carabine de chasse par le canon comme massue, repoussa la porte coulissante.

Le couloir était vide et sans la moindre trace d'humidité sur son sol. Tout était calme, avec en bruit de fond le souffle régulier de la loco. Il fit quelques pas, ouvrit les deux premiers compartiments, puis regarda les Miliciens morts, figés dans des attitudes diverses. Il les compta, crut un instant que l'une des filles n'était autre que Nathy, leva la crosse. Juste une hallucination. Il allait la voir partout désormais.

Mais il était sûr qu'elle se trouvait dans le train, qu'elle avait réussi à grimper alors qu'il démarrait. À plusieurs reprises il n'avait pu surveiller l'ensemble du convoi et elle était habile.

Peu à peu il approchait de son compartiment, se demandait si le petit lance-missiles s'y trouvait toujours, caché dans le plafond, enfoui dans la laine isolante. Il continuait sa traque, à peu près convaincu qu'elle le guettait et allait l'abattre. Dans les compartiments les cadavres le fixaient de leurs yeux givrés.

Il atteignit son compartiment, pensa soudain qu'elle pouvait se trouver à l'intérieur, ouvrit en se plaquant sur le côté. Rien. Il entra, referma au verrou, monta sur la couchette, démontra le faux plafond, sortit le pistolet mitrailleur de sa cachette. Il vérifia les petits missiles.

Nathy aurait pu les remplacer par des munitions inoffensives. Il se laissa choir sur la couchette, soupira, regardant droit devant lui. Il lui restait à fouiller les deux autres compartiments, celui de Morn et le dernier, là où Nathy logeait. Il respira à plusieurs reprises profondément. En même temps que la locomotive. Il pensait que s'il mourait elle pourrait continuer à fonctionner ainsi au ralenti pendant peut-être un mois, peut-être plus. Le brûleur automatique bien réglé se déclencherait régulièrement dès que l'eau refroidirait.

Il se leva, ouvrit doucement la porte. Quelques pas à franchir. Pourrait-il tirer si elle l'attendait l'arme au poing ? Il pensait que

oui.

Il glissa vers son compartiment, tendit la main s'attendant à ce qu'il fût fermé de l'intérieur. Alors les missiles surgiraient de la porte comme des gouttes de sueur des pores de la peau, viendraient le perforer.

Le compartiment était vide. Il pivota à toute vitesse croyant comprendre le piège. Elle était chez Morn. D'un coup de pied il écarta la porte. Morn propulsé par l'impact des petits missiles l'attendait mort, assis sur le plancher, la tête renversée sur le côté droit.

CHAPITRE XXII

On avait éteint toutes les radios, les interphones, on interdisait l'écoute des émetteurs qu'ils soient ennemis ou amis. On restait dans le sillage du mastodonte qui avalait, crachait la neige, posait ses quatre voies à la vitesse d'un kilomètre à l'heure. On approchait du réseau 5° et on ignorait si les Panaméricains étaient au-delà ou en deçà. Le Kid avait jugé bon pour le moral d'interrompre le flot des nouvelles incessantes, nombreuses et contradictoires. Les propagandistes de Lady Diana inondaient toutes les fréquences à la fois d'informations fausses. À les écouter, on aurait pu croire que la guerre était terminée, que les populations de Hot Station acclamaient les libérateurs, que la petite troupe du Kid n'était qu'un îlot de résistance perdu dans la banquise, qui se résorberait de lui-même faute de ravitaillement et d'aboutissement pour les voies ferrées.

Il se trouvait dans son train privé en compagnie de Glinda, sa nouvelle compagne. Une femme silencieuse et solide dont la seule présence l'apaisait. Elle le respectait profondément sans être soumise et lui-même l'appréciait fort. Il venait de lui faire l'amour. Lorsqu'il croisait son regard, il avait toujours besoin de toucher son corps nu. Depuis la mort de Miele il n'avait rien éprouvé de tel. Miele s'était depuis longtemps éloignée de lui lorsqu'elle avait péri lors du réchauffement de la banquise.

Glinda lui apporta du café et des petits gâteaux et il déjeuna en regardant une carte. Une carte qui se traçait en même temps que le réseau se construisait. Il y avait vingt-cinq heures que Lichten et ses policiers ferroviaires résistaient devant les destroyers panaméricains. Des milliers de volontaires accouraient de toute part à bord de véhicules hétéroclites, armés de fusils, de harpons

pneumatiques pour affronter les blindages épais. Lentement l'armada déferlait et le Kid le savait. Il y avait un carnage qui se déroulait à moins de quelques kilomètres et déjà on percevait les grondements de la bataille. On n'aurait jamais dû entendre ce bruit. La jonction devait s'effectuer à cinquante kilomètres en aval, mais les Panaméricains imposaient une pression insoutenable. Lichten, les policiers, les volontaires décrochaient lentement mais décrochaient. Un destroyer de pointe avait déjà écrasé, renversé, écarté dédaigneusement des dizaines de véhicules qui le harcelaient. Les Chasseurs de phoques grimpaient sur le bâtiment pour un corps à corps définitif mais ne trouvaient que l'acier, les meurtrières salves des mitrailleuses qui balayaient les ponts, toute l'infrastructure. Pas un ennemi avec lequel se battre à mains nues. Juste des canons de tous diamètres qui balayaient ces pitoyables ruées. Parfois un simple balayage au laser suffisait. On détruisait ainsi les barricades de véhicules qui s'enflammaient d'un coup. On avançait. À deux kilomètres à l'heure, alors que la machine installant les rails ne pouvait parcourir que la moitié. On allait surgir en plein dans l'escadre ennemie, sans savoir ce qui se produirait. Si le rythme se maintenait.

Le Kid savait tout cela. Nul besoin d'écouter les messages de Lichten ou ceux des vainqueurs. Il savait que dans quatre heures environ sa défaite serait consommée. Que la poseuse serait à nouveau entre les mains des Panaméricains. Il avait commis une erreur stratégique. Au lieu de vouloir à tout prix rejoindre le réseau du 5° parallèle, il aurait dû faire preuve de plus d'audace, envoyer la machine vers ce réseau secret construit par Lady Diana. Il aurait coupé en deux l'escadre ennemie, bloqué le ravitaillement. Et cela en quarante-huit heures au lieu des cinq jours horribles qu'il venait de passer en attendant que la jonction s'opère. Mais Lichten aurait-il tenu en sachant que le Kid persistait à rester dans la zone des combats, comme franc-tireur ? Tout reposait sur Lichten en fait, et il n'était qu'un bon exécutant, un agent ferroviaire discipliné qui regardait avec une horreur sacrilège les Chasseurs de phoques monter à l'assaut des destroyers, en violation flagrante des Accords.

Le Kid finit par décrocher le téléphone qui le reliait avec la machine.

— Alors ?

— Du poste de pilotage on voit la nuit s'embraser vers l'ouest. Nous avons une chance de surgir à moins de deux à trois kilomètres des belligérants.

Derrière le monstre qui plaçait ses rails venait une petite flotte puissamment armée. Des troupes fraîches, reposées, qui pouvaient surprendre l'ennemi épuisé par plusieurs jours de combat. Lady Diana avait cru gagner en quarante-huit heures et il y aurait bientôt une semaine que ses unités subissaient le feu des Banquisiens. Elle devait piaffer d'impatience au sud à bord des énormes croiseurs, mais ne se risquerait pas une seconde fois à l'assaut si le front de l'est se maintenait.

— Lichten a été blessé.

— Grave ?

— On ne sait pas. Les Chasseurs utilisent les lance-flammes à huile de phoque. Il paraît que c'est très efficace. Nos mines le seraient moins contre cette nouvelle génération de destroyers.

— Merci.

Le Kid raccrocha et prit sa grosse tête entre ses petites mains enfantines. Il pensait à Jdrien, son fils adoptif, à Lien Rag, Yeuse, Leouan. Les seules personnes qui lui eussent manifesté quelque attachement. Il aurait aimé leur faire connaître Glinda, mais survivrait-il assez longtemps pour le faire un jour ? Il ignorait tout de Lien Rag, du Comité de Libération, des actions qu'ils pouvaient diriger contre la frontière, les Panaméricains. De même sur le réseau est, en direction de Titanpolis, on disait qu'il se passait des choses, que les Panaméricains devaient sans cesse refouler des attaques, des coups de main contre leurs convois. Il aurait fallu créer des dizaines d'actions de ce genre. Peut-être les laisser pénétrer sur le 160° Méridien et ensuite les harceler à partir des petites stations riveraines, faire de chaque jonction, de chaque embranchement un guet-apens, une embuscade. Les éliminer lentement mais sûrement. Ces Chasseurs n'étaient pas faits pour la guerre traditionnelle. Face à des unités blindées ils se trouvaient en infériorité, gaspillant leurs forces, leur courage.

Il décrocha, posa la même question :

- Alors ?
- Deux trois heures. Tiendront-ils ?
- Lichten a promis trente-six heures.
- Il est blessé. Au bras, a refusé d'être évacué. Mais je crains que le moral des Ferroviaires en prenne un coup. Les Chasseurs tiendront, eux.
- Bien sûr, les Chasseurs, murmura le Kid, souriant.

CHAPITRE XXIII

Le Mikado ne reçut Leouan qu'au bout de quarante-huit heures. Elles avaient pourchassé son temple hindou dans une bonne partie de la Concession. Pour le trouver enfin dans une région d'élevage de rennes. Mikado aimait voir le combat des mâles à l'époque du rut. Mais comme il ne quittait pratiquement jamais la chambre centrale de son temple, c'est par un système vidéo qu'il suivait ces affrontements spectaculaires.

La métisse rousse avait déposé sa demande d'audience au nom du Comité Révolutionnaire de la Zone Occidentale. Le gros poussah savait ce que c'était. Mais il jouait, prenait son temps, restait le maître de ses décisions et se moquait bien d'une ambassadrice insignifiante.

Le train privé de Leouan collait au temple hindou et dès que l'énorme palais se déplaçait sur le réseau, le train suivait.

— Nous ne réussirons jamais, gémissait Yeuse.

— Si, nous y arriverons, répondait Leouan. Il finira par m'accorder cette entrevue.

Et puis un de ces policiers ridicules en culotte bouffante apporta l'invitation. Pour l'après-midi, trois heures précises.

Les deux femmes avaient pu rencontrer le professeur Ikar. Dans un état d'accablement total il n'avait pu que murmurer quelques mots au sujet d'Harl Mern.

— Mais pourquoi parle-t-il de ce vieil ethnologue ? s'étonna la métisse.

— Mern était dans Amertume Station au moment où la Guilde des Harponneurs prenait le pouvoir à Kaménépolis. Il voulait rencontrer Lien Rag ou éventuellement le professeur Ikar au sujet

des Roux. Pour une communication importante, une hypothèse révolutionnaire à laquelle il était parvenu après bien des recherches. Il rejette désormais la thèse d'une création purement scientifique du Peuple du Froid par des savants fascinés par les manipulations génétiques.

— Le Comité Révolutionnaire de ma Compagnie les rejette aussi, avait répondu Leouan.

Elles avaient promis à Ikar de le sortir de sa situation critique. Il avait besoin de soins, de repos dans un hôpital.

— Je t'accompagne ?

— Non, je veux le voir seule, dit Leouan.

Elle s'habilla curieusement. Une simple combinaison isotherme.

— Tu ne fais pas de frais ? Il aime les jolies femmes dont il s'est constitué un harem.

Dans l'immense chambre centrale du palais hindou où brûlaient des parfums, où flottaient des odeurs délicates, il se vautrait sur des coussins énormes recouverts de tissus anciens retrouvés par des pilliers sous la glace. Il l'invita à s'asseoir.

— Quel est le but de cette visite ?

Elle le lui expliqua en termes clairs et sans faux-fuyants.

— De l'huile pour ces fous criminels ? Jamais ! Le professeur Ikar ne sera qu'une victime de plus.

— Je voudrais également vous prier de montrer moins de zèle à servir les Panaméricains et Lady Diana, dit-elle sèchement.

Il se dressa, les yeux ronds :

— Vous osez me demander... Mais vous êtes folle, complètement folle... Je vais vous faire...

Elle se leva lentement et d'un coup ouvrit sa combinaison du cou au ventre. Il regarda avec effarement la fourrure dorée qui recouvrait ses seins lourds, sa taille.

— Vous savez ce que ça signifie ? Oseriez-vous faire la même chose ?

Il commença de comprendre. Un seul homme au monde connaissait son secret en dehors des femmes de son harem. Le Kid, et maintenant cette métisse de Roux.

— Dans une heure exactement ! Dans une heure les agences de presse du monde entier révéleront que vous êtes né d'une Rousse et d'un père Homme du Chaud. Vos fournisseurs, vos clients, ceux qui se disent vos amis l'apprendront. Que se passera-t-il ? Je ne sais pas. Peut-être resteront-ils quand même vos fidèles, peut-être. Mais c'est un gros risque à prendre, croyez-moi, si vous voulez garder votre pouvoir. Les habitants de cette Concession passent pour des gens paisibles, sans histoires. Mais accepteront-ils un P.D.G. métis de Roux ? Je ne le crois pas.

Elle referma sa combinaison.

— Quarante wagons d'huile transiteront demain au poste frontière. Et vous devez suspendre votre collaboration avec Lady Diana. Je veux visiter ce fameux réseau clandestin qui en ce moment lui permet d'envahir la Compagnie de la Banquise en venant de l'ouest. Vous dites ?

Il paraissait statufié jusqu'au moment où il hocha lentement la tête.

CHAPITRE XXIV

Après des heures de recherches minutieuses, Lien Rag n'était pas entièrement convaincu que Nathy ne se trouvait pas dans le train. Peut-être cachée sous les piles de planches de la plate-forme, peut-être accrochée sous le tender ou dans les réservoirs d'eau calorifugés du wagon de voyageurs.

Il attendrait quarante-huit heures avant de retourner vers la station de pêche. Elle ne tiendrait pas deux jours dans le froid, finirait par se trahir. Il n'avait qu'à guetter le moindre bruit. Mais avec la respiration sourde et régulière de la loco ce n'était guère facile.

Morn alla rejoindre ses camarades dans un compartiment glacé. Il pensait à Edge qu'il avait laissée frappée à mort sur le sol de la salle de séjour. Revenir lui porter secours c'était prendre le risque de se trouver face à face avec Nathy. Pour éliminer celle-ci, il devait abandonner la première. C'était mathématique, cruel et ça l'empêchait de dormir.

Il passa une nuit angoissée, l'arme au poing, fixant depuis le hublot de la porte du poste le reste du convoi. De temps en temps il balayait l'ensemble avec le projecteur, envoyait des jets de vapeur sous la machine. Il croyait à tout moment que Nathy était en train de fixer une charge d'explosif juste dessous.

Puis il imaginait Nathy dans le train des pêcheurs occupée à tout saccager, à faire disparaître les témoignages du passé, la chapelle vouée au culte d'un cosmonaute disparu depuis plus de trois cents ans. Animée d'une rage destructrice, Nathy n'essayait jamais de comprendre la raison des choses et des êtres. Elle cassait, tirait avant, n'acceptait ni dialogue ni réflexion.

Au petit matin il chercha encore, osa pénétrer dans la partie du wagon où le trio faisait bouillir les corps pour détacher la chair des os. Il ouvrit la porte l'arme au poing, prêt à tout arroser à la moindre suspicion. Depuis la découverte du train-station de pêche, Morn avait suspendu le fonctionnement des chaudières autoclaves et la plupart avaient leur couvercle soulevé.

Lentement, en glissant le long de la cloison, il vérifia les cuves l'une après l'autre. La graisse s'était figée en profondeur incluant des débris humains, des os. Une main dépassait au-dessus de la couche blanc jaune. Il détourna les yeux puis regarda à nouveau. La couche graisseuse formait comme un bouclier de trente centimètres d'épaisseur, n'adhérait pas complètement aux côtés de la chaudière. Par exemple il aurait pu saisir cette main refermée en poing comme la poignée d'un couvercle, soulever le tout. Nathy pouvait se dissimuler en dessous, il y avait largement la place. Il hésita puis saisit cette main avec les deux siennes. Un bloc de glace glissant, savonneux à cause de la cuisson. Il dut s'arc-bouter pour élever les trente kilos de graisse, d'os et de chair et découvrir en dessous une gelée ambrée beaucoup plus transparente, fourrée de parties humaines parfaitement identifiables. Il laissa retomber ce couvercle de graisse, mais considéra les cuves avec frayeur et soudain il appuya sur la détente, les perça méthodiquement à coups de micro-missiles.

Deux d'entre elles incomplètement figées commencèrent de s'égoutter avec un bruit déplaisant et obscène. Il progressait le dos à la cloison vers la dernière porte, celle de l'ossuaire.

Qui les avait rangés avec ce soin de collectionneur, ces fémurs, ces tibias, ces péronés, ces humérus ? Les os longs ensemble, les côtes à part, plus loin des piles de vertèbres et d'os plats. Un cauchemar tranquille, organisé. Une pleine caisse de crânes à la blancheur si luisante qu'il crut qu'on les avait vernis. Il chercha la faille, le passage secret qui aurait permis à Nathy de se faufiler en rampant derrière cet ossuaire, mais il n'y avait place pour aucune ouverture. À tout hasard il tira dans les piles, projetant des esquilles dans toutes les directions, un feu d'artifice ivoirin.

Et quand il ressortit, il dut vérifier chaque compartiment, chaque recoin, surgir dans l'air polaire par le toit avec toujours la

crainte qu'elle ne soit barricadée dans la cabine de la loco et ne détienne son destin désormais. Elle pourrait couper le chauffage, lancer le train à toute vitesse vers l'aiguillage pour le faire dérailler.

Il s'efforça de ne pas songer à sa faim une fois dans le poste. Cette fois il ne pourrait plus recommencer à se nourrir de viande humaine.

La nuit fut longue à venir, longue à s'écouler. Pour économiser l'huile il s'efforça d'enfourner des planches. Cet exercice l'obligeait à rester éveillé, à se dépenser. Et chaque fois il croyait qu'elle allait le tirer comme un rat, sans qu'il sache jamais d'où viendrait la balle.

Le petit matin du deuxième jour arriva enfin et il ne savait toujours pas ce qu'il allait faire. Il mourait d'envie de retourner vers la station de pêche mais là-bas Nathy disposerait de douze wagons pour le harceler. S'il pouvait attendre encore vingt-quatre heures, peut-être serait-elle obligée de sortir de son trou. Ici ou là-bas.

À midi il décida de s'approcher de la station, de réduire la distance à un kilomètre environ. Il manœuvra brutalement, renversa plusieurs fois la vapeur, provoquant des secousses très rudes. Les attaches cognaient, l'ensemble souffrait. Il souhaitait que Nathy soit sévèrement malmenée, s'assomme en partie. Pour terminer il stoppa en pleine vitesse, à la limite du déraillement. Sans attendre il sauta sur le tender, sur les planches, plongea dans l'ouverture du wagon qu'il revisita en espérant trouver Nathy inconsciente. Mais rien, toujours rien et il commença à penser qu'elle pouvait bien être à l'intérieur de la station de pêche. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle avait tiré sur le hublot qui s'était fêlé, puis avait disparu. Il l'avait imaginée sous la loco en train de fixer une charge explosive. Puis il avait mis en route non sans mal le petit convoi, s'était éloigné. Depuis il ne l'avait plus revue. Possible qu'elle se soit cachée dans les déblais de glace sur le côté de la voie. Ensuite elle avait soit réintégré la station, soit parcouru les quatre à cinq kilomètres qui la séparaient du petit convoi immobilisé vers le nord, près de l'embranchement. C'était faisable au cours de la première nuit. Ou plus tard même.

À la jumelle il examina la station. Il guettait la moindre condensation, vitrification de l'air, signe d'une source de chaleur. Il arrivait même, lorsque le vent était nul, que cette condensation se

forme au-dessus d'un corps humain en vie. Mais il ne vit rien.

Là-bas il y avait des vivres en quantité, une nourriture riche, bien conservée, variée. Il se serait contenté de poisson congelé. Il suffisait d'aller jusqu'au dernier wagon et de se servir.

Par courtes saccades il se rapprocha à moins de cinq cents mètres, décida d'attendre le lendemain matin. Mais il s'affaiblissait trop, grelottait alors qu'il faisait plus de vingt degrés Celsius dans le poste de pilotage. Sans même réfléchir il envoya la vapeur et vint s'arrêter contre le dernier wagon rempli de maquereaux congelés. Avant de descendre il bascula le brûleur, démontra l'injecteur. Impossible de remettre la machine en route sinon en brûlant du bois. Mais la remise en température serait longue.

Il se rua vers les poissons, mordit dans plusieurs, mais ils étaient durs comme du fer. Il dut les casser en petits morceaux, les faire fondre dans sa bouche. C'était long, frustrant.

Mastiquant, grognant, il entra l'arme au poing dans le wagon habitation et trouva Edge à la même place. Ce qui le déculpabilisa. Lorsqu'elle était entrée en titubant, la mort l'étreignait déjà. Elle avait dû mourir quelques secondes plus tard, alors qu'il fuyait sans armes devant Nathy.

Dans la cuisine il mit en route l'un des réchauds, remplit une casserole de glace, plaça une boîte de conserve au milieu. Un ragoût de poulet aux haricots.

L'arme au poing, il gardait un œil sur la porte, un autre sur son repas. Il le mangea à coups de cuillère, debout contre la cloison, se gavant goulûment. Il croqua ensuite du sucre. La fatigue se diluait. Il réfléchissait avec plus de méthode, cédait moins à ses instincts de survie. Pendant trois jours il avait haï viscéralement la Milicienne et maintenant il la revoyait nue, le crâne et le ventre rasés, s'enfièvre sur ce souvenir.

La vue d'Edge roulée en boule dans le living le gêna en plein désir de l'autre. Il se rendit dans la chapelle. On n'avait touché à rien. Aucune iconoclastie. Rassurant et effrayant à la fois. Il n'arrivait pas à situer la planque de Nathy. Elle l'emportait, le narguait. Les unes après les autres, il avait dû renoncer à ses décisions. Elle attendrait combien de temps encore le moment

idéal ? Lui imaginait qu'il la surprenait, l'obligeait à se dénuder et la violait en appuyant son arme sur sa tempe. Et puis ? Il ne pourrait pas la liquider et elle le ferait. Tirer dès qu'il la verrait. Sans la moindre hésitation. Tirer et l'effacer de sa vie, faire exploser l'intérieur de son corps avec un micro-missile, ne penser qu'à son cœur, ses entrailles réduits en bouillie sanglante, qui se figeraient très vite quand il jetterait son corps sur la banquise.

Sans hâte il remplit un sac de provisions, de quoi tenir plusieurs jours. Il prit aussi un duvet aluminisé avec lequel il aurait pu coucher au douillet en pleine banquise.

Crispé, il regagna la loco. Ce silence, cette attente l'excédaient et à plusieurs reprises il faillit lui crier de sortir, de se montrer. Il avait envie de l'injurier, de lui lancer les pires insultes, d'atteindre sa pureté physique par des mots profanateurs. Il se retint avec peine.

Il remit l'injecteur en place, lança le brûleur. En une heure la température avait dégringolé jusqu'au zéro dans la cabine. Il devrait passer la nuit dans cet habitacle étroit parce que là se déterminaient la survie, la chaleur, la possibilité de fuir cet endroit.

Il dormit plusieurs heures profondément, rêvant une fois de plus à un impossible amour avec Nathy. L'intensité de l'orgasme le réveilla en sursaut et il crut qu'elle était à côté de lui, murmura des mots tendres, une bonne minute avant de réaliser.

Puis, accablé, il ne put que promener le projecteur sur la banquise et ne retrouva pas le sommeil. Ce fut un peu avant l'aube que l'idée lui vint. Il la mit tout de suite à exécution. Il conduisit le convoi à deux kilomètres et détela le wagon de voyageurs, la plateforme chargée de planches. Avec une pompe il arrosa l'ensemble d'huile, disposa quelques charges explosives et après avoir éloigné la loco tira avec son pistolet lance-missiles. Au troisième coup les charges explosèrent et l'huile s'enflamma. Au bout d'une heure l'ensemble ne formait qu'un immense brasier. Il ne savait pas comment il ferait pour rejoindre l'embranchement mais s'en moquait. Il était heureux de voir brûler ces deux wagons, se libérait d'une tension insupportable.

Il dormit sur place après avoir avalé une grosse quantité de nourriture, regrettant d'avoir oublié une bouteille d'alcool.

Le lendemain il allait fouiller les décombres, découvrir qu'il n'aurait aucun mal, avec un treuil, à basculer les boggies sur le bas-côté. Les rails s'étaient à peine déformés sous la grosse chaleur.

Il se mit tout de suite au travail et dégagea la voie dans la journée. Fourbu, il décida de retourner à la station pour se détendre. Il brancherait le chauffage du living sur la loco grâce aux conduites, passerait une bonne soirée avec une bouteille.

Nathy l'attendait dans le living, revêtue d'une robe très élégante, souriante. Une robe trouvée dans les affaires de la famille Bermann Veriano. Il appuya sur la détente pour se débarrasser de cette hallucination.

CHAPITRE XXV

Alors que l'escadre panaméricaine commençait d'enfoncer le front à la façon d'un bulldozer, la poseuse géante atteignit le réseau du 5° parallèle à deux kilomètres du front. La pose des aiguillages demanda encore quelques heures mais les unités légères du Kid pouvaient commencer à entrer en action. De plus, la nouvelle courut très vite parmi les combattants, et leur redonna le courage nécessaire pour tenir encore un peu. L'information fut alors largement diffusée sur toutes les radios banquisiennes et l'ennemi, qui n'y croyait pas au début, commença à montrer son inquiétude. Les destroyers blindés ralentirent leur avance et les avisos du Kid, ceux-là même pris à l'ennemi, commencèrent de harceler les puissantes unités.

La physionomie du combat changea au bout de six heures lorsque l'un des destroyers explosa soudain, semant la panique dans la flotte. Les autres reculèrent rapidement pour fuir la chaleur énorme qui s'en dégageait. L'équipage ne put s'échapper à temps par les écoutilles bloquées par les flammes. D'autres explosions soulevèrent le bâtiment sur les rails et le laissèrent retomber à côté. Désormais il allait constituer un obstacle infranchissable pour les hommes de Lady Diana. Les mini-poseuses n'eurent jamais la possibilité de contourner cette masse de ferraille sous le feu constant des flottilles du Kid.

Malgré tout, la situation resta indécise pendant près de vingt-quatre heures car on redoutait une attaque au sud de Hot Station, là où Lady Diana attendait son heure.

Douze heures après leur jonction avec le réseau du 5° parallèle, le Kid put aller visiter Lichten qui avait fini par se laisser évacuer

dans un poste chirurgical à l'arrière.

On ne savait pas si son bras pourrait être sauvé. Le Kid le félicita chaudement, puis se rendit à Hot Station pour une visite éclair. La population lui fit un accueil délirant et il envoya une autre proclamation aux troupes.

On lui demanda d'envoyer quelques mots à l'adresse des habitants de Kaménépolis.

— Là-bas il se passe des choses horribles. Les Panaméricains ont complètement destitué les Harponneurs et terrorisent la ville. Il y aurait des dizaines de morts chaque jour, peut-être davantage.

Le Kid ne répondit pas. Il ne pardonnait pas à la station de l'avoir trahi et mitonnait toujours son projet d'écarteler la ville, dès qu'il en aurait terminé avec Lady Diana.

— Sur le réseau de Titanpolis, les Panaméricains ont également du mal. Vous vous souvenez de Carson, un chef de station ? Il a superbement organisé la résistance et jamais Lady Diana ne pourra atteindre le volcan. Ils utilisent l'eau chaude pour rendre la banquise fragile, et même ses mini-poseuses ne peuvent rien. Dès qu'elles sont signalées, la banquise est rapidement réchauffée. Les convois de ravitaillement passent difficilement par le goulet de Round Station. Si elle veut s'en sortir, elle devra faire construire un autre embranchement très loin vers l'ouest.

Mais la grosse femme ne pouvait disposer de moyens et de techniques inépuisables. Le conseil d'administration se trouvait en partie sur place et pouvait juger de la situation. Il refusait d'accorder d'autres crédits pour la guerre.

Le Kid retourna sur le front de l'ouest où les combats se poursuivaient avec une violence inouïe. Les pertes humaines ne cessaient de s'alourdir et il se fit remettre un bilan précis des morts et des blessés. La moitié des Chasseurs de phoques d'origine avaient été tués ou blessés. Le plus souvent tués à cause de leur folle témérité. Les nouveaux enrôlés montraient plus de prudence et autant d'efficacité. C'étaient eux qui avaient réussi le dynamitage du destroyer en envoyant contre lui plusieurs draisines bourrées d'explosifs. Il avait fallu les conduire jusqu'à moins de deux cents mètres de l'objectif, sous le feu redoutable de celui-ci, bloquer le

moteur et sauter ensuite sur la banquise où plusieurs s'étaient fracturés les jambes. Mais depuis le destroyer blindé n'était qu'une carcasse fumante que le gel envahissait par la base, la vapeur de l'incendie se transformant en glace.

On vint le prévenir que, depuis quelques minutes, la radio de la Mikado diffusait sans arrêt des informations qui laissaient supposer un revirement du gros P.D.G. de la Compagnie. Le Kid alla se mettre à l'écoute. Une journaliste expliquait que les Panaméricains avaient abusé de la neutralité de leur Compagnie, en construisant un réseau clandestin par où avaient été acheminés les éléments d'une attaque surprise. Le P.D.G. de la Compagnie avait décidé de mettre fin à cette violation de territoire. D'une part il avait déposé plainte devant la Commission des Accords de NY Station et ensuite il avait fait appel à ses voisins de la Fédération qui lui devaient aide et assistance. Les Compagnies avaient décidé d'envoyer des unités de combat pour neutraliser à nouveau la frontière et refouler les Panaméricains.

Le Kid pensa longtemps qu'il devait ce revirement à ses propres succès. Mais le Mikado venait de recevoir la visite de Leouan et se souciait de ne pas trahir ses origines rousses auprès de ses clients.

Au début, la radio panaméricaine s'indigna des accusations portées contre ses troupes, affirma qu'il n'y avait pas de réseau clandestin, que le Mikado avait donné son accord pour le passage de l'escadre, mais comme aucun document n'avait été signé, le ton finit par changer et l'on parla alors d'erreur géographique. Un savant vint affirmer que la frontière ne pouvait être déterminée avec précision, que le Mikado en prenait à son aise avec sa Concession, que depuis longtemps il avait annexé une partie du territoire du Kid. Si bien que ce dernier apparut comme une victime des agissements du Mikado.

Lady Diana, furieuse de l'imbécillité de ce savant, ordonna qu'on interrompe l'émission. Elle fit rire le Kid qui commençait à voir la vie sous un autre éclairage.

C'est alors qu'il étudia sérieusement la possibilité de rejoindre le réseau de Titanpolis en contournant Kaménépolis. La poseuse géante pouvait encore construire six à sept cents kilomètres en voie quadruple. C'était insuffisant. Il y en avait quinze cents. Mais si l'on

pouvait s'emparer des wagons-citernes, des convois ravitailleurs qui suivaient les mini-poseuses, on récupérerait cette résine spéciale qui servait à fabriquer des rails bons conducteurs, insensibles au froid. Leur résistance croissait avec la baisse de la température, et ils restaient assez souples pour suivre les mouvements de la banquise.

Pour contre-attaquer, il fallait contourner la carcasse du destroyer dynamité. C'était dangereux. La contre-offensive aurait alors ouvert la Concession aux Panaméricains. Ils n'étaient pas démoralisés au point qu'on puisse miser sur leur manque de combativité.

Mais les choses allaient vite du côté du Mikado. La Coopérative ferroviaire de China-Voksal, située à la frontière sibérienne, venait d'intervenir massivement avec des unités fabriquées en Sibérienne mais dotées d'équipages de la Coopérative. C'étaient des bâtiments lourds, impressionnants, assez rapides, à l'équipement sophistiqué. Les trois premiers que l'on appelait des corvettes apparurent une nuit sur le réseau clandestin et interceptèrent un convoi de ravitaillement panaméricain.

On commença par discuter et un envoyé du Mikado monta à bord du bâtiment d'escorte mais se heurta à la morgue d'un commodore qui voulait passer et rien de plus. Il traita le messenger du Mikado avec dédain, et une heure plus tard les corvettes tiraient sur le convoi, le détruisaient au tiers, l'obligeant à retourner vers Kaménépolis. Le réseau fut alors détruit sur cinquante kilomètres. Après quoi les corvettes se dirigèrent vers la frontière. Un communiqué du Mikado annonça que quiconque voudrait repasser par ce point extrême serait intercepté et détruit. Il avait l'air de se montrer impartial mais en fait l'escadre panaméricaine se trouvait bloquée sur le 5° parallèle avec du ravitaillement en munitions, carburant et vivres pour moins de trois jours.

C'est alors que, dans un geste désespéré de défi et d'arrogance, Lady Diana donna son accord pour que l'offensive du sud soit déclenchée. Dans la nuit les mini-poseuses construisirent les réseaux sur lesquels s'engagèrent les unités moyennes. La banquise était à nouveau solide et au matin le Kid apprit que les combats commençaient.

CHAPITRE XXVI

Il se réveilla lentement dans la cuisine des Bermann Veriano. Le jour était levé. Il avait bu une bouteille d'alcool, s'était enfoui dans le duvet aluminisé. Peu à peu vinrent les explications. Il avait réellement tué Nathy. Pas un fantasme. La jeune femme l'attendait dans le living vêtue d'une jolie robe ancienne, ne portant rien d'autre. Il n'avait pas trouvé une seule arme. Sans lui laisser le temps de s'expliquer, il l'avait abattue. Elle gisait encore dans le living et il devrait la traîner au-dehors à côté d'Edge.

À quel moment avait-elle choisi la conciliation ? À quel moment, prise de vertige, avait-elle découvert qu'elle se dirigeait inéluctablement vers la mort ? Elle avait parié sur ce qui pouvait lui rester d'humanité à lui, Lien Rag, et avait commis une erreur tragique. Lui avait atteint cette hauteur vertigineuse et n'en était redescendu qu'en tuant.

Il n'avait pas envie d'abandonner son duvet. Il était au chaud, dolent avec une vague nausée, la tête lourde à cause de l'alcool.

Dans sa torpeur il imagina sa conduite future. Il ramènerait ces wagons de poissons, négocierait sa liberté en échange, retrouverait Yeuse si elle attendait à Laura Station en compagnie de Jdrien. Avant toute chose il se rendrait à Stanley Station se renseigner dans cette banque. Sur un certain Tarphys. Il ferait aussi autopsier le cadavre du chat. Cinquante-deux ans. Tarphys devait être mort depuis. Même s'il n'avait que vingt ans au moment du drame.

Vers midi il trouva la force de sortir de son duvet et pénétra dans le living. C'était bien Nathy en robe de bal qu'il avait abattue. La Milicienne attendait dans cette pièce qu'elle avait chauffée grâce aux appareils de la cuisine proche dotés de réservoirs indépendants.

Il y faisait bon quand il était rentré. Cette chaleur aurait dû l'alerter, le convaincre que Nathy lui offrait la paix.

Il la porta au-dehors, l'enfouit dans la glace non loin d'Edge. La nuit venait mais il continua de travailler pour atteler les wagons de poissons, huit en tout. Plusieurs centaines de tonnes. Une aubaine pour Amertume Station. En prime il indiquerait cet endroit où la couche de la banquise était assez mince pour qu'on fore un trou de pêche.

Le matin, après trois heures de sommeil, il fit les pleins, hissa des fûts d'huile sur le tender. Il pensait atteindre Amertume Station avec une réserve. Garder la loco pour se rendre à Stanley Station qui existait toujours. La banque, il ne savait pas.

Il s'en alla vers midi sans se retourner. Il emportait une caisse de documentation sur les Bermann Veriano, le cadavre du petit chat, les fragments de verre. Il ne jeta pas un regard aux épaves du wagon qu'il avait fait brûler avec le corps de Morn, ceux des Miliciens morts, les compartiments aux autoclaves, l'ossuaire. Il n'y aurait personne pour raconter qu'il avait survécu des jours avec de la viande humaine. Personne pour raconter cette folie dont il sortait seul survivant.

L'embranchement lui donna un peu de mal mais il réussit à le coincer pour avoir le passage et roula à petite vitesse vers le nord.

Dès le troisième jour il ralentit encore sa moyenne, craignant de manquer d'huile, regrettant la plate-forme chargée de planches.

Le lendemain il fixait la ligne les yeux mi-clos lorsque le point de l'horizon d'où naissaient les rails parut se rapprocher. Il se frotta les yeux embués de sommeil, comprit qu'un convoi venait vers lui. Un convoi de secours envoyé par les C.C.P. ? Possible. En attendant il arma son pistolet mitrailleur, prépara un autre chargeur de micro-missiles. Avec cette arme il pouvait immobiliser un train en perforant sa chaudière.

C'était un très petit convoi, un diesel assez moderne aux lignes carrées, un seul wagon. Pas de tender. Dans la courbe qui se présentait il put le détailler alors qu'il avait presque stoppé.

Le petit train ralentissait aussi, comme si l'équipage se méfiait. Et puis soudain il éprouva une sensation déjà ressentie mais qu'il

n'avait pas connue depuis des semaines. Il lui fallut plusieurs minutes avant de comprendre que Jdrien se trouvait en face et essayait d'entrer en communication avec lui. Ému il n'osa pas lui répondre, craignant d'apprendre le pire, qu'il était détenu en otage. Il aurait dû se trouver dans la Mikado Cie à Laura Station.

— Je suis libre, avec Yeuse et Leouan.

— Leouan, répéta Lien à voix haute avant de manifester sa joie intérieure.

Il se rapprocha du train et aperçut le visage de Jdrien dans le poste de pilotage du diesel, descendit de son antique machine pour passer de l'autre côté.

Il regardait les deux jeunes femmes, l'enfant, qui souriaient. Vaguement il pensa qu'il ne méritait pas un tel bonheur, à cause de Nathy.

— Vous êtes réels ou bien c'est Jdrien qui vous projette tous les trois jusqu'ici ?

— Je ne me suis jamais sentie aussi réelle, dit Yeuse en riant nerveusement.

Il souleva Jdrien dans ses bras, le serra contre lui mais l'enfant fit la moue. Son père aurait aussi voulu les serrer toutes les deux contre lui, si possible nues. Il réagit avec une jalousie acide qui fit sursauter Lien Rag.

— D'accord, murmura-t-il, je l'ai bien cherché.

Il reposa Jdrien. Yeuse préparait déjà du thé dans le wagon-habitation.

— Tu es vraiment tout seul ? demanda Leouan en regardant les wagons attelés à la vieille loco.

— Seul. Survivant. Sans mon expérience de glaciologue j'y laissais ma peau.

— Ils sont tous morts ?

— C'était une folie, dit-il, et ces Miliciens de la C.C.P. étaient des illuminés. Ils sont toujours là-bas dans Amertume Station ?

— Plus fous encore. Ils en ont fait une ville concentrique et concentrationnaire. Après trente ans les gens deviennent T.V.F. avant de finir complètement rejetés.

— Comment pouvez-vous être là ?

— Quarante wagons d'huile de phoque. En échange du professeur Ikar qui essaye de se rétablir dans un hôpital de la Mikado. En échange de l'autorisation de venir à votre secours. Ils ne risquaient qu'une chose, se débarrasser de nous trois à bon compte, ils ont accepté.

— Je leur ramène quatre cents tonnes de maquereaux et un bon tuyau pour en prendre d'autres.

Il but son thé, commença de manger. Jdrien le dévorait des yeux. Lui demandait des nouvelles des Roux.

— Ils se sont enfuis.

— Le Kid est en train de gagner sa guerre. Mikado a retourné sa veste et crache sur Lady Diana. C'est une question de jours pour qu'elle retire ses escadres. Mais elle veut une conférence avec le Kid, le Mikado. Les C.C.P. ont demandé à y participer.

— Refusé, j'espère ?

— Non, le Mikado espère s'en débarrasser ainsi et Lady Diana pense que ni elle ni le Kid n'auront Kaménépolis si les C.C.P. s'y installent.

C'était bien joué de la part des C.C.P. Sans combattre ils auraient droit au butin.

— Le Kid ?

— Il refuse la conférence et poursuit sa guerre. On le traite de belliciste un peu partout. Les unités de la Coopérative ferroviaire de China-Voksal sont venues prêter main forte au Mikado, ont fait basculer la décision en faveur du Kid mais ont quelques sympathies pour les C.C.P.

— China-Voksal n'a rien d'Amertume Station. Pas de villes concentriques... On y jouit de toutes les libertés, même les plus scandaleuses.

— China-Voksal fait plaisir aux Sibériens.

Leouan dit qu'il fallait songer à l'avenir proche.

S'ils retournaient vers le nord, ils seraient dans Amertume Station en moins de trois jours.

— Ils te demanderont des comptes sur leurs camarades.

— J'apporte quatre cents tonnes de poissons. Peut-être plus.

— Ils le prendront et t'arrêteront. Ils ne raisonnent pas comme toi et moi, comme personne. Leur logique n'est celle de personne. Nous devons constamment spéculer sur leur intention avec une chance de nous tromper neuf fois sur dix.

Il accepta un cigare euphorisant qu'il fuma avec béatitude. Leouan était en pleine forme, très belle. Jamais ses seins n'avaient atteint cette plénitude sous sa combinaison. Yeuse semblait plus fatiguée mais ses yeux cernés paraissaient promettre beaucoup. Il percevait leur langueur qu'elles masquaient sous des airs indifférents, sous des paroles expliquant la situation politique. Tous les trois mouraient d'envie de faire l'amour. Jdrien percevait leur attente impatiente, leur tension et en devenait maussade comme toujours. Alors il fut impossible et leur transmit des images dévergondées. Yeuse sursauta, choquée qu'il imagine son pubis, et Leouan porta la main à ses seins gonflés parce qu'il apparaissait dans sa pensée en train de la téter goulûment.

— Allons voir ces poissons, décida Lien Rag.

Le jour était verdâtre. Comme si la nuit allait les surprendre. Parfois les strates lunaires s'épaississaient en certains endroits, disaient les physiciens très rares qui osaient encore étudier le phénomène.

— Des tonnes de poissons... Pour les quelques milliers de C.C.P. Les autres n'en auront pas une miette, dit Leouan. Il faudra que tu te caches. Nous dirons que nous avons trouvé ce train en état de marche et que nous le ramenons sans savoir ce que sont devenus les Miliciens, les T.V.F. et toi-même.

— Ça ne marchera pas, dit Yeuse toujours pessimiste.

Profitant de ce que Leouan marchait devant, elle étreignit fortement le bras de Lien, caressa furtivement son torse.

— C'est la seule solution, insistait Leouan. L'une de nous conduira le train aux huit wagons, leur en mettra plein la vue avec la cargaison. Lien se cachera dans mon wagon. Il jouira de l'immunité diplomatique.

— Les C.C.P. s'en foutent.

Leouan grimpa dans la cabine de pilotage de l'antique loco et

Lien la rejoignit. Elle se retourna et plaqua ses lèvres épaisses sur sa bouche quand il retira sa cagoule. Mais Yeuse les rejoignait en aidant Jdrien à grimper.

— Ce n'est pas difficile à conduire, plus à immobiliser à cause de la charge.

— C'est Yeuse qui pilotera, décida Leouan. Moi je dois rester à bord de mon train spécial. Ma seule présence en fait un endroit inviolable. Nous avons déjà procuré quarante wagons-citernes remplis d'huile aux C.C.P. Maintenant du poisson. Ils marcheront à fond, essaieront de négocier encore d'autres trocs aussi faciles. Et puis, avec leur désir de pénétrer dans Kaménépolis, ils vont négliger Amertume Station. Ce sera le moment d'en profiter. Lady Diana est capable de les faire venir si aucun accord n'est signé, de leur confier la sécurité et l'administration de la ville.

Lien Rag régla le débit du brûleur et ils retournèrent dans le train diplomatique. La nuit venait brutalement et ils étaient heureux de se retrouver dans le compartiment de séjour.

— Le vent se lèvera, dit Lien. Cette lumière verdâtre l'annonçait.

Ils parlaient tous un peu trop. Seul l'enfant écoutait, sondait les cœurs et les âmes, savait ce qui se préparait à son insu. Leouan acceptait le partage mais Yeuse restait réticente, gênée, inquiète à la pensée de ne pas être aussi habile que la métisse ou de succomber à trop de perversion. Jdrien ne comprenait pas tout mais sachant qu'il se retrouverait seul, lui, dans son compartiment, essayait d'influencer Yeuse, de la pousser à refuser tout compromis. Il connaissait son mauvais caractère, ses complexes et en jouait habilement en diffusant pour elle des images rapides et démoralisantes. L'atmosphère se tissait peu à peu de lourdes réticences.

CHAPITRE XXVII

L'escadre de l'ouest était commandée par le rear-admiral Joyle et c'est lui qui rencontra le Kid pour les modalités de reddition. Il arriva à bord d'une chaloupe, sorte de draisine blindée avec un toit en plexiglas épais. Le Kid attendait dans son train spécial.

Joyle était petit et rond avec un visage coupé par une vilaine cicatrice. On le disait très courageux, très coléreux aussi.

— Nous vous proposons une trêve totale, dit-il d'entrée. Nous resterons en dehors des combats en échange de ravitaillement et de combustible. Dans huit jours nous nous reverrons pour décider d'une nouvelle trêve.

— Vous êtes complètement coupé de tout, rear-admiral. Dans votre dos, les corvettes de China-Voksal vous interdisent la retraite, et de toute façon le réseau clandestin est en partie détruit. Votre seule issue c'est de nous détruire. Mais vous n'y êtes pas parvenu.

— Nous pouvons combattre encore quatre jours.

— Mettons quarante-huit heures, dit le Kid.

— Nous pouvons percer le front et pénétrer dans votre réduit.

— C'est vrai. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Si je vous accorde huit jours vos hommes seront rétablis et vous aurez réparé vos unités les plus touchées. C'est une reddition avec conditions que je vous propose.

— Pas de reddition, dit le Panaméricain. Ce mot est odieux pour moi.

Il fallait faire vite. Les radios périphériques annonçaient qu'une délégation des C.C.P. s'était rendue à Kaménépolis pour se préparer à relayer les Panaméricains dans l'administration de la ville. Les

habitants préféraient n'importe qui à leurs maîtres actuels et risquaient de bien accueillir les jeunes Miliciens fanatiques. De plus, Lady Diana attaquait dans le sud, une offensive lente, très étendue, peu meurtrière pour l'instant mais elle pourrait le devenir. Le Kid avait besoin d'envoyer ses unités du front ouest là-bas.

— Vous allez nous livrer vos mini-poseuses de rails.

— Toutes ?

— Les quatre.

— Il n'y en a que trois.

— Quatre, je suis bien renseigné.

— Elle est endommagée.

— Aucune importance, nous réparerons... Vous livrez aussi vos stocks de missiles. Uniquement les missiles. Nous vous ravitaillons en nourriture et huile de phoque. Nous vous concentrons sur quelques kilomètres de réseau. En attendant d'avoir construit des voies de garage. Enfin vous nous livrez tous les wagons-citernes de résine spéciale rail.

Joyle se dressa comme un pantin à ressort :

— Jamais. La moitié des missiles seulement.

— Tous les missiles, tous les wagons. Vous garderez les autres munitions, même les obus, les roquettes portatives, etc. Juste les gros missiles.

— Nous les déposerons dans un endroit gardé par nos deux armées.

— Non, dit le Kid. Pas question.

— Alors je reprends la guerre, dit Joyle.

— Vos hommes ne supporteraient pas une heure de fatigue de plus, vous le savez bien. Ils sont désespérés. Le rail est coupé derrière eux et devant eux. C'est une situation effrayante pour eux.

— Je saurai galvaniser leur courage.

— C'est une guerre peu exaltante. Ils le comprennent bien. Vous ne défendez rien, même pas un idéal. Vous voulez nous réduire, nous voler nos ressources.

Joyle balaya d'un geste ce genre de considérations. Lui n'avait pas d'état d'âme. Il faisait la guerre pour la guerre, tout simplement.

— Nous garderons la moitié des missiles et la moitié des wagons-citernes, dit-il avec une voix tranchante qui n'impressionnait pas le Kid.

— Excusez-moi, dit le Gnome.

Dans la pièce voisine il consulta les dernières dépêches. La délégation C.C.P. discutait avec Lady Diana à bord de son croiseur. L'offensive australe paraissait bien molle. Dans Hot Station, on célébrait avec ferveur les dernières victoires de la Compagnie, et le matin même trois cents jeunes de quinze à dix-huit ans étaient venus s'enrôler auprès des Chasseurs de phoques. La production d'huile de ces animaux était largement excédentaire.

Il plaça les deux dépêches sous les yeux du rear-admiral :

— Ce n'est pas de la propagande.

Joyle les lut puis réfléchit :

— Un quart de missiles, un quart de wagons-citernes restent avec nous. Dans huit jours on se rencontre à nouveau pour discuter de la situation.

Le Kid savait qu'il allait prendre un risque énorme d'avoir Joyle et ses unités blindées sur le flanc droit, mais il devait parer au plus pressé.

Il alluma un cigare, commanda le thé. Et aussi de l'alcool. Joyle ouvrit des yeux ronds et déclara qu'à son bord il était interdit.

— Je peux vous en passer quelques flacons, dit le Kid. Un quart de missiles, toutes les citernes.

— Non. Nous aurons besoin peut-être de couper à travers la banquise pour rentrer chez nous.

— Impossible, nous tenons toutes les échappatoires. Ce bout de réseau que nous avons commencé de reconstruire le long de la frontière, nous l'occupons et le défendrons. Vous allez vous regrouper sur dix kilomètres, attendre huit jours sans bouger.

— Quand prendrez-vous les missiles et les wagons ?

— Dès l'inventaire fini. Il commencera dès demain matin si vous signez l'accord.

Pendant qu'on préparait le protocole, ils burent un peu d'alcool. Le Kid pensait aux missiles qu'il allait réutiliser sur le front sud, à la

résine qui allait lui permettre de couper à l'oblique dans la banquise pour rejoindre Carson et ses hommes, sortir Titanpolis de son isolement et peut-être encercler Kaménépolis avant que les C.C.P. s'y installent.

— Vous êtes au courant pour ces C.C.P. ? demanda Joyle. Vous aurez des adversaires étranges sur le dos. Des gens qui n'écoutent que leur fanatisme.

On signa les accords et les radios diffusèrent la nouvelle sans parler de reddition, mais d'armistice avec satisfaction des exigences immédiates. Mais dans tout le nord de la Compagnie on fêta joyeusement la nouvelle.

CHAPITRE XXVIII

Yeuse passa devant avec son lourd chargement de poissons dès qu'ils ne furent qu'à une heure d'Amertume Station. Peu après un remorqueur très lourd les accosta et ils fouillèrent les wagons. Leouan eut le plus grand mal à les empêcher d'entrer dans son train diplomatique, leur montra les laissez-passer que la Cellule suprême lui avait signés. Ils purent repartir mais furent ensuite isolés à la périphérie.

Les travaux de lignes aériennes avaient avancé grandement et déjà des convois légers passaient au-dessus du troisième et du deuxième cercle pour atteindre le cercle réservé aux membres des C.C.P. La nouvelle que des centaines de tonnes de poissons venaient d'arriver attira des Miliciens. Aba arriva lui aussi et monta à côté d'Yeuse dans la vieille loco.

— Où avez-vous trouvé cela ?

— Dans le sud. Il y a une station de pêche ancienne. Les gens sont morts.

— Nos camarades ?

— Morts. À quelques kilomètres de cette station.

— Les T.V.F. ?

— Morts également ainsi que notre ami.

— Et vous avez trouvé cette station de pêche toutes seules ?

— Nous avons un manuel d'*Instructions ferroviaires*.

En fait, c'est celui trouvé par Lien dans la bibliothèque des pêcheurs qu'elle exhiba mais Aba avait la méfiance des siens pour les livres. Il le regarda avec suspicion :

— C'est écrit là-dedans ?

— Bien sûr. Nous y sommes allés tout droit.

Aba la regarda :

— Vous n'avez pas ramené le corps de votre ami ?

— Nous n'avons pas eu ce courage. Il est là-bas avec ses compagnons d'infortune.

— Vous ne paraissez pas très abattue par sa mort.

— Je suis heureuse d'être loin de ce cauchemar, dit-elle.

Elle baissa les yeux, se sentit rougir au souvenir de l'étrange nuit qu'ils avaient connue tous les trois. Pourtant elle avait failli refuser, se retirer seule dans son compartiment, les laisser Leouan et lui. C'était la métisse qui naturellement, une fois Jdrien dans sa couchette, avait présenté la situation sans détours.

« Nous en mourons chacun d'envie. »

Yeuse avait tenté de prouver le contraire mais d'un seul regard Leouan l'avait désarmée.

— C'est difficilement crédible, votre histoire, dit Aba. La Cellule suprême voudra d'autres explications.

— Le poisson c'est déjà bien, non ? Quatre, peut-être cinq cents tonnes.

De quoi nourrir la population une semaine. Mais le tout serait confisqué par la Cellule suprême.

— Nous n'avons agi que pour vous remercier de votre compréhension, dit-elle ensuite.

Il la regardait toujours.

— Vous avez l'air fatiguée, mais sereine en même temps. Vous nous cachez quelque chose ?

— Que pouvons-nous cacher ? Vous pourrez trouver le coin où ces pêcheurs ont su profiter d'une banquise moins épaisse. L'endroit abonderait en maquereaux.

— Mais pas de phoques ?

— Nous n'avons pas vu de phoques en effet.

Elle pensait à Lien Rag seul avec Leouan. Il y avait l'enfant bien sûr, mais il s'amusait peut-être à côté. Elle imaginait Leouan nue comme elle l'avait vue dans la nuit, la fourrure fauve, douce, dans laquelle ses lèvres s'étaient égarées.

— Vous frissonnez, dit le garçon joufflu.

— Je suis lasse.

Il finit par la laisser. On déchargeait le poisson. Contrairement à ses soupçons ils n'étaient pas ensemble. Lien attendait sagement dans une cachette sous un plancher. Leouan dessinait avec Jdrien.

— Que décident-ils ?

— Je ne sais pas. Si jamais ils nous disent d'aller au centre ce sera dangereux. Il faudrait essayer de contourner la ville, mais ils le sauront.

— Dites que nous allons avertir le professeur Ikar de la mort de son ami Lien. Que sait-on de leur installation à Kaménépolis ?

— Rien également, dit Yeuse.

Aba vint plus tard avec du riz et de la viande de porc, cadeau de la Cellule suprême en remerciement des wagons de poissons.

— Bientôt notre ambassade sera dans Kaménépolis. Nous devrions nous y installer d'ici un mois. Il paraît qu'il y a des boutiques, des cinémas, des théâtres, des endroits où l'on peut boire et prendre une fille.

Il parlait à voix basse avec inquiétude en regardant autour de lui.

— Nous allons bien sûr fermer tous ces endroits dégoûtants. Lady Diana a besoin de nous pour couvrir son départ et empêcher que le Kid ne la harcèle quand elle se repliera.

— Elle part vraiment ?

Il joua les mystérieux. Leouan lui servit un vin sucré mais il fit encore des façons. Lorsqu'elles dirent qu'elles iraient voir le professeur Ikar, il parut mécontent.

— Vous n'avez pas besoin de voir ce vieux professeur sans intérêt. La Cellule suprême ne vous laissera pas repartir ainsi.

— Drôle de façon de nous remercier, dit Yeuse. Vous allez manger du poisson pendant des jours et nous n'en serions pas récompensées ?

— Vous devez rédiger un rapport sur ce que vous avez trouvé dans le sud. Comment nos camarades sont morts. Qui les a tués ?

— Mais personne. Le froid et la faim. Ils n'étaient pas assez

équipés pour cette expédition, sans renseignements précis de plus.

— C'est une insulte aux C.C.P. Ils devaient s'aider de la foi et vaincre les montagnes, le froid, la faim. Je suis certain qu'ils ont été dupés par votre ami qui a dû s'allier à ces T.V.F. sans conscience populaire.

— Ils sont tous morts, dit Leouan, et demain je vais voir le professeur Ikar dans son hôpital. Je rentrerai le soir même. Vous voulez que je vous rapporte quelque chose ? Des confiseries de la Mikado ? De la viande séchée ?

Il rougit.

— Je n'ai besoin de rien. Demain je dois partir pour Kaménépolis avec des camarades. Nous allons dresser les plans de la ville car nous n'avons pas confiance en ceux fournis par les Panaméricains.

— Alors, apportez-nous le laissez-passer très vite, mon cher ami. Vous êtes celui que nous regretterons.

CHAPITRE XXIX

Stanley Station existait toujours, doublant même de volume en cinquante ans. Elle se situait sur l'inlandsis australien, à la verticale approximative de Melbourne. Par contre l'Australian Bank était devenue la Federal Bank et réglait les nombreux problèmes monétaires de la Fédération australienne.

Lien Rag, arrivé la veille en compagnie de Leouan, de Yeuse et de Jdrien, avait commencé par demander l'autopsie du chat dans une clinique vétérinaire qui s'occupait principalement des moutons élevés dans les *hotparks* de la région. Mais le cadavre du chat, animal presque inconnu dans cette région, souleva une curiosité générale. Dans quarante-huit heures on pourrait lui indiquer la cause de sa mort.

À la Federal Bank ce fut plus compliqué. On commença par le balader de service en service, d'agence en agence ; il y en avait quatre dans la ville. Finalement, il atterrit aux archives. Les comptes anciens étaient informatisés et on lui apprit que celui de la famille Bermann Veriano était créancier d'une somme de douze mille et quelques dollars.

— Avec les intérêts ça doit faire un joli magot, lui dit l'employé. Vous êtes l'héritier ?

— Présomptif, dit-il prudemment. Je dois faire établir la filiation. À quand remonte la dernière opération ?

L'employé manipula ses touches et resta pantois :

— Oh ! là là ! Deux mars 2298. Vous vous rendez compte ? Ça fait une paye... Un chèque a été présenté, de dix mille dollars.

— À quel ordre ?

— En principe je n'ai pas le droit de vous le dire mais il y a

cinquante ans... Un certain Tarphys.

Lien Rag s'en doutait. L'assassin avait récupéré pas mal d'argent, plus de vingt mille dollars.

— Il s'agit d'un virement. M. Tarphys avait donc déjà un compte à l'Australian Bank.

— Est-il toujours en vie ?

L'employé le regarda d'un air soupçonneux :

— Que voulez-vous en faire ?

— Pour prouver ma filiation il faut que je retrouve ce genre de personne. S'il n'avait que vingt-deux ans à l'époque, il pourrait être en vie, vous comprenez ?

— C'est quand même délicat et je préférerais que vous ayez l'autorisation de notre directeur. Si vous alliez lui expliquer votre situation ? Avec les intérêts composés il doit y avoir cent quarante mille dollars sur le compte Bermann Veriano et vous comprendrez qu'une telle fortune m'oblige à quelques précautions.

— Je comprends. Mais je vous fais remarquer que je ne cherche que des renseignements. Pour justement prouver mon bon droit.

— Je suis désolé, mais apportez-moi au moins un document officiel sur votre supposée filiation. Le Bureau des Identités pourrait vous le fournir.

Il dut se résigner mais une surprise assez bonne l'attendait au Bureau des Identités. Étant donné la grande pagaille qui régnait dans les noms patronymiques, on pouvait consulter les archives détenues par le bureau du moment que l'intérêt se manifestait pour une période en deçà de 2300. Malheureusement la mort de Bermann n'avait jamais été, et pour cause, enregistrée par le bureau. Par contre la naissance de Roy Bermann y figurait à la date du trois juillet 2253. À partir de là tout était permis. Il passa le reste de la journée à chercher, revint le lendemain avec Yeuse. Les Bermann étaient arrivés dans cette région vers 2117 et s'étaient installés comme fabricants de composants électroniques, créant une société qui avait prospéré jusqu'aux années 2205 où l'unique héritier d'alors avait décidé de créer une entreprise de pêche sur la banquise. Peut-être par goût de l'aventure. Il s'était associé avec une petite compagnie ferroviaire, la Veriano Company, ce qui expliquait

bien des choses. Mais là-dedans Lien Rag ne trouvait aucun élément susceptible de l'aider. Il ne pouvait décemment se faire passer pour le seul héritier...

C'est le lendemain qu'il eut le résultat de l'autopsie. Le chat était mort d'avoir respiré un gaz cyanogène.

— Curieux, dit le vétérinaire. Qui a pu vouloir se débarrasser d'un animal aussi rare ? On n'en trouve que dans les zoos et encore pas toujours. Sa mort remonte à plusieurs dizaines d'années.

— On utilise ce gaz pour quels usages ?

— Pour dératiser les wagons mais ça, c'était autrefois.

— C'est-à-dire ?

— Justement à l'époque où vivait ce chat. Les Compagnies d'alors se servaient de grenades en verre. Je me souviens en avoir utilisé pour décimer des moutons porteurs d'une maladie très contagieuse. Mais c'était il y a vingt ans.

Ils logeaient dans le confortable train diplomatique de Leouan, qui pouvait stationner au centre ville eu égard à sa qualité d'ambassadrice itinérante. Le soir même ils discutaient des nouvelles en provenance de la Compagnie de la Banquise. L'escadre du rear-admiral Joyle s'était rendue et le Kid contre-attaquait dans le sud. Lady Diana se disposait à quitter cette Compagnie mais installait les C.C.P. à Kaménépolis.

— Ce sera encore pire, prédit Lien Rag. Cette femme commet la plus horrible action de son règne.

— Nous devrions essayer de rejoindre le Kid, dit Yeuse. Le Mikado est en train de réunir le réseau du 5° parallèle au sien en signe d'amitié. Nous pourrions gagner Hot Station.

— J'ai encore à faire dans le coin.

— Toujours ces vieilles histoires, dit Yeuse.

— Oui, renchérit Leouan. En Transeuropéenne c'était sur la succession des papes dans les années de la Grande Panique, et ici tu te passionnes pour une famille de pêcheurs ?

— Tout est lié, dit-il. Tout est vraiment lié. Je ne peux pas vous en dire plus mais notre situation actuelle, l'existence des Roux, les glaces, enfin tout pourrait se retrouver dans la nuit des temps. Enfin

dans cette nuit qui entoure les années de 2015 à 2200 environ. C'est-à-dire du départ de ce vaisseau spatial *Terra* jusqu'à la première apparition des Roux en gros.

— Mais que veux-tu prouver ? demanda Yeuse.

— Je ne sais pas encore, mais pourquoi nous dissimule-t-on une partie de l'histoire ? Les Bermann descendaient d'un cosmonaute célèbre, possédaient des reliques, des témoignages et un certain Tarphys les liquide avec du gaz cyanogène. Pourquoi ?

— Pour les voler.

— La coïncidence me trouble.

— Le Kid a besoin de nous, de toi. Tout est à reconstruire dans la Compagnie et il y a les C.C.P. à combattre, dit Yeuse avec violence. Tu auras toujours le temps de reprendre ton enquête.

Leouan paraissant approuver, Lien regarda Jdrien qui, assis sur une banquette, le fixait également. Son fils projeta dans son cerveau l'image d'un train aux wagons remplis de poissons. Il vint s'asseoir à côté de lui :

— Que veux-tu me faire comprendre ?

— La Compagnie Veriano existe peut-être toujours, murmura Jdrien, ou tu dois savoir ce qu'elle est devenue.

— Comment n'y ai-je pas pensé avant, s'émerveilla Lien. Tu es formidable, dis donc.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à ça. C'est venu comme si quelqu'un me le soufflait.

Lien Rag regarda son fils en fronçant les sourcils. Que voulait donc dire l'enfant ? Faisait-il référence à un esprit supérieur qui lui dicterait certaines informations, ou bien à une sorte de mémoire collective dans laquelle Jdrien aurait la faculté de puiser ?

La Compagnie Veriano n'existait plus depuis qu'en 2260 la Southernmost Company avait racheté la majorité de ses actions. La Southernmost Company, la plus au sud des Compagnies, avait dû ensuite revendre une partie de son réseau et de ses Concessions à la Panaméricaine qui venait de s'emparer de l'Antarctique. Le reste avait été dispersé un peu partout et la Mikado, par exemple, avait actuellement quelques lignes de cette Southernmost.

Lien Rag apprit tout cela au siège de la Fédération, service des Concessions. Il put consulter les archives de la Veriano Company. Il retrouva les noms des Bermann qui figuraient parmi les actionnaires les plus importants. Mais la Southernmost n'avait disparu qu'en 2298. La même année où la famille Bermann avait été assassinée.

— Puis-je avoir les archives sur la cession des lignes et des Concessions par la Southernmost à la Panaméricaine ?

— Un instant, dit la jeune femme chargée de ces archives. Ça me dit quelque chose.

Elle interrogea l'ordinateur, puis son fichier manuel et finit par obtenir des précisions :

— Nous n'avons que le double des actes de cession. Ils sont plusieurs, l'un concerne les réseaux, l'autre les Concessions, un autre les contrats de transports. Il y a aussi les contrats de kilomètre-tonne pour différentes Compagnies, les contrats pour le matériel roulant, celui du personnel et enfin celui des installations fixes. Ça doit faire pas mal car pour les kilométrages-tonnes il y en a autant que de Compagnies ayant cédé à la Southernmost un droit de passage. Je vous les apporte.

Il alla les compulser sur une table à l'écart et ne vit pas tout de suite qu'ils étaient tous signés par la même personne représentant la Compagnie Panaméricaine dans la Fédération.

Lorsqu'il découvrit le nom de Tarphys en bas de l'un d'eux il n'osa plus respirer, le releva ensuite une douzaine de fois.

Très fébrile, mais s'efforçant de le cacher, il alla demander à la conservatrice si elle savait quelque chose sur ce Tarphys. Elle le regarda, aussi stupéfaite que s'il ignorait son propre nom.

— Les Tarphys représentent la Panaméricaine dans la Fédération depuis près de soixante-dix ans, je crois. C'est le père Tarphys the Bald qui a créé la dynastie.

— Il vit encore ?

— Non, il est mort l'an dernier à plus de quatre-vingts ans mais c'est son fils, Tarphys le Rick qui dirige l'immense entreprise. Il a été élevé en Panaméricaine c'est pourquoi on le surnomme le Rick. Il brasse des milliards de dollars pour le compte de la puissante

Compagnie, trouve les débouchés, achète les marchandises, les achemine.

— Ils demeurent à Stanley Station ?

— À eux seuls ils occupent un seul quartier sous l'une des coupoles. Comme il n'y en a que quatre, vous vous rendez compte de leur puissance. D'ailleurs on n'entre pas facilement là-bas. Les sas, les écluses sont surveillés. Vous avez besoin d'autre chose ?

— Non, merci... C'est-à-dire... Les Tarphys n'ont pas de réseau à eux ?

— Absolument pas. Ils ne sont que des intermédiaires, des courtiers en somme.

— Pour le compte de la Panaméricaine ? Ils interviennent dans la vie politique des Compagnies de la Fédération ?

Elle parut gênée par la question et regarda autour d'elle, faillit dire quelque chose puis secoua la tête avec résignation :

— Je n'en sais rien.

Tarphys avait créé un empire après la mort des Bermann en 2298. En ce temps-là il ne pouvait pas être un milliardaire comme son fils aujourd'hui. Il ne refusait pas d'empocher de l'argent volé. Donc c'était le début de son essor. Et si on allait plus loin, on pouvait supposer qu'ayant rendu un immense service à la Panaméricaine il en avait été largement récompensé en devenant son unique représentant économique et financier dans la Fédération. Mais pourquoi la Panaméricaine avait-elle ordonné la liquidation totale de la famille Bermann Veriano ? Certainement pas pour quelques misérables lignes de chemin de fer secondaires. Il approchait du but mais son enquête devenait difficile, délicate et dangereuse certainement.

CHAPITRE XXX

Dès qu'il reçut les deux mini-poseuses, Joyle n'avait pas voulu en céder plus, et les wagons-citernes de résine, le Kid ordonna la construction de ce réseau de raccordement en direction du sud-est. Quinze cents kilomètres, trente jours environ. Les mini travaillaient plus vite que les géantes mais dépensaient plus d'énergie. En se contentant de deux voies on pouvait réduire ce mois de travail à vingt-deux jours. Il y réfléchit une nuit puis donna son accord. La seconde mini suivrait plus lentement en construisant les autres voies, soit six au total. Un réseau superbe pour contourner Kaménépolis. Le Kid voyait plus loin que la guerre actuelle. Il savait que les C.C.P. ne quitteraient pas aisément Kaménépolis et que les Harponneurs de la Guilde risquaient de se rapprocher d'eux après le départ de Lady Diana. Celle-ci avait trop méprisé les baleiniers. Ils devaient ruminer leur revanche.

En attendant, la guerre continuait mollement dans le sud mais les gros croiseurs avaient été retirés, et on disait qu'ils faisaient même route vers l'Antarctique et la Patagonie où des troubles sociaux se seraient produits. La pénurie d'énergie et de vivres transformait toujours cette Province en véritable camp d'extermination. La grande centrale Magellan ne fournissait que du courant non employé sur place. Il y avait aussi la mystérieuse centrale à farine de cadavres mais elle connaissait des ennuis fréquents.

La vie se réorganisait dans les territoires du nord et la chasse aux phoques produisait dix pour cent de plus qu'avant l'arrivée des Panaméricains.

Un jour le Mikado daigna rencontrer le Kid sur la frontière et fit

un effort inouï en acceptant de quitter son temple hindou. Ce dernier ne pouvant rouler que sur vingt voies il se résigna à monter dans un train ordinaire, mais très luxueux qui pénétra jusque dans le temple pour que sa précieuse personne n'ait que quelques pas à faire.

Le Kid fut introduit dans un wagon uniquement éclairé par des lampes roses. Tous les volets blindés étaient baissés et, torse nu, le Mikado dégustait des sucreries en compagnie de deux femmes totalement nues qui s'éclipsèrent quand le Gnome entra.

Le Mikado se leva, tituba dans ses coussins pour étreindre son associé. Il possédait des actions de la Compagnie de la Banquise.

— Mon frère. Je suis heureux que nous soyons à nouveau réunis pour construire l'avenir.

Le Kid sourit sans pouvoir se retenir :

— Vous m'avez maltraité durant des mois et maintenant vous venez à ma rencontre ?

— J'ai été mal conseillé, dit le Mikado très bon comédien pour imiter l'accablement.

Ils discutèrent des C.C.P. et le Kid comprit que son associé espérait s'en débarrasser en les laissant s'installer dans Kaménépolis.

— Que pouvais-je faire, sans armée ?

— Les corvettes de China-Voksal auraient pu aller nettoyer Amertume Station.

— Les Coopérateurs ont de la sympathie pour les C.C.P. Ils retrouvent chez eux le même idéal collectiviste. Je ne suis qu'un petit P.D.G. Je me demande bien si ces corvettes accepteront de s'en aller un jour.

Pour l'instant elles assumaient la surveillance de la frontière. China-Voksal avait peut-être des vues sur la Compagnie du Mikado.

— Avez-vous des nouvelles de Lien Rag, de Yeuse, de Jdrien ?

— Non, dit le Mikado. Lien Rag aurait disparu chez les C.C.P. Avec d'autres membres du Comité de Libération qu'il avait constitué.

— Yeuse ?

— Elle se trouve avec une certaine Leouan, ambassadrice de la Zone Occidentale, que j'ai rencontrée il n'y a pas tellement longtemps. Elle a su me convaincre de vous venir en aide.

Le Kid comprit très vite comment. Leouan et Yeuse étaient donc dans la Compagnie du Mikado ?

— Elles ont négocié la libération d'un certain Ikar qui se remet de ses épreuves dans un de mes hôpitaux. Elles sont retournées à Amertume Station mais depuis je n'ai plus aucun renseignement sur elles. Leouan serait protégée par sa qualité d'ambassadrice mais je me demande si les C.C.P. respecteront longtemps sa fonction.

— En attendant vous me les envoyez, dit le Kid.

— Je ne peux m'opposer à leur départ. Les Panaméricains n'occupent plus la frontière en face d'Amertume Station. La voie leur est donc ouverte.

— Dans ce cas, intervenez dans cette dernière ville.

— Mais comment, gémit le Mikado, avec ma centaine de policiers mal entraînés ?

Le même soir, le Kid fut informé que Lady Diana désirait également le rencontrer sur le front sud.

CHAPITRE XXXI

Lien Rag finit par découvrir que la petite ligne qui partait d'Amertume Station vers le sud et ne conduisait nulle part, sauf vers la station de pêche des Bermann Veriano, ce réseau secondaire, n'appartenait à personne. Dans les transactions il avait été complètement oublié, semblait-il, et dès lors il décida de déposer une demande d'entrée en possession ainsi que les annexes des Accords de NY Station l'y autorisaient.

Tout réseau ainsi délaissé depuis plus de quarante ans appartenait à son inventeur, une fois écoulé un délai de trois ans après qu'il eut émis son désir de le faire sien.

Au service des Concessions, on marqua quelque surprise lorsqu'il demanda les imprimés nécessaires et il fut prié de repasser le lendemain. Cette fois un haut personnage le reçut très aimablement.

— Nous avons fait une première exploration et il s'avère qu'effectivement ce réseau, qui a comme appellation officielle le petit 120° sud numéro 34, n'a jamais été terminé. Il devait atteindre l'Antarctique mais d'autres voies plus importantes et plus rapides ont été construites entre-temps. Il fait trois mille kilomètres environ et ne conduit nulle part. On n'y trouve rien, à part une légendaire station de pêche à jamais disparue.

— Elle en ferait étroitement partie ?

— Si vous devenez propriétaire du 120° vous recevrez aussi la station de pêche.

Lien Rag se demandait si les C.C.P. avaient décidé d'occuper la station en question. Ils avaient tellement la hantise de la banquise qu'ils s'abstiendraient.

— Mais il y a un problème. La Concession, elle, a été attribuée au sud à la Panaméricaine, au nord à la compagnie qui devait devenir l'actuelle Mikado. C'est le 60° parallèle sud qui sépare les deux Concessions. Mais jamais la ligne n'a été attribuée. Les contrats pourtant précis n'en font pas mention et si je n'avais vérifié ailleurs je vous soupçonnerais d'avoir imaginé une ligne fictive.

Lien Rag souriait. Il préférerait ne pas dire qu'il avait séjourné, dans les pires conditions, sur cette petite 120° sud numéro 34. Qu'il avait failli y mourir, avait visité la station de pêche, mangeant même un poisson pêché depuis plus de cinquante ans.

— Je pense que je vais demander aux Tarphys de faire des recherches dans leurs archives, dit ce haut personnage.

— Qui sont ces Tarphys ? demanda innocemment Lien Rag.

L'autre le regarda avec un début de compassion, comme s'il ne savait pas ce qu'il disait.

— C'est une famille qui depuis très longtemps représente les intérêts panaméricains dans la Fédération. Des gens très bien, très efficaces. Sans eux, la Fédération ne connaîtrait pas son expansion et son dynamisme actuels.

— Je vois, dit Lien Rag.

— Le père a signé les cessions de contrats pour la Panaméricaine en 2298. C'est alors que la petite ligne en question a dû être oubliée. Elle est si peu importante, ne conduit nulle part, doit même disparaître sous la glace. Et pour l'atteindre il faut obligatoirement passer par Amertume Station. Vous vous rendez compte ? Jamais vous ne pourrez en prendre possession.

— Je voudrais quand même essayer, dit Lien Rag.

Le haut fonctionnaire soupira et commença à rédiger un texte :

— Je m'adresse aux Tarphys et je vous tiens au courant. Je pense que d'ici une semaine...

— Je suis assez pressé, dit Lien Rag.

— Je vais faire le maximum.

Dans le train diplomatique, Yeuse s'énervait de plus en plus et désirait rejoindre le Kid au plus vite.

— Eh bien allez-y, dit Lien Rag. J'attendrai ici dans un hôtel le

résultat de mes recherches.

— Est-ce l'argent qui te tente ? fit Yeuse toujours agressive dans ces cas-là. Cent quarante mille dollars sont toujours bons à prendre, n'est-ce pas ?

— Si je peux en disposer, pourquoi pas, mais tu sais bien que ce n'est pas mon seul but.

— Nous pourrions aller voir le Kid, fit Leouan conciliante, et vous nous retrouveriez plus tard dans la Compagnie de la Banquise.

— C'est exactement ce que je propose.

Il s'apprêtait à attendre au moins une demi-semaine la convocation du haut fonctionnaire, mais ce fut la Société Tarphys qui le pria instamment de passer dans leurs bureaux le plus rapidement possible.

— Ça marche, fit-il ravi.

— N'est-ce pas dangereux ? s'inquiéta Yeuse. Nous ferions bien de retarder notre départ d'un jour.

— Je suis de cet avis, dit Leouan. Mon cher Lien, tu as dû tirer la queue d'un loup sans t'en rendre compte et maintenant il cherche à te mordre.

Le même jour, Lien Rag se présenta à l'entrée de la ville que constituaient les installations Tarphys. Une draisine le conduisit dans le centre, là où des wagons à quatre étages d'un luxe inouï servaient de bureaux à la société.

Sur-le-champ il fut introduit dans un bureau où se trouvaient trois hommes et une femme qui se ressemblaient tous. Le plus âgé devait avoir quarante ans, la femme, la plus jeune, trente environ. C'étaient les quatre frères et sœur Tarphys qui dirigeaient la société de courtage et d'échanges commerciaux.

L'aîné seul était assis, les autres se tenaient en retrait.

— Vous désirez prendre possession de la ligne numéro 120 sud 34. Avec étonnement nous avons découvert son existence sur la Concession autrefois cédée par l'entremise de notre père.

— Il y a bon nombre de lignes oubliées, fit Lien conciliant.

— Vous êtes spécialisé dans la récupération de ces petits réseaux inconnus, monsieur Lien ?

— Pas spécialement.

— Depuis plusieurs jours vous cherchez un peu partout et vous vous intéressez à notre société. Nous savons qui vous êtes. Glaciologue, ancien collaborateur de Lady Diana pour la construction du grand tunnel Nord-Sud. Vous étiez le deuxième personnage de la Compagnie, vous excitiez toutes les envies, toutes les jalousies. Brusquement vous rompez avec la Compagnie et vous vous dressez même contre sa direction. Et maintenant vous en êtes réduit à vous accaparer les réseaux oubliés ou perdus ?

— Vous êtes bien renseignés sur moi, dit Lien Rag toujours calme. Je travaille pour le P.D.G. de la Cie de la Banquise et j'ai pensé que cette ligne pourrait lui être utile.

— C'est tout ce que vous trouvez pour lui apporter de l'aide dans ces moments difficiles ?

— Il ne se débrouille pas si mal.

La fille intervint. Très brune, les cheveux formant un casque, le nez un peu épaté, la bouche épaisse, le regard froid, elle ne se distinguait pas beaucoup de ses frères.

— Vous connaissez cette ligne, avez-vous roulé jusqu'à son terminus en cul-de-sac ?

— Vous oubliez qu'il faut passer par Amertume Station pour ce faire, répondit-il.

— Nous vous rachetons le droit d'entrée en possession, dit soudain l'aîné. Fixez votre prix. Nous aussi aimerions avoir cette ligne en prévision de l'avenir.

Lien Rag apprenait beaucoup grâce à cette visite. Les héritiers Tarphys savaient que la ligne avait été le théâtre d'une tragédie où leur père s'était compromis. Ce dernier avait dû leur recommander la prudence à ce sujet. Tant que personne n'avait réclamé la propriété de la petite 120 sud numéro 34 ils n'avaient pas bronché mais désormais ils étaient capables du pire.

— Fixez un chiffre, répéta l'aîné.

Il secoua la tête.

— Je n'en fais pas une question d'intérêt personnel. Je me considère comme chargé de mission par le Kid. Cette ligne peut être prolongée vers le sud, permettre d'installer des colons.

— La banquise y est trop épaisse, dit l'un des frères.

— Permettez-moi de me fier à ma propre science, dit Lien. Il y a des zones de moins grande épaisseur très exploitables. On peut créer un trou à phoques, récolter des algues ou des krills. Ou du poisson. Du maquereau par exemple. Il abonde dans ce coin.

Ils le regardèrent. Figés, sinistres avec leurs vêtements sombres.

— On a dit que les C.C.P. vous avaient liquidé. Vous reparaissez en pleine forme. Ne seriez-vous pas plutôt à leur service ? Cette ligne les intéresserait donc ?

— Si c'était le cas, ils se l'approprieraient sans chercher à légaliser l'affaire.

— Vous avez roulé sur cette ligne, dit l'aîné. Vous y avez découvert quelque chose qui vous a conduit ici. Nous savons que vous avez fait autopsier un chat mort depuis des dizaines d'années, que vous avez posé des questions aux services des comptes anciens de la Federal Bank. Vous n'avez cessé de vous intéresser au nom de Tarphys. Ici nous savons tout, tout de suite.

Lien Rag inclina la tête. Il réalisait le danger qu'il courait. Ces gens-là étaient puissants, intouchables.

— Les Bermann Veriano ont été liquidés, tous, dans leur sommeil à coups de grenades à gaz cyanogène, utilisé jadis pour détruire les rats dans les wagons. J'ai retrouvé le journal de bord de cette famille. Le premier mars 2298 ils étaient tous vivants et recevaient un invité. Le lendemain ils ne se réveillaient pas.

Il y eut un silence.

— Vous ne demandez pas quel invité. En fait il s'agissait d'un acheteur de poisson. Un certain Tarphys, votre père à tous. Je suis venu tous demander la raison de ce crime collectif.

Il attendit tranquillement la réponse. Elle fut très longue à venir :

— Les Bermann Veriano devenaient un danger pour l'humanité.

— Ils étaient porteurs d'une maladie épidémique foudroyante ?

— Quelque chose dans ce goût-là. Ils commençaient à répandre l'idée que des hommes vivaient au-delà de ce ciel croûteux qui est le nôtre. Des hommes partis de cette planète pour en conquérir

d'autres. Des hommes qui finiraient bien par revenir. Les Bermann portaient un culte à leur ancêtre légendaire et ce culte risquait de se répandre. Ils se préparaient à partir comme des missionnaires dans le monde entier. Ce n'était pas tolérable.

Lien Rag se souvint que celui qui parlait, l'aîné, était surnommé le Rick.

— Pas tolérable pour qui ?

— Les Compagnies. Les Hommes du Chaud ne pouvaient compter que sur leur travail. Toute rêverie sur le retour de cosmonautes avec des techniques nouvelles, dépassant l'imagination, pouvait amener la ruine des Compagnies. C'était inacceptable.

Lien Rag commençait à deviner certaines choses. Pourquoi le culte du cosmonaute après deux cent cinquante ans ? Pourquoi pas avant ?

— Est-ce que les Bermann Veriano avaient une raison d'espérer le retour prochain de ces voyageurs de l'espace ?

À leur manque de réaction il sut qu'il visait à peu près juste.

— Auraient-ils reçu des messages par exemple ?

Il n'avait aperçu aucun équipement spécial dans la station de pêche, mais parmi le nombreux matériel pouvait se cacher un émetteur-récepteur extraordinaire. Mais les strates n'empêchaient-elles pas toute communication avec le reste du système solaire ?

— Oubliez cette histoire, Lien Rag. Elle ne vous rapportera que de graves ennuis.

Il comprenait qu'il n'était plus en sécurité dans cette ville.

— Je vais réfléchir, dit-il. Pour deux cent mille dollars je vous céderai mon droit d'entrée en possession.

Ils ne répondaient même pas. Ils ne pouvaient pas le descendre dans ce bureau mais ils essaieraient de le faire.

Ils devaient tous quitter cette Compagnie le jour même.

CHAPITRE XXXII

Dans la nuit, ils pénétrèrent dans la Mikado Company et Lien Rag préféra se cacher. Il n'oubliait pas qu'il s'était évadé des prisons de cet endroit, en prenant trois policiers comme otages, jusqu'à Amertume Station.

Yeuse et Leouan s'étaient relayées aux commandes pour fuir Stanley Station au plus vite.

— J'ai mis à jour quelque chose d'énorme. Quelque chose qui attend depuis cinquante-deux ans qu'on fasse des recherches dans un sens précis. Les Bermann Veriano missionnaires d'une nouvelle religion ? Je n'y crois pas. Je pense qu'ils savaient une chose si extraordinaire qu'ils avaient décidé de quitter la banquise. Ils se savaient menacés.

— Par qui ? Toutes les Compagnies ou seulement la Panaméricaine ? demanda Yeuse allongée auprès de lui dans le noir tandis que Leouan fonçait vers l'est aux commandes du petit diesel.

Il fallait encore demander un visa pour obtenir l'autorisation de rouler sur le nouveau réseau raccordé à celui du 5° parallèle. Leouan avait téléphoné au Mikado qui lui avait affirmé que les visas se trouvaient dans la ville de Coral Station. À la limite de la Concession.

— Tu crois qu'un engin pourrait traverser cette croûte, se poser sur notre planète ?

Yeuse ne réalisait que difficilement le monde extérieur, le Soleil, les étoiles. Il la sentait sceptique, inquiète cependant comme devant un mystère terrifiant.

— Une quinzaine de personnes tuées en une nuit il y a cinquante-deux ans... Un train-nécropole oublié ensuite... Il doit

exister des centaines de mystères identiques sur terre. Et je suis persuadé que leurs solutions convergeraient toutes vers la même vérité. L'unique vérité, mais laquelle ?

— Même tes histoires de papes disparus, de papes apocryphes ?

— Oui, également. Et même...

Il hésitait à continuer, de crainte de passer pour complètement fou.

— Même quoi ?

— Cette histoire de divinité de Jdrien. L'enfant-dieu des Roux, toute cette légende qui s'est créée.

— À laquelle tu ne croyais pas, dit Yeuse. Tu l'obliges à vivre comme un gosse quelconque, tu l'écartes des Roux, tu n'admires même pas ses pouvoirs hors du commun.

— Les Roux eux-mêmes désirent qu'il vive discrètement, presque clandestinement. Je pense qu'ils ont peur aussi qu'on ne découvre la véritable raison de cette chose... Nous n'avons jamais pensé qu'à Jdrou, la mère de Jdrien. Nous pensions qu'elle devait être plus ou moins prédestinée, dans la pensée des Roux, à faire un enfant métis qui deviendrait une sorte de messie...

— On a inventé ça après coup.

— Attends, dit-il. On n'a fait qu'accepter l'origine sacrée de Jdrien par sa mère.

Yeuse alluma la petite lampe au-dessus de leur tête, le regarda, un peu anxieuse.

— Tu as la fièvre ?

— Non, je suis très lucide, un peu exalté par mes conclusions mais ce n'est rien.

— Tu crois que tu étais prédestiné toi aussi ? pouffa-t-elle nerveusement.

Elle se leva. C'était l'heure de relever Leouan. Lien ne pouvait prendre le risque d'être aperçu dans le poste de pilotage.

— Tu te prends pour Dieu le père ? Pour Joseph ?

— Ne te moque pas. Il faudra que je retourne en Transeuropéenne enquêter sur mes origines. Mon père s'appelait Rag, mon grand-père aussi mais il y a, quelque part en arrière, une

explication sur le fait que mon fils soit adoré par quelques millions d'Hommes du Froid.

— En Transeuropéenne à nouveau ? Tu n'en reviendras pas, dit-elle.

Elle alla remplacer Leouan. La métisse pénétra dans le compartiment avec un drôle de regard et Lien éclata de rire.

— Yeuse t'a prévenue que je devenais un peu cinglé ?

— Vaguement. Tu es malade ?

— Écoute-moi avant de me juger.

Il recommença ses explications. Ne parut pas autrement les trouver convaincantes.

— De toute façon, je ne peux pas remonter dans le passé de Jdrou qui était une nomade. Alors que de mon côté je peux certainement aller très loin dans le passé. Je suis sûr qu'il y a un ancêtre, un événement, une situation, un fait même anodin qui ont complètement orienté la succession de tous ces gens dont je suis le fruit.

— Et ça aurait quelque chose à voir avec la mort de ces Bermann Veriano ?

— J'en arrive à le penser.

Au matin ils pénétrèrent sous la verrière de Coral Station. Une ville construite en bordure de la banquise et qui vivait de l'extraction du corail.

CHAPITRE XXXIII

Jusque-là le Kid n'avait pas obtenu grand-chose au cours de cette entrevue. Lady Diana discutait un peu bizarrement, promettait puis menaçait, lui annonçait les pires calamités avec les C.C.P. puis se faisait plus conciliante. Elle voulait récupérer ses unités de l'escadre du rear-admiral Joyle mais en même temps prétendait imposer sa loi.

— Je dois partir, décida-t-il. Cette discussion ne mène à rien.

Lady Diana le regarda fixement, puis essaya de tourner une des bagues autour de son gros annulaire mais elle était véritablement encastrée dans la chair et elle grimaça. On disait qu'elle se faisait inclure des pierres précieuses dans la peau, mais en fait elle n'en avait pas besoin. La graisse finissait par absorber ces bijoux.

— Écoutez, le Kid, je vous laisse tout, même mes grosses unités, même du fric. Je vous enverrai des centrales, des matières premières, de quoi reconstruire votre Compagnie. Mais je veux Lien Rag.

Il pensa qu'elle désirait surtout le spécialiste en glaciologie pour mener à bien sa démentielle entreprise sous la glace, ce tunnel qui devait relier le pôle Sud au pôle Nord.

— Je le veux. Mort ou vif.

Le Kid sursauta :

— Vous le haïssez ?

— Il nous perdra tous, le Kid. Vous, moi, les Compagnies. Il est le démon en personne.

Intrigué, il restait silencieux. Que voulait-elle signifier par là.

— Il commence à comprendre certaines choses, à deviner des

mystères qui doivent rester ignorés de tous. Si nous le laissons vivre il ira trop loin, le Kid, trop loin, et nous en mourrons tous.

— Que lui reprochez-vous ?

— Je le croyais prisonnier des C.C.P. et il se trouvait ailleurs en train de constater... Je ne peux rien dire d'autre mais il doit disparaître. Et nous finirons par l'avoir.

— Mais qui ça, nous ?

— Je ne suis pas seule, le Kid, pas seule...

Elle ricana :

— Même les Néo-Catholiques sont de notre bord. Le pape, ouais, le pape, et peut-être même les Roux de la Zone Occidentale. Ceux qui pensent. Ça va trop loin, le Kid... Il faut aussi faire disparaître le fils.

— Jdrien ?

Indigné, le Kid descendit de sa chaise. Ses jambes trop courtes le tenaient toujours très éloigné du sol. Il leva les yeux vers la grosse femme.

— Vous vouliez déjà vous emparer de Jdrien, autopsier son cerveau, comprendre comment il pouvait saturer un circuit électronique, bloquer un aiguillage, un moteur, un appareil de visée pour lance-missiles. Si jamais vous touchez à lui, je vous poursuivrai même dans votre maudit tunnel.

— Un jour vous comprendrez et alors il sera trop tard, bien trop tard.

— C'est mon fils adoptif. Je l'ai sorti de la Sibérienne.

— Vous auriez dû l'y laisser crever.

Il ne pouvait en supporter plus et se dirigea, le torse trop bombé, vers la porte :

— Attendez, le Kid... Mon escadre, rendez-la-moi. Je ne peux pas retourner chez moi ainsi dépouillée. Vous auriez tort de ne me laisser aucune chance. Mes successeurs seraient encore plus intransigeants.

— Quand vous aurez dépassé Round Station, je libérerai votre escadre, pas avant. Tout le territoire au nord du réseau de l'est doit être libéré.

— Vous êtes dur, le Kid, mais vous devriez penser au reste. Je tiendrai parole. La tête de Lien Rag pour faire de vous le P.D.G. le plus heureux de la Terre.

— Lien Rag est mon ami.

— Vous le détestiez autrefois.

— À tort. Il reviendra m'aider à redresser cette Compagnie, à construire un pays. On ne parlera plus de Compagnie alors mais de pays.

Elle grimaça.

— Vous échouerez. La démocratie c'est l'anarchie totale. La chienlit et vous serez broyés dans ce système aberrant.

Il revint vers elle.

— Je libère votre escadre aujourd'hui même si vous me donnez le motif de cette haine pour Lien Rag.

— Je suis liée par un serment terrible.

— Liée à qui ?

— Vous ne pourriez comprendre.

Il quitta le croiseur amiral et remonta dans son aviso.

Tandis qu'il roulait vers le sud il se retourna, songeur. Il n'aurait jamais cru que cette femme puisse ainsi perdre son self-control. Lady Diana lui avait donné l'image d'une personne épouvantée.

CHAPITRE XXXIV

À la frontière, Lien Rag décida de ne pas révéler encore sa présence. Les Chasseurs de phoques qui surveillaient le passage se montrèrent très sourcilleux jusqu'à ce que Yeuse demande à être signalée au Kid.

Dès lors tout s'arrangea. Le Kid entra en communication téléphonique avec elle.

— Jdrien ?

— Il est avec nous. Leouan est là aussi.

— Lien Rag ?

Elle hésita.

— Bien, dit-il. Je vous rejoins sur le réseau. J'ai hâte de voir mon fils adoptif.

Lien Rag estimait que longer durant des kilomètres l'escadre du rear-admiral Joyle constituait un danger sérieux. Les deux femmes pensaient qu'il faisait de la manie de la persécution, mais soudain Jdrien les inonda d'images effroyables. On y voyait le train diplomatique sauter sur une mine, être attaqué par des roquettes ou mitraillé par un bâtiment inconnu. Elles comprirent qu'il partageait l'angoisse de Lien Rag.

— Attendons le Kid, proposa Leouan.

À partir de cet instant, Jdrien devint impatient et manifesta une fébrilité inattendue. Lorsque le train blanc du Kid s'immobilisa sur la voie d'à côté il leur échappa, passa le sas et alla frapper à la portière du wagon-salon. Glinda vint lui ouvrir. Il la remarqua à peine et se précipita contre le Kid qui ne put le prendre dans ses bras. Il était aussi grand que lui ! Ils s'étreignaient en riant, et en

sanglotant chez le gosse. Le Kid se sentait amolli par des bouffées de tendresse dont l'enfant le noyait.

— Viens, allons voir les autres.

Le Kid découvrit Lien Rag sans surprise.

— Je me doutais de quelque chose, dit-il.

Il les regardait tous en donnant le bras à Jdrien.

— Nous voilà enfin tous réunis. Tous.

Lien Rag pensa alors que le Kid était le véritable père de son propre fils. Le père affectif. Entre ces deux-là existait une tendresse que lui n'avait jamais su manifester et qu'il n'éprouvait pas toujours.

— Lady Diana m'a offert tout ce que je pouvais souhaiter en échange de votre tête, dit-il.

— La grande chasse commence, murmura Lien Rag. Ils n'accepteront plus de me savoir vivant et en train de comprendre...

— Comprendre quoi ?

Lien Rag eut un geste vague.

— Il serait dangereux de rentrer par le réseau du 5° parallèle, dit le Kid. Nous emprunterons une voie détournée, cette voie oblique qui rejoint le réseau après un détour vers le sud. Une seule mine suffirait à nous faire disparaître. Le rear-admiral Joyle est prêt à tout pour reconquérir les faveurs de sa maîtresse.

Lien Rag fut surpris par le terme employé par le Kid. La *Voie Oblique*. C'était le titre d'un livre écrit par un certain Oun Fougé sur l'origine des Roux. On jugeait cet ouvrage inventé de toutes pièces, mais Lien se disait qu'une lecture attentive, critique, pouvait lui apporter de nouvelles précisions sur le Monde des Glaces.

Fin du tome 16